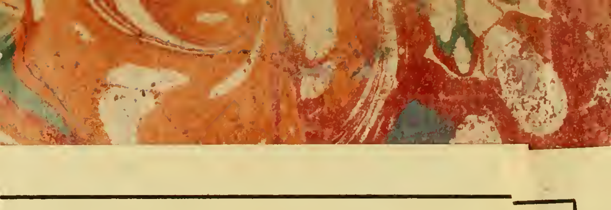
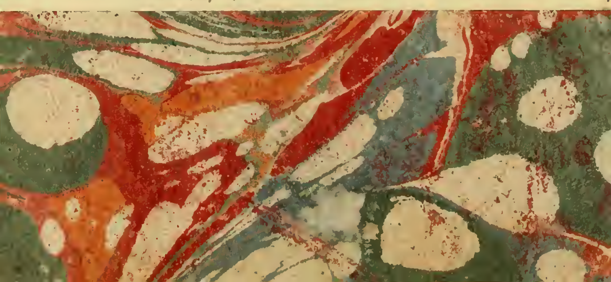





RESONARE CHRISTUM





1106

HISTOIRE
DE
CHARLES VII.

TOME PREMIER.

Baudot de Juilly



A PARIS, *Quay des Augustins* ;

Chez {
DIDOT, à la Bible d'or.
NYON fils, à l'Occasion.
DAMONNEVILLE, à saint Etienne.
SAVOYE, rue S. Jacques, à l'Esperance.

M. DCC. LIV.

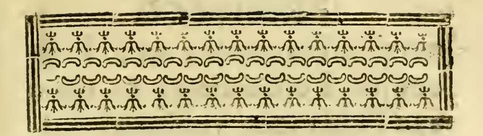
Avec Approbation & Privilége du Roi.



Auteurs & Memoires ſur leſquels on a travaillé à l'Hiſtoire de Charles VII.

Hiſtoire de France de Mezeray.
Hiſtoire de France de Serre.
Hiſtoire de France de Duplex.
Recüeil des Rois de France de du Tillet.
Chronique de Normandie.
Schiſme d'Occident de M. Maimbourg.
Dignité de Cardinal d'Aubry.
Hiſtoire de la Franche-Comté.
Interêt des P. de M. Rohan.
Hiſtoire d'Eſpagne de du Verdier.
Hiſtoire d'Allemagne de Prade.
Chronique de France de Belleforeſt.

Histoire d'Orleans.
Histoire de Sainte-Marte.
Chronique de Bretagne.
Histoire d'Angleterre de Duchesne.
Chronique de France de Monstrelet.
Histoire de Charles VII. Alain Chartier.
Histoire d'Ecosse.
Histoire de Lorraine.
Histoire de France de du Haillan.



PREFACE.

ON entreprend non seulement l'Hiſtoire du regne de Charles. VII. mais encore celle des ſix dernieres années du regne de Charles VI. par que ce fut dès ce temps-là que le Prince, dont nous écrivons la vie, prit en main le gouvernement de l'Etat; excité à le faire par la foibleſſe d'un pere incapable de regner. Avant que d'entrer en matiere, on trouve à-propos de donner une idée de l'Etat, où ſe trouvoit la France au commencement de l'année 1417. par raport à ce qui compoſoit pour lors la Mo-

narchie Françoise, aux Princes ses Feudataires, & enfin aux Puissances voisines.

Il s'en falloit beaucoup que le Royaume de France n'approchât de l'étenduë de pays qu'il occupe aujourd'hui; mais aussi étoit-il bien different de l'Etat où on l'avoit vû sous Hugues Capet, le premier Roi de la troisiéme race, & la tige de la Maison royale. La valeur de Philippe Auguste, la politique de quelques-uns de ses successeurs; & la prudence de Charles V. l'avoient aggrandi de plusieurs Provinces. Il étoit pour lors composé de sept, qui étant unies les unes aux autres, formoient déja l'une des plus florissantes Monarchies de l'Europe. L'Isle de France, la Picardie, & l'Orleanois

étoient les trois premieres, & l'ancien patrimoine des Rois. La Normandie ſuivoit, qui avec l'Anjou, le Maine & la Touraine, étoit le fruit de la valeur de Philippe Auguſte. La Champagne & le Dauphiné étoient l'ouvrage de la politique & du bonheur de Philippe de Valois. Enfin le Languedoc avoit été uni à la France par un traité que Louis IX. avoit conclu, avec autant d'adreſſe que de bonne fortune.

Charles VI. regnoit pour lors, Monarque deſtiné ſuivant les apparences à un regne glorieux; mais qui s'étant laiſſé dominer par ſes paſſions, en étoit devenu la victime. Il étoit tombé dans une cruelle maladie, dont les accès furieux lui ôtoient la

raiſon. Source inépuiſable de guerres & dinfortunes.

Il étoit âgé de quarante-neuf ans, & il avoit commencé à regner à douze. Il avoit épouſé en 1389. Iſabelle, fille d'Etienne Duc de Baviere Ingolſtat, & de Thadée de Milan.

Le Roy avoit eu de ce mariage, trois fils & cinq filles. Louis l'aîné, Dauphin & Duc de Guienne, avoit quelques tems gouverné l'Etat; puis étoit mort de poiſon en 1415. ſans avoir laiſſé d'enfans de Marguerite, fille du Duc de Bourgogne. Jean Duc de Touraine, ſecond fils du Roy, avoit ſuccedé à Loüis ſon frere à la qualité de Dauphin. Il avoit voulu comme luy prendre en main le gouvernement du Royaume, plus foible & moins habile encore

que ſon aîné. On l'avoit marié à Jaqueline, fille de Guillaume, Comte de Hainaut, & ſa préſomptive heritiere. Le troiſiéme fils du Roi ſe nommoit Charles, Comte de Ponthieu. C'eſt lui que la Providence avoit deſtiné à porter cette Monarchie preſque au degré d'élevation, où nous la voyons. Il étoit déja marié à Marie d'Anjou, fille de Louis II. Roy de Sicile.

Il ne reſtoit plus à la Cour que Catherine, la derniere fille du Roy, Princeſſe d'une beauté & d'une douceur incomparable, l'objet des tendreſſes du Roy & de la Reine. Jeanne, l'aînée, avoit épouſé Jean VI. Duc de Bretagne. Marie, la ſeconde, s'étoit faite Religieuſe à Poiſſi, dont elle fut enſuite Prieure. Iſabelle

la troisiéme, Veuve en premieres noces de Richard II. Roy d'Angleterre, & femme en secondes de Charles, Duc d'Orleans, étoit morte dès l'an 1409. Enfin Michelle, la quatriéme, avoit été donnée en mariage à Philippe de Bourgogne, Comte de Charolois fils aîné du Duc de Bourgogne. Le bon Roi Charles VI. au milieu de toutes ses infirmitez, avoit eu néanmoins une Maîtresse, dont étoit née une fille qu'on nomma Marguerite; qui ne fut point reconnüe, & qui épousa Jean de Harpedéne, Seigneur de Belleville, Gentilhomme assez peu connu dans le monde.

Depuis long-tems la France n'avoit point été remplie d'un si grand nombre de Prin-

ces du ſang. On les diviſoit en huit branches. La maiſon d'Orleans étoit la premiere, dont Charles, Duc d'Orleans, étoit le chef. Louis, Duc d'Anjou, Roy de Sicile, à la tête de la ſeconde : la Maiſon de Berry, qui étoit la troiſiéme, n'avoit que deux filles. Jean, Duc de Bourgogne, étoit le chef de la branche de ce nom. La cinquiéme étoit réduite à Jean II. Duc d'Alençon. Jean I. Duc de Bourbon, étoit le chef de la ſixiéme. Enfin les Maiſons d'Artois & de Dreux, reconnoiſſoient pour leurs chefs, la premiere Charles Comte d'Eu; la ſeconde Jean VI. Duc de Bretagne.

Les Ducs de Bourgogne, de Bretagne & de Bourbon étoient les trois plus puiſſans

Feudataires de la Couronne. Les deux derniers ne possédoient point de terres qui n'en relevassent ; mais le Duc de Bourgogne étoit souverain de la Franche-Comté, & de plusieurs autres terres dans les Pays-Bas. Ce Duc & le Duc de Bretagne estimoient beaucoup plus leur qualité de Duc, que celle de Princes du Sang ; & en effet ils ne reconnoissoient gueres plus le Roy, que comme les Princes d'Allemagne reconnoissent aujourd'hui l'Empereur.

Le Roy d'Angleterre tenoit aussi la Guienne sous l'hommage de la France ; mais c'étoit un Feudataire d'autant plus redoutable, qu'étant presque aussi puissant que son Seigneur suzerain, il ne pouvoit se soumettre à re-

lever de lui. Il avoit d'ailleurs des prétentions ſur la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine, & même ſur le Royaume, qui entretenoient depuis pluſieurs ſiecles une guerre de tems en tems interrompuë, & fomentoient l'antipatie des deux Nations. Henry V. étoit Roy des Anglois, jeune Prince en qui l'on remarquoit tous les vices & toutes les vertus d'Alexandre. Il avoit déja conquis Harfleur en Normandie, & gagné la celebre bataille d'Azincourt. Il pouvoit entrer en France par la Guienne, par la Normandie, & enfin par la Picardie où il poſſedoit Calais & Guines.

Les autres Feudataires de la France étoient vers les Pirenées, mais l'Angleterre étant, pour ainſi dire, une barriere en-

tr'eux & la France, ils n'étoient ſes ſujets que de nom. Tels étoient les Comtes de Foix, d'Albret, de Bigorre, d'Armagnac, & de Comminges.

Les autres voiſins de la France qui n'étoient point ſes Feudataires, avoient peu de rapport aux affaires de ce Royaume. Sigiſmond de Luxembourg étoit Empereur d'Allemagne. Charles I. Duc de Loraine. Louis II. d'Anjou Comte de Provence, & Amedée VIII. Duc de Savoye.

Il ne nous reſte à préſent qu'à dire un mot de la maniere dont on faiſoit la guerre en ce ſiecle là.

L'uſage des fortifications n'étoit point encore établi. Les foſſez, les tours, & l'épaiſſeur des murailles, faiſoient toute la force des Villes : les hommes d'armes

étoient les meilleurs ſoldats & les plus communs. Ils étoient à peu près ce que les Romains appelloient autrefois *Milites*. Les Gentilhommes ne faiſoient point de difficulté d'y entrer, & chaque homme d'armes avoit ſous lui trois Archers. Ces derniers tiroient leur nom de leurs armes; & étoient à pied. Ils étoient tellement ſubordonnez aux hommes d'armes, qu'ils paſſoient pour leurs valets. Les hommes d'armes ſe ſervoient pour l'ordinaire de lances. *

* Il faut prendre garde qu'une armée de ce tems là compoſée de dix mille hommes, en contenoit quarante mille, compris les Archers. Les auteurs du tems n'expriment pas toujours cela clairement; c'eſt pourquoi nous n'avons oſé le decider, cependant il y a bien des endroits où l'on voit des armées levées avec peine, qui ne montoient qu'à dix mille hommes. Sans doute que cela veut dire trente ou quarante mille, parce qu'on ne comptoit pour ainſi dire que les hommes d'armes au nombre des ſoldats. Il faut faire attention ſur cette remarque.

Il y avoit encore les Arbalêtriers qui faiſoient un corps d'Infanterie, & dont les armes étoient tant ſoit peu differentes de celles des Archers.

On attaquoit les Villes avec des machines preſque ſemblables à celles des Romains. On les appeloit des Cranequinieres; & c'étoient des eſpeces de beliers, dont l'extrémité étoit de fer; & qui étant pouſſez contre les murailles avec violence, les ébranloient. Cela rendoit les ſieges fort longs. D'un autre côté la foibleſſe des murailles étoit grande; & il s'en prenoit autant par eſcalade, que par des ſieges reguliers.

La Poudre à canon & les armes à feu commençoient à s'introduire dans l'Europe. Un Allemand, nommé Bertold,

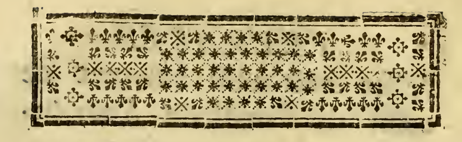
en fit voir le premier l'uſage en 1350. non pas qu'il en ait été l'inventeur. Il faut ici rabatre la vanité allemande. La Poudre & les canons étoient auſſi communs en la Chine depuis deux mille ans, que les traits, & les arbalêtes en Europe; & ſoit que Bertold y eût voyagé, ou qu'il l'eût appris de ceux qui y avoient été, il eſt ſûr que c'eſt de là que nous vient cet art, qu'il ſeroit plus avantageux qu'on ignorât.

Ce Bertold fit donc de petits canons qui n'étoient gueres plus gros que des arquebuſes, & dont l'effet étoit bien mediocre. Cette invention ſe perfectionna depuis; mais bien lentement. D'abord même on goûta davantage l'uſage de certaines machines,

dans lesquelles on mettoit de la poudre, & avec lesquelles on jettoit des pierres dans les Villes. En 1380. les Genois se servirent les premiers de canons dans la guerre contre les Venitiens. Vers l'an 1400. les Anglois firent une prise de deux vaisseaux; sur lesquels ils trouverent trois ou quatre canons. Ils furent l'ong-tems à sçavoir comment il s'en falloit servir : Enfin en 1425. Thomas de Montagu, Comte de Salisberi, foudroya le premier les murailles des Villes qu'il assiégeoit avec des canons. Ce fut au siege du Mans, comme nous le raporterons dans son lieu, & depuis ce tems l'usage s'en multiplia à l'infini, sur tout des bombardes, qui étoient de gros canons courts, mais dont

l'effet étoit aussi different de celui de l'artillerie d'aujourd'hui ; que ces premiers, canons étoient au dessus des anciens beliers.





SOMMAIRE

DU

PREMIER LIVRE.

L'Ambition des Maisons d'Orleans & de Bourgogne est la source des malheurs de la France, durant le regne de Charles VI. Jean Dauphin de France s'attache au parti du Duc de Bourgogne, & la Maison d'Orleans n'est tirée de ce peril éminent que par la mort du Dauphin. Charles son frere lui succede, & est entierement gouverné par le Roy de Sicile & le Connétable d'Armagnac, les deux principaux partisans.

de la Maiſon d'Orleans. Portrait de Charles Dauphin de France, qui fut enſuite le Roy Charles VII. Le Connétable choque violemment la Reine. Il l'envoye en exil à Tours. Cette Princeſſe médite une furieuſe vengeance, & ſe propoſe d'y comprendre le Dauphin. Elle appelle à ſon ſecours le Duc de Bourgogne qui aſſiége Paris avec cinquante mille hommes. Son entrepriſe échoüe, mais il enleve la Reine à Tours avec une diligence & un bonheur incroyable. Le Roy d'Angleterre deſcend en Normandie & en ſoumet la plus grande partie à ſa domination. Liladam, fameux Bourguignon ſurprend Paris avec huit cens chevaux, & l'on y fait un maſſacre qui n'avoit point eu d'exemple juſques là que dans les Vêpres Sicilien-

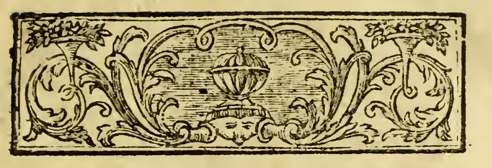
nes, & qui n'en a eu depuis que dans la ſaint Bartelmi. Le Connétable & le Chancelier ſont maſſacrez. On s'aſſure de la perſonne du Roy; mais du Chatel enleve le Dauphin, & cela rend la guerre éternelle. La Reine & le Duc de Bourgogne font leur entrée dans Paris où le carnage recommence. Le Roy d'Angleterre acheve de ſe rendre maître de la Normandie. Roüen lui ouvre ſes portes après avoir ſignalé ſa fidelité & la valeur de ſes habitans. Le Dauphin & le Duc de Bourgogne s'efforcent en vain de traiter avec les Anglois. La fierté de leur Roy engage le Duc à s'accommoder avec le Dauphin. Ses favoris embraſſent avidement cette occaſion pour ſe venger de ce Prince. Hiſtoire de la fameuſe entreveûe de Montereau, où

le Duc de Bourgogne est indignement assassiné. Suites effroyables de ce crime. La Reine & le nouveau Duc de Bourgogne font la paix avec le Roy d'Angleterre, lui donnent en mariage Madame fille du Roy, & violent les loix fondamentales de l'Etat, en le déclarant l'héritier présomptif de la Monarchie. Le Roy d'Angleterre prend Melun que Preaux & Barbazan déffendent trois mois; & il se rend maître de Paris où il entre avec le Roy & les Reines. On fait le procès au Dauphin. Il est déclaré Criminel de leze-Majesté, desherité & banni. Le Dauphin en appelle à Dieu & à son épée. Il envoye demander du seocurs en Ecosse, où on luy en accorde. Il pacifie le Languedoc; mais Louvet, son favori le fait entrer à son insçu dans l'entreprise du Comte de Pentievre.

SOMMAIRE.

L'histoire de la Conjuration de ce Comte qui arrête prisonnier à Chantoceaux le Duc de Bretagne. Les Bretons le forcent de le mettre en liberté en assiégeant Chantoceaux au nombre de cinquante mille hommes. Le Comte finit ses jours dans la misere. Le Dauphin se raccommode avec le Duc de Bretagne qui abandonne son parti presqu'aussitôt. Le Roi d'Angleterre passe en Angleterre, & le Dauphin gagne la bataille de Baugé où le Duc de Clarence est tué. Le Roy d'Angleterre revient en France. Il prend Meaux aprés un siege opiniâtre : mais dans le moment de sa plus grande élevation, il tombe malade & meurt. Charles VI. lui survit peu & Henri VI. fils du Roy d'Angleterre est proclamé à Paris Roy de France & d'Angleterre.

HISTOIRE



HISTOIRE
DE
CHARLES VII.

LIVRE PREMIER.

Qui contient ce qui s'est passé de plus considérable dans la Monarchie Françoise, depuis l'année 1417, *jusqu'au* 21 *Septembre* 1422, *que ce Prince monta sur le Thrône.*



A maladie dans laquelle le Roi Charles VI. tomba dans son Voyage de Bretagne de l'année 1392. ne fut pas seulement fatale à cet infortuné Prince ; elle plongea 1417.

le Royaume dans des malheurs si
1417. épouvantables, qu'il ne dût sa conservation qu'à un miracle visible. Cette maladie ôtoit à ce Roi l'usage même de la raison, & le rendoit par conséquent incapable du Gouvernement. L'ardeur de régner sous son nom, éleva l'un contre l'autre, Louis, Duc d'Orléans, Frere du Roi, & Jean, Duc de Bourgogne, son Cousin germain. D'effroyables guerres civiles signalerent leur ambition, & le Duc de Bourgogne désespérant de l'emporter, s'abandonna à ce comble de fureur, de faire massacrer le Duc d'Orléans. Ce parricide rendit ce Prince exécrable à toute l'Europe, & fut l'origine de la plus sanglante querelle qui eût encore déchiré la France. Le Roi, qui dans l'intervalle de sa maladie avoit d'assez bons momens, tâcha en vain de reconcilier les enfans du Duc d'Orléans avec le Duc de Bourgogne. Leur ressentiment étoit éternel; ils s'étoient souvent expliquez, que leur ven-

geance ne pouvoit être assouvie que par le sang du meurtrier de leur pere. 1417.

Toutes les grandes maisons de France se partagerent, & s'attacherent à l'un des deux partis. La justice sembloit être de celui de la Maison d'Orléans; mais la puissance du Duc de Bourgogne balançoit le crédit de ses ennemis.

Jean, Duc de Bourgogne, petit-fils du Roi Jean, possédoit les deux Bourgognes, & les Comtez de Flandres & d'Artois. Il avoit la mine fiere, le regard hautain, la taille médiocre, mais bien prise, & le corps endurci aux fatigues de la guerre. Il avoit de l'esprit; mais il ne s'en servoit que pour élever son ambition; & les plus grands crimes ne l'effrayoient pas pourvû qu'il la pût remplir. Il étoit brave, impétueux. On l'avoit surnommé, *Sans-Peur*; & si ses amis convenoient qu'il étoit quelquefois facile avec eux, ils avouoient qu'avec les étrangers, c'étoit le plus impérieux de tous les hommes.

1417. La Bataille d'Azincourt, qui fut si funeste à la France, fut avantageuse à ce Duc. Charles, Duc d'Orléans, y fut fait prisonnier. Jean, Comte d'Angoulême son frere, étoit depuis long-tems en ôtage en Angleterre, & le Duc de Bourgogne voyant ce parti si affoibli, s'attacha à gagner le Dauphin, & y réussit.

Jean, Dauphin de France, Duc de Tourraine, ressembloit au Duc de Bourgogne par les mauvaises qualitez. Il avoit de plus un grand penchant à la débauche & à la profusion. Le Duc de Bourgogne lui avoit fait épouser sa cousine Jaqueline de Baviere, fille & héritiere de Guillaume, Comte de Hainaut, de Hollande, de Zelande & de Frise. Il se servit de cette Princesse pour attirer le Dauphin dans son parti. En effet, ce jeune Prince se déclara hautement pour le Duc de Bourgogne.

On crut à la Cour que la Maison d'Orléans alloit succomber ; & il paroissoit qu'elle n'avoit jamais été

ſi proche de ſa ruine. Le Duc d'Orléans & le Comte d'Angoulême étoient retenus en Angleterre. Philippe d'Orléans, Comte de Vertus leur frere, étoit un jeune homme de treize ans, incapable de remplir leur place, & le Duc de Bourgogne alloit être reçû dans Paris & prendre poſſeſſion du gouvernement, ſi le Roi de Sicile, qui juſques-là s'étoit contenté de ſe déclarer pour la Maiſon d'Orléans, ne ſe fût ingéré de ſe mettre à ſa tête, & de conduire lui-même ſes affaires. 1417.

Louis II. d'Anjou, Roi de Sicile, Duc d'Anjou, Comte de Provence & du Maine, étoit également recommandable par les droits qu'il avoit ſur le Royaume de Naples, par la qualité de Prince du Sang, par les grands biens qu'il poſſédoit, & par ſon mérite, qui le diſtinguoit autant que tous ces autres avantages. Il n'avoit pas été plus heureux que Louis I. ſon pere, à tenter la conquête de ce Royaume, & il étoit revenu en

France jouir paisiblement de ses
1417. revenus qui étoient immenses. Il s'étoit d'abord attaché au Duc de Bourgogne qui l'avoit flatté de l'aider à recouvrer Naples ; & pour gage de leur amitié, Louis d'Anjou, Duc de Calabre son fils, devoit épouser la Princesse Catherine, fille du Duc de Bourgogne. Ce Duc avoit fait plus. Il avoit envoyé cette Princesse au Roi de Sicile, afin que suivant l'usage de ce tems-là, elle fût élevée auprès de celui qui lui étoit destiné pour époux : mais le meurtre du Duc d'Orléans étoit arrivé sur ces entrefaites, & l'énormité de cette action donna de l'horreur au Roi de Sicile pour le Duc de Bourgogne. Il fit partager à la Princesse de Bourgogne la peine qui étoit dûe au crime de son pere. Il la renvoya avec honte à ce Prince, déclarant qu'il ne lui seroit jamais reproché, d'avoir mêlé son sang avec celui d'un Prince si perfide.

Le Duc de Bourgogne avoit

d'autant plus ressenti l'infamie de ce traitement, qu'il avoit vû sa fille ne pouvoir s'en consoler. Elle pleuroit tous les jours sa honte; elle en séchoit de douleur : enfin elle en mourut à Gand, & le Duc de Bourgogne qui l'aimoit tendrement, en parut long-tems désespéré.

1417.

Le Roi de Sicile se jetta aussitôt dans le parti d'Orléans, qui fut ravi de s'acquerir un Prince irréconciliable avec son mortel ennemi. Ce Roi songea en même-tems à augmenter les ennemis du Duc de Bourgogne. Il avoit une fille aînée, nommée Marie, d'une beauté si achevée, & d'un esprit si au-dessus de son âge, qu'elle étoit l'admiration de la France. Le Roi de Sicile l'avoit accordée dès l'an 1410. avec Jean de Baux, Prince de Tarente, le plus considérable Seigneur du Royaume de Naples, & par conséquent infiniment utile au Roi de Sicile; mais il n'eût pas suscité, en mariant sa fille à ce Prince, un ennemi au

Duc de Bourgogne. Il rompit donc
1417. le Traité qu'il avoit fait avec le Prince de Tarente, & offrit sa fille à Charles, Comte de Ponthieu, qui étoit pour lors le troisiéme fils du Roi; encore que ce jeune Prince n'eût que douze ans, que sa fille n'en eût que huit, & que selon les apparences, le Comte de Ponthieu, qui avoit deux aînez mariez, & qui paroissoit un esprit fort simple, ne fût pas destiné à une grande fortune. Le Roi, qui étoit alors dans son bon sens, consentit avec joye à cette alliance. Le Roi de Sicile donna une dot fort considérable à sa fille, & le Comte de Ponthieu épousa Marie d'Anjou en 1413. Il est vrai qu'on ne permit aux époux de consommer le mariage qu'en 1416.

Le Dauphin Louis étoit mort depuis ce tems-là sans enfans. Jean son frere lui avoit succédé, & le Comte de Ponthieu s'étoit approché d'un dégré de la Couronne. Après que le Dauphin se fut

déclaré Partisan du Duc de Bourgogne, le Roi de Sicile excita le 1417.
Comte de Ponthieu à se joindre à lui pour engager la Reine à soûtenir la Maison d'Orléans prête à tomber. Le Comte de Ponthieu n'avoit point d'autre volonté que celle de son Beau-pere. Ils allerent trouver la Reine, & n'oublierent aucune des raisons, qui la pouvoient persuader d'entrer dans leurs intérêts.

Isabelle de Baviere, Reine de France, fille d'Etienne, Duc de Baviere Ingolstat, étoit la plus belle & la plus ambitieuse femme de son tems; mais son esprit n'égaloit ni sa beauté, ni son ambition; & elle étoit si sensible à la vengeance, qu'elle lui sacrifioit sa réputation & son intérêt. Ce défaut l'a précipitée dans des extrêmitez, qui l'ont rendue odieuse à la postérité.

Elle haïssoit également les deux Partis, & elle s'étoit proposé de ne pas souffrir qu'aucun d'eux triomphât absolument, afin que son au-

torité subsistât au milieu d'eux, &
1417. qu'elle fût respectée de l'un & de l'autre. Elle avoit beaucoup d'aversion pour le Duc de Bourgogne; mais la nature lui avoit donné une antipatie pour le Comte de Ponthieu son fils, qui balançoit cette haine.

Elle la surmonta cette fois, & elle convint avec le Roi de Sicile, qu'il falloit tout mettre en usage pour empêcher le Duc de Bourgogne de venir à Paris; mais à peine avoit-elle pris ces mesures, qu'elle fut obligée de changer sa conduite, parce qu'un événement peu attendu donna tout d'un-coup une autre face aux affaires de l'Etat.

Le Dauphin étoit à Compiégne, & ne vouloit point revenir à la Cour sans y ramener le Duc de Bourgogne. Il y passoit le tems dans les débauches les plus outrées, lorsqu'il tomba malade au mois d'Avril. Sa maladie ne parut pas d'abord considérable; mais elle s'augmenta dans la suite, & le dix-huit

Avril, on le trouva le matin suffoqué dans son lit par un caterre qui lui avoit bouché la respiration. La mort d'un jeune Prince, âgé de vingt ans, étonna toute la France, & il en courut d'étranges bruits. Les plus sages publierent que les débauches ausquelles il s'étoit adonné avec excez, avoient avancé ses jours; mais le Duc de Bourgogne ne feignit point d'assurer que ce Prince étoit mort empoisonné, & que le Roi de Sicile avoit procuré le Trône à son gendre par ce crime détestable. Il en publia des circonstances qu'on n'approfondit pas, & il dépeignit le Dauphin mourant dans des convulsions, les yeux, les lévres, & la langue enflée. Les amis du Roi de Sicile rejetterent foiblement cette accusation, & il y en eut, qui ne voulant pas disconvenir que ce jeune Prince étoit mort de poison, imputerent ce crime à la Reine, mere dénaturée, ennemie de tous ses enfans, & qui redoutoit l'humeur bizarre & impérieuse du Dauphin.

1417.

1417. Ils ajoûtoient qu'elle avoit envoyé au Dauphin une chaîne d'or, qu'il n'eut pas plutôt touchée, que la peau lui pela, & qu'il tomba malade de la maladie dont il mourut.

Quoi qu'il en soit, sa mort releva le parti de la Maison d'Orléans, en mettant à la tête des affaires Charles, Comte de Ponthieu, le seul fils qui restât au Roi. C'est ce Prince dont nous écrivons l'Histoire, & que la providence plaça sur le Trône par des révolutions surprenantes. Il naquit le 28. Février 1402. au milieu des troubles & des désordres, causez par les guerres civiles. Les appanages avoient tellement diminué le Domaine du Roi, qu'on ne lui donna pour le sien que la Comté de Ponthieu. Il avoit quatre freres devant lui. Le Roi toujours accablé de maux le connoissoit à peine, & la Reine eut toujours pour lui une dureté qui tenoit plus d'une marâtre que d'une mere. Elle le laissa dans le besoin, si l'on peut se servir de ce terme pour un fils

de France, & il y ſeroit reſté long-tems, ſi le Roi de Sicile, à qui l'humeur du Comte revenoit infiniment, ne lui eût voulu ſervir de pere. Il le fit jouir de ſon appanage; il ôta, pour ainſi dire, Marie d'Anjou ſa fille au Prince de Tarente, & la donna au Comte de Ponthieu. La dot de cette Princeſſe accommoda les affaires de ce Prince. La fortune fit le reſte. Elle enleva ſes quatre freres Dauphins ſucceſſivement. Le Comte de Ponthieu devint Dauphin à ſon tour, & il ſe vit deſtiné à la Couronne, après s'en être vû ſi éloigné. 1417.

Il ſera aiſé de connoître par le portrait que nous allons faire de ce Prince, qu'il n'étoit pas indigne de cette fortune. Nous le ferons par rapport au cours de ſon regne, & non pas au tems qu'il commença d'être Dauphin. Sa jeuneſſe pour lors, & ſon peu d'expérience, n'avoient pas encore laiſſé paroître toutes les qualitez qu'il poſſédoit.

1417. Charles, ſucceſſivement Comte de Ponthieu, Dauphin de Viennois, & Roi de France, ſous le nom de Charles VII. étoit d'une taille médiocre, mais parfaitement bien priſe. Son viſage étoit régulierement beau, ſans paroître efféminé. Ses jambes étoient un peu trop menues. Des qualitez héroïques relevoient la beauté de ce Prince. Son eſprit n'étoit qu'un peu au-deſſus du médiocre; mais il avoit du penchant pour toutes les vertus. Il avoit une grande tendreſſe pour ſes peuples, & cette tendreſſe le porta à les ſoulager ſans ceſſe; encore que jamais Roi n'ait été dans un beſoin ſi preſſant. Sçachant que les Tailles s'impoſent pour l'ordinaire ſur les pauvres, il ne les fit jamais monter plus haut que neuf cens mille livres, ce qui véritablement étoit une ſomme bien plus conſidérable en ce tems-là qu'elle ne paroît à préſent, que les Indes ont rendu l'or ſi commun en Europe; mais il impoſa un quatriéme ſur le vin, dont les

riches partagerent la charge. Il avoit un fonds d'équité, qui eſt eſſentiel à un Roi. Sa piété l'intéreſſa à finir les troubles de l'Egliſe, à remplir les Magiſtratures & les Bénéfices de gens capables, & à ne ſouffrir jamais qu'on levât de décimes ſans une néceſſité indiſpenſable. On le vit dans ſon adverſité, ferme, ſobre, patient & affable; & quand une ſuite de victoires l'eut rendu le plus puiſſant Roi qui eût regné juſques-là, il parut généreux, bienfaiſant & magnifique. Il étoit vaillant, & il faiſoit obſerver aux gens de guerre une ſevere diſcipline, qui ne contribua pas peu au rétabliſſement de ſes affaires. Un ſeul défaut balançoit tant de vertu : mais il étoit ſi grand, qu'il les obſcurcit preſque toutes. C'étoit la facilité avec laquelle il ſe laiſſoit gouverner par ſes Favoris. Ils prenoient ſur lui un aſcendant dont il ne ſe pouvoit défendre. Il tomboit d'un eſclavage dans un autre; & comme ſa vertu parut dans tout

1417.

son lustre, quand il fut conduit
1417. par de grands Ministres, sa foiblesse fut digne de pitié, lorsqu'il se laissa aller aux impressions de quelques Favoris sans vertu & sans mérite. Ce même défaut le rendit sujet à l'amour volage, & lui fit tout sacrifier à ses Maîtresses. Il lui fit quelquefois manquer de considération envers la Reine sa femme, la plus grande Princesse de son siécle : enfin il le rendit trop crédule. De-là il tomba dans les soupçons & dans la défiance, qui rendirent malheureuse la fin de son regne.

Ce Prince n'étoit âgé que de quinze ans, lorsque la mort du Dauphin Jean, son frere, l'obligea, pour ainsi dire, à prendre en main le Gouvernement, dont le Roi accablé de son mal se trouvoit incapable : mais le Comte de Ponthieu ne l'étoit guere moins que le Roi son pere. La foiblesse de son âge, & son peu d'expérience, n'étoient pas deux legers obstacles pour remplir dignement un si grand poste.

poſte. Cependant le parti d'Orléans voyant ce jeune Prince, héritier preſomptif de l'Etat, à ſa tête, commença de triompher, & le Duc de Bourgogne ſentit le contre-coup de la mort du Dauphin Jean. Le Comte de Ponthieu prit les qualitez de Dauphin de France, Duc de Touraine & de Berry, que ſes freres avoient portées. Il déclara qu'il vouloit prendre par lui-même connoiſſance des affaires, & l'éloignement du Duc de Bourgogne, ne permit à perſonne de s'y oppoſer. 1417.

La hardieſſe du Dauphin étoit fondée ſur le Roi de Sicile ſon Beau-pere. Il ſe flattoit que l'expérience de ce Prince ſuppléroit à ſon incapacité, & ce Roi ſe promettoit bien de gouverner l'Etat ſous le nom de ſon gendre. La fortune en ordonna autrement. Il ſe diſpoſoit à venir à Paris, lorſqu'il tomba malade à Angers; & encore qu'il ne fût âgé que de quarante ans, ſa maladie fut ſi violente, qu'elle l'emporta en ſix

1417. jours. Il mourut le 29. Avril, & le Dauphin qui attendoit tout de ses conseils, se vit encore chargé de Louis, René, Charles, Joland; quatre enfans que ce Roi laissa en bas âge sous la tutelle de la Reine Joland d'Arragon leur mere.

On ne peut assez exprimer l'embarras où la mort du Roi de Sicile jetta le Dauphin. Il étoit couru à Angers à la premiere nouvelle qu'il avoit reçûe de sa maladie, & il n'arriva assez-tôt que pour le voir mourir. Si le Duc de Bourgogne eût sçû profiter de cette occasion, il auroit recouvré à la Cour toute l'autorité qu'il y avoit eue; mais les amis de la Maison d'Orléans s'unirent d'autant plus, que le danger augmentoit. Ils se choisirent un Chef, & convinrent tous d'obéir au Connétable d'Armagnac.

Bernard VII. d'Armagnac, Connétable de France, étoit né le second fils de Jean II. Comte d'Armagnac, de Rouergue & de Fezensac. Il s'étoit dès sa plus tendre

jeunesse attaché avec Jean III. son frere à la Maison d'Orléans. Ils 1417.
avoient suivi Louis, Duc d'Orléans, qui en étoit le Chef, dans la guerre de Milan ; & Bernard y avoit acquis la réputation de grand Capitaine & de Soldat déterminé. Le Comte d'Armagnac son frere avoit été tué au Siége d'Alexandrie en 1391. le mérite de Bertrand avoit paru pour lors dans tout son éclat. Il avoit succédé à son frere aux trois Provinces de sa Maison, & il s'étoit intitulé comme ses ayeux, *par la grace de Dieu.* Le Duc de Berry, oncle du Roi, lui avoit donné en mariage la Princesse Bonne sa fille. Le Comte avoit achevé jusqu'en l'année 1415. de se perfectionner dans la guerre. Aucun n'étoit plus habile à conduire une Armée. Il l'entretenoit dans une discipline severe ; il avoit soin de la payer exactement, & les fonds qu'il vouloit toujours avoir d'avance pour cet effet, lui acquirent la réputation de Prince avare & intéressé. Il

1417. étoit ambitieux, & quoi qu'il fût né dans une fortune très-élevée, il brûloit de s'agrandir. Il brigua en 1415. l'épée de Connétable, & il l'obtint du Dauphin Louis, qui panchoit pour lors du côté des Princes d'Orléans. Enfin, la conjoncture heureuse arriva, où la mort du Roi de Sicile & la jeunesse du Dauphin lui donnerent occasion de prendre en main le Gouvernement de l'Etat.

Il pressa le Dauphin de revenir à Paris. Il lui manda que sa présence y étoit absolument nécessaire, & que cette Ville étoit remplie des Partisans du Duc de Bourgogne. Le Dauphin suivit le Conseil du Connétable. Il se rendit à Paris, & y fut reçû par le Connétable, & tous les amis de la Maison d'Orléans. L'expérience du Connétable, & sa haute réputation, engagerent aisément le Dauphin à prendre confiance en lui. Le Connétable fit déclarer ce Prince Lieutenant Général de l'Etat; par une Déclaration du Roi

du 14. Juin. Aussi tôt cet Officier habile s'empara de l'autorité suprême, & commença, pour ainsi dire, à regner sous le nom du Dauphin, qui étoit ravi d'être déchargé d'un fardeau absolument au-dessus de ses forces. 1417.

Le Connétable étoit puissamment secondé par les Princes, & par les amis de la Maison d'Orléans, qui étoient pour lors dans un nombre d'autant plus grand, que les affaires de cette Maison étoient florissantes. Henri de Marle, Chancelier de France, l'Evêque de Paris, Tannegui du Châtel, Prevôt de Paris, Burel de Dammartin, Etienne de Beauregard, & Philippe de Corbie, Conseillers d'Etat, étoient attachez au Dauphin par inclination & par intérêt. Le Connétable partageoit avec eux les soins du Gouvernement ausquels ils ne pouvoit suffire. En peu de tems il remplit les postes les plus importans de ses créatures, qu'il tiroit d'Armagnac; avec d'autant plus de raison, qu'ils

étoient ses sujets, & qu'ils avoient
1417. presque tous de l'esprit.

La Reine ne vit point sans douleur la nouvelle élevation du Connétable. Elle s'apperçût qu'il usoit d'un empire trop absolu, & qu'il ne lui communiquoit aucune des affaires qui s'expédioient dans le Conseil. Elle se repentit de n'avoir pas traversé sa fortune, & résolut de s'y opposer. Elle avoit quelques amis, & le Prince Louis son frere étoit à leur tête. Louis, en attendant la Duché de Baviere Ingolstat, dont il devoit hériter après la mort de son pere, étoit venu, poussé par les conseils de la Reine, chercher fortune en France. Elle lui avoit fait donner la Comté de Mortagne, & il s'y étoit marié à Anne de Bourbon, fille de Jean, Comte de la Marche. La Reine prit conseil avec lui sur la conduite qu'elle devoit tenir, pour obliger le Connétable à lui faire part des affaires. Ils convinrent qu'il falloit appeller à la Cour le Duc de Bourgo-

gne, & réunir les deux Partis.
La Reine n'aimoit pas ce Duc ; 1417.
mais le Connétable la poussa si violemment, qu'il lui fit bien-tôt surmonter la répugnance qu'elle avoit, à implorer le secours de son ennemi.

Il y avoit un fonds destiné pour les besoins de l'Etat. Lorsque le Connétable voulut se le faire représenter, pour les levées que l'on faisoit par son ordre, il apprit que la Reine s'en étoit emparée, & qu'elle l'avoit employé à acheter des ameublemens & des bijoux. Il donna ordre qu'on les saisît avant qu'on les portât chez la Reine, & les fit vendre avec la derniere sévérité. La Reine ressentit cet affront vivement. Le Connétable l'avoit prévû, & comme il n'ignoroit pas la résolution qu'elle avoit prise de rabaisser son autorité, il avoit mis le Roi dans ses intérêts. Il avoit fait plus ; il avoit jugé que la Reine ne lui pardonneroit jamais, & il s'étoit proposé de la bannir. Ce dessein pa-

1417. roiſſoit impoſſible, & même ridicule. Le Connétable le conduiſit avec une adreſſe ſurprenante. Il y avoit à la Cour un jeune Chevalier nommé Bourdon, dont la naiſſance étoit peu diſtinguée; mais également beau, bien fait & rempli de mérite. Il s'attachoit étroitement à la Reine; il la voyoit tous les jours, & le caractere de cette Princeſſe n'étoit pas de mépriſer les jeunes gens de mérite. Le Connétable fit appercevoir le Roi des aſſiduitez de Bourdon. Ce Monarque étoit foible; il reçût facilement ces impreſſions dangereuſes. Il ſe perſuada que la Reine aimoit ce Chevalier. Il prétendoit qu'elle lui gardât une exacte fidélité, encore qu'il en eût ſouvent manqué pour elle, & il fit examiner la conduite de Bourdon & de la Reine.

Cette Princeſſe alla paſſer quelques jours à Vincenne. Le Roi venoit de l'y voir, & apperçût Bourdon qui y alloit. Sa vûe ralluma ſa jalouſie. Ce Chevalier paſ-

ſa

ſa devant le Roi , & le ſalua en ſe baiſſant ſur l'arçon de la ſelle. 1417.
Ce Prince trouva trop peu de reſpect dans la civilité de Bourdon. Il prétendit qu'il avoit dû deſcendre de cheval, ou ſe baiſſer plus profondement. Il s'échauffa, & ordonna ſur le champ à Duchatel, Prevôt de Paris , d'aller arrêter Bourdon. Duchatel courut après lui, & l'atteignit avant qu'il fût arrivé à Vincennes. Ce malheureux fut conduit au Châtelet. On lui donna la queſtion le lendemain. On porta ſes dépoſitions au Roi ; un jour après on lui attacha une pierre au col, & on le jetta la nuit dans la Seine , ſans qu'on ait jamais ſçû ce que contenoient les dépoſitions , qui donnerent lieu à une conduite ſi étrange.

La Reine en fut pénetrée de rage ; mais on ne borna pas là les injures qu'on lui fit. Dupui , confident du Connétable , accompagné de deux Capitaines , & de trois Compagnies des Gardes , alla la prendre à Vincennes dans un ca-

1417. roſſe, & la conduiſit à Blois par l'ordre du Roi. Madame Catherine ſa fille, & la Ducheſſe de Baviere ſa belle-ſœur, l'y accompagnerent avec quelques-unes des filles de ces Princeſſes. De Blois on les conduiſit à Tours, où la Reine fut gardée à vûe.

Cette Princeſſe étoit également fiere, ambitieuſe, & vindicative. Ce traitement, loin de l'humilier, la transporta d'une fureur au-deſſus de ſon ſexe & de ſa raiſon. Elle jura d'en tirer une vengeance proportionnée à l'outrage qu'elle avoit reçû; & il lui ſembla qu'il n'y auroit jamais aſſez de ſang répandu pour l'expier. Elle ne ſe propoſa pas ſeulement de perdre le Connétable, elle comprit le Dauphin ſon fils dans ſa vengeance. Elle ſçavoit bien au fond de ſon cœur que c'étoit un jeune Prince ſans expérience & ſans autorité. Elle ignoroit même s'il avoit ſçû les ordres qu'on avoit donnés contre elle. Malgré tout cela, elle donna à l'antipatie qu'elle avoit

toujours eue pour lui, un cours libre, & elle le haït autant qu'elle auroit pu l'aimer. 1417.

Quoiqu'on la gardât avec beaucoup de ſeverité, elle trouva l'occaſion d'écrire au Duc de Bourgogne. Elle implora ſon aſſiſtance dans les termes les plus ſoumis ; elle ſe jetta pour ainſi dire entre ſes bras ; & elle lui repréſenta l'inſolence & l'autorité du Connétable, la foibleſſe du Roi & du Dauphin.

Le Duc de Bourgogne n'avoit jamais eu de prétexte plus favorable à ſon ambition. Auſſi l'embraſſa-t-il avidement. Il aſſemble ſes troupes avec une diligence prodigieuſe : il en mande de tous côtés, & cependant il ſonge à attaquer ſes ennemis au-dedans & au-dehors. Il avoit des créatures dans les principales villes de France. Il leur écrit de ſe ſoulever d'un commun accord, & qu'il marche à leur ſecours. Ils furent plus prompts qu'il ne penſoit. Rouen ſe revolte ouvertement. Les amis

1417. du Duc de Bourgogne s'aſſemblent dans Paris. Le progrès des Habitans de Rouen les anime. Ils prennent les uns & les autres pour ſujet de leur ſoulevement les impôts, prétexte qui ne manque jamais aux Rebelles.

Le Connétable ſe trouva embarraſſé. Il lui étoit également perilleux de reſter à Paris, ou de courir à Rouen. Dans cette extrémité il partage ſes forces. Il en donne la moitié au Dauphin, & l'envoye en Normandie, pendant qu'avec l'autre il ſe charge de conſerver Paris. Il prit pour cet effet des meſures qui lui réuſſirent. Il fit entrer la nuit & inſenſiblement des gens de guerre dans Paris. Il s'y rendit le plus fort. Alors il déſarma les Pariſiens, & demeura le maître de cette puiſſante ville.

Le Dauphin fut auſſi heureux que le Connétable, encore que ſon entrepriſe fût plus difficile. Les Habitans de Rouen avoient pris les armes, & s'étoient ren-

dus maîtres des principales Places de leur ville. Blanchard, l'un d'eux hardi & accrédité, s'étoit mis à leur tête. Gaucourt, Gouverneur de Rouen, étoit accouru pour appaiser le desordre, suivi de son Lieutenant & des principaux Officiers; mais il avoit trop présumé de son autorité. On ne le respecta point, & ayant voulu l'employer sans avoir dequoi la soutenir, ces furieux le massacrerent, lui, son Lieutenant, & plusieurs autres. Le reste se sauva tout étonné dans le Château. Jacques de Bourbon, Seigneur de Preaux, y commandoit, & les Rebelles l'y attaquerent aussi-tôt avec beaucoup de fureur; mais ce Prince avoit conservé toute sa présence d'esprit au milieu du desordre. Il se défendit vaillamment, en tua une infinité, & repoussa le reste.

1417.

Le Dauphin arriva sur ces entrefaites à une lieue de Rouen, & apprit que la résistance de Preaux avoit un peu rabbatu la chaleur des Habitans. Il voulut bien faire

1417. la moitié du chemin pour les ramener à l'obéïssance. Il leur envoya une abolition générale, dont il n'y eut que les Chefs d'exceptés. Ces peuples furent touchés de la conduite de leur Prince. Ils mirent les armes bas, & députerent vers lui. Blanchard se sauva. Le Dauphin fit son entrée dans Rouen, y rétablit la tranquillité, & leur donna pour Gouverneur le Comte d'Aumale.

A peine le Dauphin s'applaudissoit-il de l'heureux succès de son voyage, que deux nouvelles fatales le frapperent en même-tems: l'une, que le Roi d'Angleterre venoit de débarquer à Touques avec cinquante mille hommes; l'autre, que le Duc de Bourgogne avec une armée peu différente étoit entré en Champagne, & s'avançoit vers Paris avec beaucoup de diligence. Un plus grand génie que le Dauphin auroit été embarrassé sur le parti qu'il y avoit à prendre. Son premier dessein fut de s'opposer aux Anglois; mais le peu de forces

qu'il avoit, & la crainte de perdre Paris, lui firent enfin prendre le chemin de cette Ville. 1417.

En effet le Duc de Bourgogne étoit persuadé que la prise de la capitale du Royaume, devoit être l'unique but de son entreprise. Son armée se trouva monter, lorsqu'il sortit de l'Artois, à soixante mille chevaux & quinze à vingt mille hommes de pied. Il la divisa en deux Corps; il se reserva le plus considérable, & donna l'autre à commander à Jean de Luxembourg, Comte de Ligni, puisné du Comte de Saint Pol, & sans contredit l'un des premiers Capitaines de l'Europe. Le progrès de ces deux armées fut surprenant. Le Duc de Bourgogne publioit qu'il n'étoit armé que pour rendre à la France sa premiere liberté, pour délivrer le Roi & la Reine d'un honteux esclavage, & pour abolir tous les impôts. En effet, dans toutes les Villes qui se rendoient à la force ou aux paroles de ce Prince, on déclaroit les peuples exempts de

1417. tous tributs, excepté des droits de Gabelle, comme de celui qui étoit le plus ſupportable.

Abbeville & Amiens furent les premieres dont il s'aſſura. Mondidier & Beauvais lui ouvrirent les portes. Le Comte de Ligni de ſon côté prit Nêle en Vermandois, & ſes gens y exercerent les dernieres cruautés. Il s'empara enſuite de Senlis, de Beaumont, de Pontoiſe, & étant allé joindre le Duc de Bourgogne, ils marcherent droit à Paris. Le Roi lui envoya faire défenſe de paſſer plus avant; mais malgré ſes ordres il arriva à la vûe de cette Place avec ſa formidable armée, & l'inveſtit de trois côtés.

Le Dauphin entroit par une porte dans Paris, dans le même tems que le Duc de Bourgogne ſe campoit devant cette Ville. Il y apprit du Connétable la deſcente des Anglois à Touques. Ce grand homme au lieu d'en être abbatu, s'excita, pour ainſi dire, à ſe mieux défendre. Il avoit pris la précau-

tion de ne point employer de Bourgeois dans la défenſe de la Ville, parce qu'il y en avoit peu qui ne fuſſent affectionnés au Duc de Bourgogne; mais il avoit fait entrer dans Paris quinze mille vaillans hommes. Il avoit eu ſoin que les vivres ne manquaſſent pas à cette multitude de peuple, qui bien que déſarmée, n'eût pas laiſſé de l'incommoder beaucoup, ſi elle ſe fût ſoulevée. Au reſte, ſes troupes, qui étoient la fleur des Soldats de France, repouſſerent les Bourguignons à toutes les attaques. Le Connétable étoit à leur tête. Il faiſoit de tems en tems de vigoureuſes ſorties; il pénétroit juſqu'au milieu du Camp, & le rempliſſoit des cadavres de ſes ennemis. 1417.

Le Duc de Bourgogne s'apperçût qu'il perdoit ſa réputation devant Paris. Il en leva bruſquement le Siege, & ayant encore une fois diviſé ſes troupes, il s'empara de pluſieurs Villes. Il ſoûmit tous les environs de Paris, Saint

1417. Cloud, Monleheri, Marcouffi, Palaifeau. Il s'étendit jufqu'à Galardon, Doudan, Etampe, pendant que Ligni força le Puifet en Beauce, & fut reçu même à Chartres.

Le Connétable voyoit toutes ces conquêtes d'un œil tranquille. Il étoit fûr de les recouvrer l'hiver fuivant. Il admiroit la peine que ce Prince prenoit de parcourir ainfi la France ; il ne s'appliquoit qu'à augmenter fon armée. Les progrès des Anglois le chagrinoient bien davantage.

Ligni vint rejoindre le Duc de Bourgogne, qui mit un Siege régulier devant Corbeil. Le Connétable s'étonna que ce Prince, qui n'étoit pas ignorant dans l'Art Militaire, après avoir perdu trois femaines devant Paris, allât achever de ruiner fon armée devant une Ville prefque imprenable. Il y avoit deux mille hommes dans Corbeil, & Barbazan en étoit Gouverneur, c'eft-à-dire, celui des François qui fçavoit le mieux défendre une Ville. Le Duc de Bour-

gogne se trouva aussi peu avancé
le huitiéme jour du Siege que le 1417.
premier ; mais il avoit voulu endormir le Connétable par une entreprise, dont le succès étoit assuré à la France. Le Connétable sûr que Corbeil se défendroit deux mois, & que le Duc de Bourgogne n'avoit pas assez d'argent pour entretenir durant ce tems-là cinquante mille hommes, à quoi son armée étoit réduite, ne se hâta pas de sortir de Paris, & pendant ce tems-là le Duc exécuta le projet le plus hardi qu'il eût formé de sa vie, encore qu'il fût le plus intrépide des hommes.

Quelque heureuses qu'eussent été jusques-là les armes de ce Prince, il y avoit peu d'apparence qu'elles le fussent long-tems, parce que l'extérieur même de la justice étoit contre lui. Il faisoit la guerre à son Roi, & il n'y avoit que les Rebelles & ses Partisans, qui la pussent approuver. Le nom de la Reine lui eût donc été infiniment utile. Il auroit gouverné

1417. ſous elle, & prétendu que durant la foibleſſe du Roi & la jeuneſſe du Dauphin, la Régence appartenoit à cette Princeſſe, mais elle étoit priſonniere à Tours, & la prudence humaine ne lui ſuggéroit pas de moyen pour l'enlever du milieu de la France, d'une Ville grande & forte, & où ſes Gardes ne la perdoient point de vûe. On ne lui permettoit pas d'écrire une Lettre ſans qu'elle fût montrée à Dupui, le plus ſoupçonneux des hommes, & il avoit ſi peu de complaiſance pour elle, qu'il oublioit ſouvent qu'elle fût ſa Reine, & lui parloit le chapeau ſur la tête. Malgré la vigilance de Dupui, la Reine avoit trouvé le moyen d'écrire au Duc de Bourgogne, & d'implorer ſon ſecours. Il y avoit même un homme qui alloit & venoit de Tours au Camp du Duc, & du Camp à Tours. Comme on n'obſervoit pas ſi ſoigneuſement Madame & la Ducheſſe de Baviere, la Reine avoit ſouvent par leur moyen des nouvelles du Duc

de Bourgogne, & lorſqu'elle le ſçût devant Corbeil, & que ſes gens avoient pénétré juſqu'à Chartres, elle ne déſeſpéra pas de ſe ſauver. 1417.

Elle feignit une dévotion profonde pour l'Abbaye de Marmoutier ; & elle engagea Madame à prier Dupui de permettre que les Princeſſes y allaſſent à la Meſſe. Dupui, tout brutal qu'il étoit, fut incapable de refuſer à une jeune Princeſſe, une grace, qui ne lui parut d'aucune conſéquence. La Reine alla à Marmoutier, & accoutuma inſenſiblement Dupui à les laiſſer aller. Elle ne prit plus garde à l'inſolence de cet homme. Elle lui parla doucement ; & comme le propre de la douceur eſt de fléchir, Dupui commença à s'humaniſer. Il ſouffrit que la Reine allât à Marmoutier toutes les fois qu'elle le vouloit, en prenant la précaution d'être toujours avec elle, & de mettre ſur les avenues des Corps de Gardes, encore qu'il lui parut bien inutile d'avoir tant

1417. d'exactitude à cinquante lieues de l'ennemi.

Mais la Reine observa que ces Gardes prévenus de l'inutilité de leurs soins, étoient dans une extrême négligence, & que si on les attaquoit à l'impourvû, ils seroient défaits avant qu'on eût ramené la Reine à Tours. Sur ce fondement elle forma le projet de se faire enlever à Marmoutier par le Duc de Bourgogne. Elle lui manda ces particularités ; il les goûta, & la Reine lui fixa un jour qu'elle devoit aller à cette Abbaye.

L'entreprise recevoit de grandes difficultés. Il falloit traverser cinquante lieues de pays ennemi sans être découvert. Si on les faisoit avec peu de monde, Dupui avoit avec lui assez de Gardes pour lui résister. Si on en menoit beaucoup, il paroissoit impossible qu'il n'en fût pas averti. Le Duc de Bourgogne ne se rebuta point. Le seul moyen de soutenir son parti étant de l'autoriser du nom de la Reine,

il se flatta de prendre des mesures assez justes pour n'être pas découvert, & en tout cas il entreprit d'insulter Tours, & de l'emporter d'emblée. 1417.

Il choisit dans son armée dix mille hommes de cheval, & il affecta de prendre les hommes les plus vaillans & les chevaux les plus robustes. Il fit repaître les uns & les autres abondamment, & la nuit du huitiéme jour du Siege de Corbeil, il se mit à leur tête, & prit le chemin de Tours. On marcha toute la nuit dans un profond silence, & l'on s'arrêta une heure devant le jour, pour faire manger les chevaux. On ne leur donna que fort peu de tems, & l'on recommença à marcher quinze heures de suite, mais avec beaucoup plus de diligence que la nuit. A la fin du jour on s'arrêta encore. On n'étoit qu'à six lieues de Tours. Cette armée avoit jetté l'étonnement dans tous les lieux où elle avoit passé. On étoit surpris de son silence, & de sa

vitesse ; mais le matin du second
1417. jour, comme il ne falloit être prévenu par aucune personne, cette armée prit le galop, & arriva sur les huit heures du matin à Marmoutier. Il y avoit une demi-heure que la Reine y étoit arrivée. Le nombre & le bruit de l'armée du Duc de Bourgogne effrayerent les Gardes de la Reine. Ils prirent ce qu'ils voyoient pour un enchantement. La raison & le cœur leur manquerent en même tems. Dupui voulut faire sortir la Reine & la faire monter en carosse ; mais outre qu'elle le refusa absolument, & que Dupui ne pouvoit l'y forcer, l'Abbaye fut attaquée de tous côtés. Dupui perdit le jugement lui-même. Il prit la fuite vers Tours, & le Duc de Bourgogne délivra les trois Princesses.

Le Duc ne s'amusa point à leur faire des complimens inutiles, ni à recevoir leurs remercimens. Il laissa mille chevaux auprès d'elles, & avec le reste de son armée il s'avança

s'avança vers Tours, avant que cette ville fût revenue de son étonnement. On ne lui fit aucune résistance, & pendant que la plus part de ses gens se glissoient par les endroits les plus bas, le Duc entra par les portes que les Soldats de Dupui avoient abandonnées. Ce malheureux fut lui-même au nombre des prisonniers, & servit d'exemple à la posterité, qu'on ne doit jamais manquer de respect aux Têtes couronnées, en quelque extrémité qu'elles soient réduites. Il fut pendu sur le midi, dans une ville ou il commandoit deux heures auparavant. La Reine fit son entrée à Tours, & le Duc de Bourgogne fut l'admiration de la France, pour avoir si heureusement exécuté deux entreprises si difficiles. 1417.

La Reine ne fut pas plutôt hors de la puissance de ses ennemis, qu'elle s'abandonna aux mouvemens de sa vengeance. Le Duc de Bourgogne étoit le plus emporté de tous les hommes, Ses conseils

1417. convenoient parfaitement à la Reine, & elle porta les choses aux dernieres extrémités. Elle prit le chemin de Chartres avec le Duc de Bourgogne. Elle avoit convoqué les Etats Généraux dans cette ville-là. Comme le peu de Députés qui les composoit étoient ses créatures, elle y fit arrêter ce qu'il lui plût. On la déclara Régente; & le lendemain elle fit faire un Sceau, où d'un côté elle fit mettre ses armes écartelées de France & de Baviere ; de l'autre son Portrait, & autour *Isabelle, par la grace de Dieu, Reine Régente de France.*

Cependant comme l'Armée du Duc de Bourgogne diminuoit tous les jours, & que le Connétable eût pu la couper, & lui fermer le chemin de ses Etats, il sortit de Chartres, & conduisit la Reine à Troye. C'étoit-là le centre de son autorité, car la Champagne & la Picardie étoient presque entierement dans son parti; & elles confinoient aux quatre Provinces qui lui appartenoient.

La Reine commença donc à tenir sa Cour à Troye avec éclat ; 1417.
& elle y fut grossie par tous les amis du Duc de Bourgogne & tous ceux qui étoient mécontens du Connétable. Là elle trancha de la Souveraine. Elle interdit le Parlement ; elle en révoqua tous les Actes depuis l'an 1413. Elle le transféra à Amiens & à Troye ; elle donna les Sceaux à Eustache de Laître : elle fit Philippe de Morvilliers Premier Président du Parlement d'Amiens ; & par un trait de politique qui lui réussit, elle engagea dans son parti Charles, Duc de Lorraine, en lui donnant l'épée de Connétable. Depuis ce tems-là, il y eut toujours en France le double de Jurisdiction & d'Officiers.

Le Duc de Bourgogne ne pouvoit gouter une joie pure, tant que Paris seroit au pouvoir du Connétable. Cette ville depuis un siecle donnoit le branle au reste du Royaume, & assuroit le Gouvernement à celui qui la possé-

1417. doit. Sa plus violente paſſion étoit donc de s'en emparer. Ne l'ayant pu faire avec ſoixante & dix mille hommes, il voulut tenter s'il y réuſſiroit mieux par les intelligences qu'il y entretenoit. On lui promit de lui livrer une porte, & il marcha vers Paris avec cinq à ſix mille hommes; mais le Connétable étoit trop vigilant, pour n'être pas averti de ſa marche. Il le rencontra à une demi-lieue de Paris, & l'attaqua avec d'autant plus davantage, qu'il avoit quinze cens Lances fraiches. Le Duc eut recours à la fuite, & la nuit le favoriſa. Le Connétable le pourſuivit juſqu'à Joigny, qui tenoit pour le Duc. Il s'y ſauva, & le Connétable n'ayant pu paſſer la Seine, ſe vit enlever une victoire dont il étoit ſûr. Le Duc de Bourgogne ſe retira à Dijon, où il avoit convoqué les Etats de Bourgogne, auſquels il vouloit demander un ſecours d'hommes & d'argent.

La diſſipation de l'Armée du Duc de Bourgogne, lui fit perdre

tous les poſtes qu'il avoit occupés près de Paris. Duchatel en 1417.
ſortit avec dix mille hommes. C'étoit le ſerviteur le plus paſſionné du feu Duc d'Orleans. Il l'avoit ſuivi dans ſes voyages d'Italie, & y avoit commandé ſous lui en 1404. toute ſon Infanterie. Il avoit beaucoup d'expérience, & paſſoit pour fort honnête homme. Encore qu'il ſçût parfaitement la guerre, le deſir de ſervir la Maiſon d'Orleans, & de nuire au Duc de Bourgogne qu'il haïſſoit irréconciliablement, lui fit briguer la Charge de Prévôt de Paris. Il l'obtint, & tâcha d'arracher du cœur des Pariſiens, l'affection qu'ils avoient pour le Duc de Bourgogne. Il parcourut les environs de Paris, & les nettoya. Il reprit Monlehery, emporta la Ville de Chevreuſe, & ayant bloqué le Château il aſſiega Senlis. Cette Ville étoit fort importante pour le Duc de Bourgogne. Elle capitula, promettant de ſe rendre un certain jour, ſi elle n'étoit point ſecou-

1417. rue. Duchatel prit leurs ôtages & attendit patiemment le jour marqué. Il vint ſans qu'aucun ſecours parût, & Duchatel ſomma la Ville de lui ouvrir ſes portes. Elle refuſa de le faire avec une infidélité qui fut punie ſur le champ. Duchatel fit décapiter les ôtages, & cependant n'étant pas en état de la prendre, il retourna à Paris.

La Guerre Civile facilita les conquêtes de Henri V. Roi d'Angleterre. Ce Prince étoit l'Idole des Anglois, & il eſt vrai qu'ils n'avoient point encore eu de ſi grand Monarque. La régularité de ſes traits & la Majeſté de ſa taille répondoient à ſon incomparable valeur. Alexandre n'étoit pas né avec de plus heureuſes diſpoſitions. Henri n'avoit pas plûtôt été ſur le Trône, qu'il étoit deſcendu comme un foudre dans la Normandie. Il y avoit emporté Harfleur, & dans le champ d'Azincour avec une poignée de Soldats, il avoit terraſſé les forces de toute la France, couvert la cam-

pagnie des corps de six mille François, du Connétable d'Albret, de l'Amiral Dampierre, de quatre Princes, & de deux Maréchaux de France. Les Ducs d'Orleans & de Bourbon & le Comte de Vendôme étoient demeurés prisonniers, & il ne croyoit pas, après cette victoire, que rien lui dût résister. 1417.

Il s'embarqua donc au mois d'Août avec les Ducs de Clarence & de Glocestre ses freres, les principaux Seigneurs de sa Cour, force provisions de bouche & de guerre, & cinquante mille hommes. Sa Flotte étoit de mille Bâtimens, & il débarqua à l'embouchure de la riviere de Touques, trois jours après son départ. Il attaqua aussi-tôt le Château de ce nom, qui défend l'entrée de cette riviere, & qui étoit des plus forts; mais le nombre des Assiégeans & leur vigueur le réduisirent à capituler le quatriéme jour. De-là, le Roi d'Angleterre alla mettre un Siège régulier devant Caën.

1417. La Fayette & Montenais, deux Seigneurs de mérite & de naissance, y commandoient. Ils se défendirent vaillamment. Leur défence ne servit qu'à faire prendre la ville d'assaut. Heureusement ils se sauverent dans le Château où ils tinrent encore sept jours, après lesquels ayant satisfait à leur honneur, ils capitulerent. Le Roi d'Angleterre leur accorda une composition honorable, & tint une conduite à la prise de Caen, qui lui acquit les cœurs des peuples qu'il soumettoit. Il épargna leur sang autant qu'il put, & ayant trouvé un nombre prodigieux de vases d'or & d'argent, qui appartenoient aux Eglises, il les leur rendit. Il défendit à aucun des siens d'en garder; & signala en même tems sa valeur, sa clemence, & sa piété.

La consternation se répandit dans la Normandie. Plus de cent mille personnes s'en retirerent avec leur meilleurs effets, & se sauverent en Bretagne. Le Roi d'Angleterre, pour

pour conquerir Harcourt, Beaumont le Roger, Evreux, Falaise, Bayeux, Lisieux, Coutance, Avranche, Saint Lo, Argentan, & Alençon, n'eut, ou qu'à paroître devant ces Places, ou qu'à y envoyer des détachemens qui les soumirent. Le pays étoit dégarni de gens de Guerre. En un mois, cet heureux Prince fut le maître de la moitié de la Normandie. Il couronna ses exploits par le Siége de Cherbourg. C'étoit une des clefs de cette grande Province, & un assez bon Port de mer. Il l'investit par mer & par terre, & pressa la Place avec toute la vigeur imaginable; mais il éprouva en ce Siége ce que lui auroient coûté les Villes qu'il avoit conquises, si elles eussent eu des garnisons pour se défendre. Jean d'Angennes étoit Gouverneur de Cherbourg. Il avoit une forte garnison. Il ruina le tiers de l'Armée Angloise. Le mois de Novembre vint, & le Roi d'Angleterre étoit désesperé d'être obligé de lever si

1417.

1417. honteusement le Siége de la premiere place qui lui avoit resisté. Il y eût pourtant été contraint, si d'Angennes eût pu tenir contre une grosse somme d'argent qu'on lui offrit, avec une composition avantageuse, & un Saufconduit pour aller ou il voudroit. Il rendit Cherbourg. Le Roi d'Angleterre remonta sur ses Vaisseaux, & retourna en Angleterre. D'Angennes avec son Saufconduit dans la suite alla à Rouen, lorsque cette Ville eût été prise par les Anglois. Comme il y demeura au-delà du tems porté au Saufconduit, sur les espérances qu'on lui donnoit de le renouveller, le Roi d'Angleterre, qui n'oublioit pas la longeur du Siége de Cherbourg, le fit arrêter, lui fit trancher la tête, & les François qui soupçonnoient d'Angennes d'avoir pris de l'argent pour rendre Cherbourg, n'en furent pas fâchés.

La France n'avoit point encore été si près de sa ruine. La Guerre Civile & l'Etrangere la déchiroient

en même-tems. La Reine occupoit la Champagne, la Picardie & la moitié de l'Isle de France. Les Anglois étoient les maîtres de Calais, de la Guienne, & de ce qu'ils venoient de prendre en Normandie. Le reste, où commandoit le Connétable sous le nom du Roi & du Dauphin, n'étoit pas capable de résister long-tems à tous ses ennemis. Martin V. de la Maison des Colomnes, venoit d'être élû Pape par la disposition des deux Antipapes de Rome & d'Avignon. Il lui sembla que rien ne rendroit son Pontificat plus célebre, que s'il pouvoit rétablir l'union entre la Reine & le Dauphin. Il envoya pout cet effet en France deux Légats, afin de servir de Médiateurs. C'étoient les Cardinaux des Ursins & de Saint Marc. Les deux partis ne purent refuser honnêtement leur médiation. La Reine, le Duc de Bourgogne & le Dauphin envoyerent leurs Deputés auprès d'eux. La Reine se relâcha à laisser le Gou-

1417.

1417. vernement de l'Etat au Dauphin, à condition qu'il ſuivroit les avis du Conſeil d'Etat, qui ne ſeroit composé que des Princes du Sang. Le Connétable conſentit à ſon tour que le Duc de Bourgogne vînt à Paris, & prît ſéance au Conſeil; mais il demanda à y entrer, lui & le Chancelier. La Reine & le Duc de Bourgogne refuſerent abſolument de leur y donner place, prévoyant que leur expérience, & leur brigue l'emporteroient ſur leur parti. Ainſi la Conférence fut rompue, & la Guerre Civile récommença. Alors les noms de Bourguignons & d'Armagnacs diviſerent toute la France. Les premiers prirent une Croix rouge pour diſtinguer leur parti, & les ſeconds une Croix blanche. Le déſordre & la confuſion furent autoriſés de ces noms ſéditieux; & l'on s'attendit à toutes les horreurs d'une Guerre ſanglante.

1418. Pontoiſe & Senlis étoient les deux Places qui incommodoient le plus Paris. Le Connétable qui

s'appliquoit à prévenir les murmures des Parisiens, se proposa de les en délivrer. Son Armée étoit toujours de vingt-mille hommes. La saison fut à peine venue, où l'on pouvoit tenir la Campagne, qu'il sortit de Paris avec le Roi, se mit à la tête de cette Armée, & alla assiéger Senlis. Il se flattoit que la présence de sa Majesté intimideroit les Habitans, & qu'ils n'auroient pas l'audace de porter les Armes contre leur Roi, lors qu'il se présenteroit en personne, pour entrer dans leur Ville; mais il se trompa. La Ville fut investie le 15. de Mars, & se défendit avec vigueur. Sa résistance obligea le Connétable à leur accorder les conditions qu'ils lui demanderent, pour rendre Senlis, si le 18. Avril elle n'étoit pas secourue. C'étoit une composition qui étoit d'un fort grand usage dans ce siecle. Ils députerent à Troye vers la Reine, & le Comte de Ligni se chargea de les secourir. En moins de quinze jours il assembla trente 1418.

1418. mille hommes, & marcha Enseignes déployées contre l'Armée Royale. Le Connétable craignit de se commettre avec la fortune, il leva le Siége, & ramena à Paris le Roi, qui tomba quelques jours après dans un accès de sa frénesie.

La levée du Siége de Senlis fut un coup mortel à la réputation du Connétable. Les Parisiens ne le regarderent plus qu'avec mépris. D'ailleurs, il n'avoit point d'argent, & son Armée en demandoit avec de grands cris. Il n'osoit en lever sur les Parisiens, déja assez portés à la revolte. Les fonds qu'il attendoit du Languedoc n'étoient point arrivés. Il étoit perdu si son Armée se débandoit. Ses Officiers Généraux lui trouverent un expédient pour la conserver. Les environs de Paris étoient dans une parfaite abondance. Les deux partis également soigneux de conserver l'affection des peuples, les avoient ménagés. Ces Officiers conseillerent au Connétable, de permettre aux Soldats d'y subsis-

ter, jusqu'à ce qu'il eût reçu de quoi les payer régulierement. Le Connétable étoit le plus sévere Général de son siecle; & il n'avoit acquis la réputation qu'il possédoit, qu'en faisant observer à ses Troupes la plus exacte discipline. Il soupira de la nécessité où il étoit réduit, & sans consentir expressément au conseil qu'on lui donnoit, il ferma les yeux sur la conduite de ses Soldats. Ainsi les vingt mille hommes qui composoient son Armée, se répandirent aux environs de Paris, & y vécurent à discrétion. Tous les malheurs qu'il en avoit prévus arriverent. Les peuples se plaignirent; le parti du Connétable leur devint odieux & la Garnison même de Paris étant obligée de sortir, il en resta si peu que l'audace des Parisiens s'en accrût; de sorte qu'ils songerent sérieusement à se délivrer du joug des Armagnacs. C'est ainsi qu'on appelloit les Partisans de la Maison d'Orleans.

1418.

Thiebert & Bourdichon étoient

1418. deux Bourgeois de Paris, considérables par leur richesse & par leur attachement au parti de Bourgogne. Ils en étoient, pour ainsi dire les Chefs, & ils y avoient attiré le fils de l'Echevin le Clerc, qu'on nommoit Perrin. Ce jeune homme étoit hardi & débauché. Ils formerent le projet de livrer Paris aux Bourguignons, & ils le communiquerent à Liladam, Gouverneur de Pontoise.

Jean de Villiers, Seigneur de Liladam, étoit illustre par sa naissance & par sa valeur. Il avoit d'abord suivi le parti du Connétable; mais ce Prince ayant été mécontent de lui dans quelque occasion, le traita avec toute la hauteur que lui pouvoit permettre la distance qu'il y avoit d'un Connétable à un Officier subalterne. Liladam étoit fier, & n'aimoit pas trop le Connétable. Il conçut dans ce moment une haine irréconciliable contre lui, & son ressentiment le porta à quitter l'Echarpe blanche, & à aller trou-

ver ſur le champ le Duc de Bourgogne. Ce Prince reçut Liladam, 1418. comme un homme qui ne ſuivoit ſon parti que par néceſſité. Cependant il lui donna le Gouvernement de Pontoiſe. Il y avoit une Garniſon de huit cens hommes. Les ſéditieux de Paris lui offrirent de l'introduire dans cette grande Ville, s'il y vouloit venir avec toute ſa Garniſon.

Liladam regarda cette occaſion, comme l'unique qui ſe préſenteroit à lui de ſa vie, pour faire ſa fortune, & il n'héſita pas à riſquer le tout pour le tout. Il ſçut préciſément le jour que la Garniſon de Paris avoit accoûtumée de ſortir, & de ne laiſſer des Soldats qu'aux poſtes les plus importans. Le jeune le Clerc ſe chargea de dérober à ſon pere les clefs de la porte Saint Germain. Bourdichon & Thiebert aſſurerent Liladam de quatre cens hommes armés; & ſur leur parole, il ſortit de Pontoiſe le 21. Mai à ſix heures du ſoir. Il avoit huit cens hom-

1418. mes, & ſous lui trois Seigneurs d'exécution. C'étoit Chatelus, de Lan, & de Bar. Ils arriverent préciſément à la porte Saint Germain à minuit, & peu s'en fallut que leur projet ne s'évanouit. L'Echevin le Clerc avoit mis les clefs de cette Porte ſous le chevet de ſon lit, & ce ne fut que par un bonheur tout-à-fait ſurprenant, que ſon fils les en ôta ſans l'éveiller, & courut ouvrir la porte à Liladam.

Liladam fit entrer les ſiens avec un ſilence qu'on a peine à concevoir. Lorſqu'ils furent tous entrés, il referma lui-même la porte, & avec un air mêlé de fierté & de déſeſpoir, il en jetta les clefs dans le foſſé, & fit connoître à ſes Soldats par cette action déterminée, qu'il falloit périr ou triompher. Il marcha enſuite vers le Châtelet, où il rencontra Thiebert & Bourdichon à la tête de quatre cens hommes. Ils n'obſervoient pas moins le ſilence que les gens de Liladam. Ce Chef joignit ces deux Troupes, & prit

avec elles le chemin de l'Hôtel
Saint Paul, où le Roi étoit logé. 1418.
Alors ils rompirent le silence d'un commun accord, & crierent d'une voix effrayante. *La Paix ; vivent le Roi & le Duc de Bourgogne.* Une espece de fureur saisit tous ces gens, parmi lesquels Liladam eut bien de la peine à établir aucun ordre. Il retint six cents d'entr'eux, avec lesquels il entreprit de s'assurer de la personne du Roi, qui étoit si nécessaire au bien de leurs affaires. Les autres six cents se diviserent en quatre Troupes. L'une courut à l'Hôtel du Dauphin qui logeoit dans la rue de la Verrerie ; la seconde à l'Hôtel d'Armagnac, où devoit être le Connétable. La troisiéme se chargea d'attaquer l'Hôtel de Marle, & la quatriéme fut destinée à secourir celle des trois qui trouveroit le plus de résistance.

On ne peut bien exprimer le tumulte & la confusion, qui agiterent cette grande Ville, au milieu des horreurs des armes & de la nuit, parmi les cris de ces fu-

1418. rieux, & les plaintes des miserables, immolés à leur fureur, Thiebert, Chatelus, de Bar, Bourdichon conduisoient ces diverses Troupes, dont ils n'étoient pas trop les maitres. Mais il les faut suivre l'une après l'autre, pour garder quelque ordre dans ce boulversement universel de cette Ville malheureuse.

Liladam se saisit de tous les dehors de l'Hôtel de Saint Paul, & demanda ensuite à y entrer. Les Gardes du Roi lui en refuserent les portes ; & elles furent en un moment enfoncées. Les Gardes fuirent, & abandonnerent leur Roi. Liladam arriva jusqu'à la chambre de ce Prince. Sa hardiesse s'évanouit, lorsqu'il fallut la pousser plus loin, mais le jeune le Clerc, d'autant plus insolent, qu'il ne connoissoit pas assez le respect qu'il devoit à son Roi, entra brusquement, suivi des plus effrontés. Ils lui dirent en peu de mots la révolution qui venoit d'arriver, & prierent Sa Majesté d'y donner son consentement, en paroissant elle-

même à leur tête. Ce pauvre Prince, depuis le Siége de Senlis, avoit été pressé de son mal, qui ne l'avoit quitté que depuis peu de jours. Il voulut repliquer quelque chose; mais ils ne lui en donnerent pas le tems. Ils le leverent, ils l'habillerent, ils le firent monter à cheval, & à la lueur de quelques flambeaux, qu'ils faisoient porter devant lui, ils le promenerent par les rues de Paris; en redoublant leurs cris de *Vivent le Roi & le Duc de Bourgogne*. 1418.

Les autres troupes couroient la ville avec plus de fureur. Celle qui étoit allée à l'Hôtel du Dauphin, manqua son coup. Duchatel avoit été éveillé par les premiers cris des Rebelles, & en avoit tout d'un coup compris la cause. Alors il avoit usé d'une diligence prodigieuse. Il étoit couru à l'Hôtel du Dauphin; il y avoit éveillé ce Prince, il lui avoit fait mettre sa robe de chambre, sans lui trop expliquer le sujet de son empressement, & avec une force que le zele & la tendresse qu'il avoit

1418. pour lui augmentoient, il l'enleva entre ſes bras, & le porta juſqu'à la Baſtile, où il y avoit cinq à ſix cens hommes.

Les Bourguignons n'ayant point trouvé le Dauphin, laiſſerent quelques Soldats à ſon Hôtel où étoit la Dauphine, & le reſte alla réjoindre leurs compagnons. Ils trouverent ceux de la ſeconde Troupe, qui n'avoient point auſſi rencontré le Connétable. La troiſiéme plus heureuſe, avoit ſurpris le Chancelier dans ſon lit. Toutes ces Troupes n'en devinrent plus qu'une, qui ſe trouva de deux à trois mille hommes, & qui ſe répandant dans Paris, l'expoſa à tous les malheurs des villes priſes d'aſſaut. On arrêta un nombre prodigieux de priſonniers, qu'on enferma dans le Châtelet. Les principaux, parmi leſquels étoient les Cardinaux de Bar & de Saint Marc, l'Archevêque de Reims, cinq Evêques, le Comte de Granpré, les braves de Guerre & Marcouſſi, & preſque tous les membres des Cours Souveraines, furent mis au Palais,

& gardés à vûe. On ne voyoit que 1418.
maſſacres de tous côtés ; & ſous prétexte de faire mourir les Chefs des Armagnacs, on égorgeoit tous ceux dont les richeſſes accommodoient les Rebelles, ou qui avoient le malheur d'être leurs ennemis particuliers. Le jour parut enfin, qui fit ceſſer pour quelque tems le deſordre, & Liladam prit des meſures, pour conſerver ſa conquête.

Le Dauphin ſongea auſſi à ſe ſauver de la Baſtille, où il ne ſe trouvoit pas trop en ſûreté. Pluſieurs perſonnes s'y étoient retirées avec lui, & entr'autres Louvet, Préſident de Provence. Ils lui perſuaderent tous qu'il devoit ſe hâter de ſortir d'une ville rebelle, où ſa Perſonne ſacrée étoit en danger, & il ſuivit leur conſeil ; mais on n'a pû décider s'il lui fut avantageux. Si le Dauphin fût reſté à la Baſtille, ou même s'il eût été ſurpris à Paris dans ſon Hôtel, ſelon toutes les apparences, les Bourguignons auroient conſervé pour lui le reſpect qui étoit dû à

1418. l'héritier présomptif de l'Etat, & ce Prince en auroit été quitte pour un Traité désavantageux avec la Reine & le Duc de Bourgogne, au lieu qu'en l'arrachant de Paris, ils l'engagerent dans une querelle qui le réduisit aux plus fâcheuses extrémités qu'un Roi de France eût encore essuyées. Quoiqu'il en soit, le Dauphin à qui l'on fit craindre pour sa vie, ne se souvint jamais sans horreur de cette nuit, où on l'avoit forcé de se sauver tout nud de sa ville Capitale. Il en conserva une éternelle reconnoissance pour Duchatel, & depuis il ne l'appella plus que son pere.

Il monta à cheval avec lui, Louvet & deux à trois cents hommes, & courut à toute bride jusqu'à Charenton. Là il laissa deux cens hommes pour arrêter les efforts des Bourguignons, en cas qu'ils le poursuivissent ; & avec le reste il alla du même train jusqu'à Melun où il arriva sur les neuf heures du matin, après cinq heures de courses.

Les

Les Rebelles n'apprirent point 1418.
ſa fuite ſans douleur ; & ayant ſçû que le Connétable n'étoit point avec lui, ils firent publier que tous ceux qui ſçavoient où il étoit, euſſent à le dénoncer ſur peine de la vie. Ils ajouterent de grandes promeſſes pour le Délateur ; & commencerent néanmoins à le chercher eux-mêmes dans les maiſons. Le Connétable s'étoit ſauvé de ſon Hôtel à demi-nud, & s'étoit retiré chez un pauvre homme dans la même rue. Il lui avoit avoué qui il étoit, & lui avoit promis une récompenſe proportionnée au ſervice qu'il lui rendroit ; mais l'avis que cet homme reçût, qu'on entroit dans toutes les maiſons pour trouver le Connétable, ou peut-être le déſir de toucher l'argent qu'on offroit à ſon Délateur, le rendit infidéle. Il indiqua le lieu où il étoit. Le Connétable fut ſur le champ enlevé, & conduit au Palais avec toutes les indignités, que la fureur fournit à

1418. des ames baſſes & violentes.

Il ſembloit que l'abſence de ce grand homme, & la crainte qu'étant ſauvé, il ne punît leur inſolence, avoient retenu une partie de leur rage. Ils la ſuivirent dans toute ſon étendue, lorſqu'ils l'eurent entre leurs mains. Ils établirent pour Prevôt de Paris Vaudebar, Bailli d'Auxois; & ce nouveau Magiſtrat leur permit bientôt les crimes les plus horribles. Ils lui demanderent avec emportement juſtice contre les Armagnacs, & un moment après, ſe la faiſant eux-mêmes, ils coururent l'épée à la main dans tous les lieux où ils pouvoient aſſouvir leur rage. Un cri ſe fit entendre de *Vive Bourgogne, & tue l'Armagnac.* A ce ſignal affreux, une partie court au Châtelet, pour y maſſacrer les priſonniers; mais ceux-ci ne ſe purent réſoudre à mourir en lâches. Ils s'armerent de ce qu'ils crurent pouvoir contribuer à leur défenſe, & ſe défendirent vaillamment. Les Bour-

guignons irrités de leur résistance, 1418.
mirent le feu au Châtelet, & en fermerent les portes. Alors ces infortunés, étant prêts d'être étouffés par la fumée, se jetterent du haut du Châtelet en bas, & furent reçûs sur les piques de ces furieux, lesquelles les mirent en pieces.

Au Palais, on immoloit de plus nobles victimes. On en tira les Evêques de Coutance, de Bayeux, d'Evreux, de Senlis & de Xaintes, & l'Abbé de Saint Cornille. Le premier étoit fils du Chancelier. On les massacra avec une inhumanité dont le seul souvenir fait frémir. A peine quelques-uns des moins furieux purent-ils empêcher les autres, de tremper leurs mains parricides dans le sang des Cardinaux de Saint Marc & de Bar, & de l'Archevêque de Rheims; & ils n'auroient pu les sauver, s'ils n'eussent fait souvenir les Bourguignons, qu'il n'avoit pas tenu à ces huit Prélats que la Paix n'eût été conclue l'année précédente.

1418. Enfin le Connétable, le Chancelier de Marle, le brave Raimond de Guerre, & le vaillant Marcoussi, parurent devant leurs ennemis. La naissance du premier, la dignité du second, & le mérite des deux autres ne les firent point balancer. On leur perça le cœur en même-tems, & on les exposa tout nuds sur la table de Marbre, Chacun repaît sa vûe de ce cruel spectacle. Liladam ennemi du Connétable, y vint à son tour. A peine sa vengeance fût-elle assouvie. Il tira son épée, & fit sur le corps de ce Prince une Croix de Saint André, marque du parti de Bourgogne, en insultant à sa mémoire, & en lui disant, que du moins après sa mort il seroit Bourguignon. Le massacre continua trois jours. Quatre mille hommes y périrent. Plusieurs Conseillers de la Cour furent de ce nombre; la vie d'un homme ne tenoit qu'à un écu. Le corps du Connétable fut traîné trois jours durant par les rues avec la derniere ignominie,

& enfin ils le jetterent à la voirie, 1418.
où les corbeaux acheverent de le consumer.

Telle fut sa fin de ce puissant Comte d'Armagnac, allié à toutes les grandes Maisons de France, & qui avoit épousé Bonne de Berri, petite-fille du Roi Jean. Il en laissa quatre enfans. Jean l'aîné succéda à son pere aux Comtés d'Armagnac & de Rouergue, & alla joindre le Dauphin à Melun pour venger la mort de son pere.

Tous les amis de la Maison d'Orleans se rassemblerent en cette Ville-là auprès de ce Prince; & lorsqu'il se vit suivi de cette généreuse Noblesse, il ne désespéra pas de rétablir son parti. Le Comte de Vertus, le Maréchal de Rieux, Barbazan, la Hire & Xaintrailles, les trois plus vaillans hommes de leur siecle, le Vicomte de Narbonne, les Seigneurs de Torsay de l'Aigle, Doffemont, de Lore, étoient avec lui. Duchatel & Louvet composoient son Conseil, & étoient en effet les plus expérimentés.

1418. Ce fut-là que le Maréchal de Rieux & Barbazan offrirent d'exécuter un projet encore plus hardi que celui de Liladam. Ce fut de reprendre Paris. Tout le monde fut ſurpris de cette propoſition ; mais ils remontrerent qu'elle paroiſſoit plus impoſſible dans ſon exécution, qu'elle ne l'étoit en effet ; qu'il n'y avoit que huit cens Soldats dans cette grande Ville, & que le Dauphin en avoit deux mille dans Melun ; que la Baſtille tenoit encore pour lui, & que dans le déſordre qui régnoit à Paris, il ne ſeroit pas difficile d'y entrer ; de s'aſſurer de la perſonne du Roi ; & de reprendre cette Ville de la même maniere qu'on l'avoit perdue. Comme on riſquoit peu de choſe à ſuivre un parti qui pouvoit produire un effet ſi heureux, on ne contredit point ces deux vaillans hommes. Ils prirent ſeize cens chevaux. Ils entrerent la nuit dans la Baſtille ; & le lendemain dès le matin ils ſe gliſſerent dans Paris, & s'avancerent juſqu'à l'Hotel S.

Paul. Ils furent meme plus heureux qu'ils ne pensoient; car ils pénétrerent jusques-là, sans trouver beaucoup de résistance; mais le Roi n'étoit plus à l'Hôtel Saint Paul. Liladam l'avoit transferé au Louvre. Il accourut contre les François. On les investit de tous les côtés : on les attaquoit d'en-haut & d'en-bas, & en peu de tems quatre cens des leurs furent tués. Ils gagnerent enfin la Bastille, & de-là se retirerent à Melun. Leur entreprise ne servit qu'à faire investir la Bastille dès le même jour. Elle n'étoit pas munie pour un Siege. Cent mille hommes qui l'environnoient, la forcerent de se rendre, & Paris fut assuré au Duc de Bourgogne. 1418.

On ne peut dire laquelle de ces deux passions, remplies en même-tems, la vengeance & l'ambition, causerent plus de joye à la Reine & à ce Duc. Ils s'abandonnerent à tous les transports qu'elles inspirent lorsqu'elles sont satisfaites. Le Duc partit de Dijon

1418. avec toute sa Cour, suivi d'un grand corps de Cavalerie, & alla prendre la Reine à Troye. Ils marcherent ensuite vers Paris dans un équipage superbe, & ils y firent leur entrée le 2 Juillet. Les Parisiens ne se pouvoient lasser de regarder le Duc leur Protecteur & leur idole; & ils jettoient des fleurs sur la Reine, qu'ils avoient vûe quelques mois auparavant conduire prisonniere à Blois. Le Roi, triste jouet des passions de ceux qui le possédoient, approuva tout ce que l'on avoit fait contre la Maison d'Orléans, & prit lui-même l'Echarpe rouge.

De Lastre & Morviliers furent confirmés dans leurs Charges de Chancelier & de premier Président. On remplit toutes les Dignités de Bourguignons. Charles de Lens fut fait Amiral, au lieu de Jean de Poix qui étoit auprès du Dauphin. On donna la Charge de grand Pannetier à Robert de Mailli: On honora Liladam du bâton de Maréchal de France; dont

dont sa valeur le rendoit très-digne; & on fit le même honneur à Claude de Beauvoir, Seigneur de Chatelus, & à Jacques, Seigneur de Momberon. 1418.

Il ne restoit au Duc de Bourgogne, pour devenir le plus glorieux Prince de l'Europe, qu'à engager le Dauphin à revenir à la Cour, & à réunir les forces de la France contre les Anglois. La Dauphine étoit entre ses mains. Effrayée du massacre de Paris, & de se voir presque seule dans son Hôtel, elle s'étoit refugiée dans celui de Bourbon. Le Duc de Bourgogne lui envoya présenter ses respects, & cherchant à se reconcilier avec le Dauphin, il lui donna un équipage magnifique, & la renvoya à ce Prince, sous la conduite du Comte de Houdan, frere du Duc Richard de Bretagne, à qui l'on attribua l'honneur de cette action. En même tems le Roi manda au Dauphin de le venir trouver; mais l'idée du péril qu'il croyoit avoir évité, étoit en-

1418. core trop récente. Il fit réponse ; qu'il ne souhaitoit rien avec tant d'ardeur, que de retourner auprès du Roi son Pere ; mais qu'ils supplioit Sa Majesté de l'en dispenser, tant que le Duc de Bourgogne, noirci des crimes les plus affreux, seroit auprès d'elle.

Le Duc de Bourgogne ne pouvant gagner le Dauphin par accomodement, se proposa de le vaincre par la force de ses armes, & dès ce moment, la France se vit divisée en trois partis, agitée d'une guerre civile, & étrangere en même tems. Le Roi d'Angleterre occupoit déja la Guienne & ses conquêtes de Normandie. Le Duc de Bourgogne, sous le nom du Roi, tenoit toute la Picardie, la Champagne, la moitié de l'Isle de France, Paris, le centre & l'ame du Royaume, Tours, Chartres, & plusieurs autres Places voisines. Il soutenoit ce parti avec les forces des quatre Provinces qu'il possedoit, & avoit pour Alliés les Ducs de Lorraine, de Brabant,

Lotier, Limbourg, le Comte de Hainaut, Hollande, Zelande & Frize, & le Duc de Luxembourg. 1418.
Le parti du Dauphin étoit le plus foible. Il ne tiroit réellement des forces que de l'Orleanois, d'une partie du Lionnois, du Dauphiné, & du Languedoc : car la partie de l'Isle de France qu'il occupoit étoit le Théatre de la Guerre, & il n'étoit, pour ainsi dire, reconnu que de nom dans la partie du Lionnois qui composoit le domaine du Duc de Bourbon. Il n'avoit point d'Alliés. Les Ducs de Savoye & de Bretagne qui auroient pu l'être, demeuroient neutres, & attendoient pour se déclarer, que la fortune eût décidé. La Maison d'Anjou qui possédoit la Comté de Provence, & qui étoit attachée au Dauphin, étoit embarrassée dans les Guerres de Naples. Enfin l'Allemagne & l'Espagne ne se mêloient point en ce tems-là des affaires de France : mais le Dauphin, au lieu d'Alliés, avoit tous les Princes de son sang, les Ministres

1418. les plus habiles, & les plus grands Capitaines de l'Europe.

Il prit à Melun le nom de Régent, & alla tenir sa Cour à Poitiers. Là, il donna les Sceaux à Robert le Masson, Seigneur de Treve en Anjou. Il fit Lieutenant Général de son Armée le Comte de Vertus, & il confia le Gouvernement de l'Isle de France & de la Champagne à Duchatel : mais en même tems il apprit que Boulogne & Laon, les seules Villes qui tenoient son partie en Picardie, avoient ouvert leurs portes aux Bourguignons. Compiegne, Corbeil, Soissons, Creil, Mouchi, Charni & Lagni sur Marne dans l'Isle de France, avoient suivi leur exemple.

Cette perte fut réparée par la prise de Tours. Le Duc de Bourgogne y avoit mis l'Abbe pour Gouverneur. Ce Seigneur voyant que le Duc poussoit trop loin son ambition, ouvrit les portes au Dauphin. En même tems le Comte de Vertus prit Partenay, & un Capi-

taine, nommé Borquiaux, escalada Compiegne & Lagni sur Marne; mais le Maréchal de Liladam reprit bien-tôt cette derniere. 1418.

Ces légeres expéditions n'avoient rien de décisif, & le Duc de Bourgogne songeoit à finir la Guerre tout d'un coup. Le Languedoc faisoit le tiers du Pays que possédoit le Dauphin, & lui fournissoit seul plus d'argent, que toutes les autres Provinces. Le Duc se persuada qu'il réduiroit le Dauphin à demander la paix, s'il lui rendoit le Languedoc inutile. Jean de Châlons, Seigneur d'Arlay, étoit le plus puissant feudataire des Ducs de Bourgogne, & étoit devenu encore plus considérable que ses Ayeux, par son mariage avec Marie de Baux, héritiere de la Principauté d'Orange. Elle confinoit au Languedoc. Le Duc de Bourgogne lui fit expédier les provisions de ce Gouvernement, & lui donna quinze mille hommes pour aller s'en mettre en possession. Le Prince d'Orange étoit ambitieux & grand

1418. Capitaine. Il avoit avec lui le Seigneur de Saint Georges, qui ſçavoit parfaitement la Guerre. Il donna le rendez-vous à ſes Troupes à Mâcon, & il ſe jetta comme un foudre dans la partie du Lionnois qui étoit au Dauphin ; de-là, il entra dans le Vivarets, ſoumit tout ce qui ſe trouva ſur ſon chemin, pilla toute la Province, prit Viviers, & aſſiégea le Pont Saint Eſprit, qui le rendoit maître du paſſage du Rhône, & lui donnoit entrée dans ſa Principauté d'Orange. Il l'attaqua ſi fortement, qu'il l'obligea de capituler.

Renaud de Chartres, Archevêque de Rheims, & grand Partiſan du Dauphin, ſe trouva pour lors heureuſement dans la Province. Il ſe joignit à Gaucourt qui y commandoit quelques Troupes, & retint par ſa réſolution la plûpart des Villes, que la diligence du Prince d'Orange avoit ébranlées ; mais la Nobleſſe ne ſe joignit point à lui. Elle demeura immobile, & l'Archevêque de Rheims

reconnut bien-tôt, qu'elle ſuivoit les impreſſions de ſon Chef, qui étoit le Comte de Foix. 1418.

La Maiſon de Foix étoit alors dans tout ſon luſtre. Archambaud de Grailli, Captal de Buch, en avoit épouſé l'héritiere ; & ſoit qu'il s'en fût trouvé aſſez honoré pour en prendre le nom, ou que ce fût une des clauſes de ſon Contrat de mariage, il prit le nom de Foix, & laiſſa cinq enfans qui le ſoutinrent avec tout l'éclat imaginable. Jean, l'aîné, fut Comte de Foix, de Bigorre, & Prince de Bearn. Gaſton le ſecond, Captal de Buch, & Comte de Candale. Archambaud le troiſiéme fut Seigneur de Noailles. Pierre le quatriéme s'éleva au Cardinalat. Mathieu le cinquiéme des fils, étoit pour lors encore fort jeune; & dans la ſuite il ne fut pas moins célébre que ſes freres. Le Captal de Buch & le Seigneur de Noailles avoient ſuivi le parti du Duc de Bourgogne, & étoient allés chercher auprès de ce Prince, une fortune plus élevée que la

1418. leur. Le Comte de Foix n'avoit point pris parti. Il étoit veuf de Jeanne, fille de Charles III. Roi de Navarre, & venoit de se remarier à la fille de Charles II. Seigneur d'Albret. Sa puissance, le nombre de ses Alliances, & le désordre de l'Etat le porterent à profiter de la conjoncture. Il s'intitula hautement, *Par la grace de Dieu, Comte de Foix & de Bigorre*, encore que ses Prédecesseurs ne se fussen jamais servi de ces termes, & qu'il n'y eût dans la Guienne, que les Comtes d'Armagnac qui les prissent, encore par usurpation. Il tranchoit donc du Souverain, & s'inquiétoit peu des progrés du Prince d'Orange. L'Archevêque de Rheims le fit sonder, pour sçavoir la cause de son indolence; & le Comte ne se cacha point pour dire, qu'il ne se croyoit pas obligé de secourir le Dauphin, sur-tout contre le Roi son pere; mais que si ce Prince vouloit lui donner le Gouvernement de Languedoc, il lui répondoit de toute la Pro-

vince. L'Archevêque envoya un Courier au Dauphin qui étoit à Poitiers, & l'avertit que le Languedoc étoit perdu pour lui, s'il n'en faisoit le Comte de Foix Gouverneur. Le Dauphin étoit mécontent du Comte. D'ailleurs, sa fidélité lui étoit suspecte, d'autant plus qu'il avoit ces deux puisnés dans le parti contraire. Malgré toutes ces raisons, il fit expédier des provisions du Gouvernement de Languedoc au Comte de Foix, & les lui envoya. Le Comte se piqua de reconnoissance. Il monta à cheval sur le champ; il réunit tous les Vassaux des Provinces d'Armagnac, de Rouergue, de Foix, de Bigorre, de Cominge, & de Bearn; il se joignit à Gaucourt, il défit le Prince d'Orange en deux rencontres. Il le mena battant jusques sur les frontieres de Bourgogne, reprit Viviers & le Pont Saint Esprit, & rendit à toute la Province une parfaite tranquillité; mais enchérissant sur sa hadiesse, il osa faire battre monnoye à Pamie

1418.

1418. avec cette Inscription. *Jean, par la grace de Dieu, Comte de Foix, & de Bigorre, Prince de Bearn.* Le Conseil du Dauphin dissimula cette nouvelle offense, trop satisfait de tirer du Languedoc le revenu ordinaire.

Le Duc de Bourgogne ne sçavoit pas encore la défaite du Prince d'Orange, lorsqu'il reconnut par une triste expérience, le fondement qu'il y avoit à faire, sur un peuple léger & cruel. Le menu peuple de Paris se souleva si universellement, que cette Ville dévint encore une fois le théatre de son insolence. Les Armagnacs à son gré n'avoient point été assez punis; & il s'attroupa jusqu'au nombre de dix mille pour en achever la punition. Paris fut rempli de sang. Ces malheureux n'eurent point de honte de mettre à leur tête le boureau Capeluche. Ils lui mirent une robe de velours, & voulurent que ce fût lui-même qui égorgeât tous ceux qui leur étoient suspects. Cette sédition

commença le 13 Août, & dura jusqu'au 21. que le Duc de Bourgogne ayant fait entrer des gens de guerre dans Paris, se servit de cette adresse pour la faire cesser. Il persuada aux factieux, d'aller exercer leur courage au Siége de Monleheri; & il en choisit sept mille qu'il y envoya. Lorsqu'ils furent sortis, il fit pendre le Boureau, & rétablit le calme dans cette Ville.

1418.

* Au fort de la sédition le Duc de Bourgogne avoit touché dans la main du Boureau.

Rupe & Raillard, deux Bourgeois sans expérience, conduisoient les sept mille hommes, que le Duc de Bourgogne envoyoit assiéger Monleheri; mais leur fureur suppléoit à leur ignorance, & cette même fureur animoit leurs Soldats. Monleheri n'étoit pas une place tenable. Mais le Maréchal de Rieux s'y étoit jetté avec six à sept cents hommes, & au lieu qu'il se feroit retiré à la vûe d'une Armée réguliere, il méprisa cette canaille, & soutint vivement leurs attaques. Duchatel sût le danger où Rieux étoit exposé, & assembla trois à quatre mille hommes de Troupes

1418. pour le dégager. Le bruit en vint jusqu'aux assiégeans, & les fit passer de l'excés de la confiance, à une terreur outrée. Ils leverent le Siége brusquement, abandonnerent leurs munitions de bouche & de guerre, & retournerent vers Paris avec précipitation; mais on avoit prévû leur lâcheté. Le Duc de Bourgogne leur en fit fermer les portes, & ces miserables se répandirent dans le païs, & se dissiperent insensiblement.

Dans le désordre général du Royaume, une infinité d'entreprises succédoient les unes aux autres. Le Dauphin perdit Couci avec des circonstances chagrinantes. Pierre de Xaintrailles en étoit Gouverneur, & l'avoit rendue une espece de place d'Armes. Il y avoit quatre à cinq cents hommes, & il y tenoit près de cinquante prisonniers. Il traitoit les Bourgeois avec une douceur qui les lui avoit tous gagnés, & pour les soulager, il faisoit camper trois cents de ses Soldats hors la ville. Le reste étoit

répandu dans les principaux poſtes ſans déſordre. La facilité de Xaintrailles le perdit, ou plutôt ſon impudicité. Il entretenoit une fille de mauvaiſe vie, & s'étoit perſuadé qu'elle ne s'abandonnoit qu'à lui. Cette courtiſane avoit vû dans la tour où l'on gardoit les priſonniers, un Capitaine parfaitement bien fait. Il lui plût; elle eut avec lui de fréquens entretiens. Le reſultat fut que le Capitaine lui promit de l'épouſer, ſi elle vouloit lui ouvrir ſa priſon, & lui donner moyen de ſe ſauver. Elle y conſentit, & une nuit qu'elle étoit couchée avec Xaintrailles, elle ne le vit pas plutôt endormi, qu'elle prit ſous le chevet de ſon lit, les clefs de la tour & de la ville. Elle alla ouvrir aux priſonniers. Ils étoient cinquante tous vaillans. Elle leur fournit des armes, & ſe diſpoſa à fuir avec eux; mais ils avoient conçu la difficulté qu'il y avoit à fuir malgré les deux cens hommes, qui étoient dans la ville, & les trois

14.8.

1418. cens qui étoient dehors. Ils prirent là-deſſus une réſolution deſeſperée. Le Capitaine alla à la Chambre de Xaintrailles. Il le poignarda dans ſon lit, & courut aux principaux poſtes. Il y égorgea une partie de la Garniſon, arrêta les autres, & s'étant rendu maître de Couci avec cinquante hommes, il députa un d'entre eux au Comte de Ligni, pour lui demander du ſecours. Les trois cents hommes qui étoient hors de Couci, inveſtirent auſſi-tôt la ville ; mais n'ayant point de machines pour la battre, & ayant ſû que Ligni approchoit, ils ſe retirerent, & ſe rangerent ſous les Enſeignes du frere de leur Capitaine.

Poton de Xaintrailles fut extrémement affligé de la mort de ſon frere. Il l'aimoit tendrement, il jura de la vanger. Il ſe joignit au brave la Hire, & courut toute la Province. Les Seigneurs de Longueval & de Saveuſe eſſuyérent ſa fureur. Il défit le premier qui commandoit quatre cents Lances ; &

surprit le second auprès de Notre-Dame de Liesse, encore qu'il fût suivi de mille Soldats,& que lui n'en eût pas plus de six cens. 1418.

Cependant depuis le mois de Juin les Anglois poursuivoient leurs conquêtes en Normandie, & tous les gens de bien soupiroient, de voir la Maison Royale aider par sa division, cet ennemi irréconciliable de l'Etat. Les Cardinaux Legats s'étoient encore assemblés à Saint Maur les-Fossés près Paris, & avoient prié le Dauphin & le Duc de Bourgogne, d'y envoyer leurs Députés. Ils y consentirent, & si le Duc eût été aussi généreux que les anciens Romains, qui après avoir vaincu une seconde fois Antiochus, ne lui imposérent pas de plus dures conditions, que celles qu'ils lui avoient offertes après leur premiere victoire, la Paix auroit été bien-tôt conclue ; mais la prise de Paris avoit rendu le Duc de Bourgogne beaucoup plus fier. Il demanda à être Régent conjointement avec le Dauphin,

1418. & offrit à cette ſeule condition, de joindre ſon Armée à celle de ce Prince, pour aller chaſſer le Roi d'Angleterre de Normandie. L'irréſolution du Dauphin fit qu'on mit au net le Traité. On y inſéra cette clauſe, & il ne reſtoit plus que la ſignature des deux Princes, pour le rendre parfait.

Le Dauphin ſe trouva fort embarraſſé. Tout ſon Conſeil le diſſuadoit de ſigner le Traité; mais tout jeune qu'il étoit, il voyoit bien que leur intérêt particulier les faiſoit agir; & qu'ils ſacrifioient le ſien à la haine qu'ils portoient au Duc de Bourgogne. D'un autre côté, il ne ſavoit s'il ſe devoit fier à ce Duc, capable des plus grands crimes. Tous ces ſerviteurs, qui étoient les amis des Maiſons d'Orleans & d'Armagnac tremblerent lorſqu'ils virent ſon incertitude, & ils firent un dernier effort ſur ſon eſprit, pour le ramener dans leur ſentiment. Ils ſe ſervirent du jeune Comte d'Armagnac, dont le pere venoit d'ê-

tre

tre immolé pour le ſervice du Dauphin, afin que ce ſouvenir récent fit plus d'impreſſion ſur l'eſprit de ce Prince. 1418.

Ce Comte lui repréſenta, qu'il n'étoit ni de ſon honneur, ni de ſa ſûreté, de ſigner le Traité de Saint Maur ; qu'il ſongeât avec qui il alloit traiter ; que c'étoit avec l'ancien ennemi de la Maiſon Royale ; avec celui qui venoit de maſſacrer dans Paris ſes plus fideles ſerviteurs, & à leur tête le Connétable ſon pere ; qu'il auroit trempé ſa main parricide dans ſon propre ſang, ſi Duchatel en lui enlevant cette noble victime, ne lui eût épargné le plus grand des crimes ; que ſon inſolence n'avoit point encore eu d'exemple, & n'en auroit jamais ; qu'il étoit inoui, qu'un Prince feudataire de la Couronne, ſe fût égalé à l'héritier préſomptif ; comme le Duc de Bourgogne le prétendoit faire, en partageant la Régence, entre le Dauphin & lui ; que la Loi fondamentale de l'Etat, qui n'ad-

1418. mettoit qu'un Roi, ne devoit aussi admettre qu'un Régent; que de-là le Duc aspireroit à la Royauté, dont il auroit commencé à gouter les charmes; enfin qu'il seroit le maître de la Monarchie, lorsque ce Traité seroit signé, puisqu'il faudroit que le Dauphin retournât à la Cour, entierement dévouée à son ennemi, & que l'exemple du Duc d'Orleans, faisoit trembler tous les serviteurs du Dauphin. Ces raisons le frapperent tellement, qu'il rappella ses Députés; & la rupture de la négociation, fut le coup fatal qui livra la Normandie aux Anglois.

Leur Roi étoit descendu dans cette Province au mois de Mai avec cinquante à soixante mille hommes, & des munitions à proportion. Il se proposoit le Siége de Rouen, & il jugea à propos de commencer par le Pont de l'Arche, qui l'auroit incommodé à ce Siége. Jean de Graville en étoit Gouverneur. Il défendit cette Place avec honneur, & la rendit à

composition. De-là, ce Roi s'avança vers Rouen, & ce ne pouvoit être dans une conjoncture plus favorable pour son dessein. 1418.

Le Dauphin y avoit établi le Comte d'Aumale pour Gouverneur. Le Duc de Bourgogne avoit un grand parti dans cette Ville. Il prit le moment du Siége du Pont de l'Arche pour se soulever. Blanchard, le plus séditieux des Bourgeois, étoit à leur tête. Il chassa d'Aumale, refusa la Garnison que le Dauphin leur offroit sous un autre Chef; & reçût pour Gouverneur Gui Bouteiller, Seigneur de naissance, que le Duc de Bourgogne leur envoya. Ils prirent ensuite des mesures assez justes pour se défendre vigoureusement. Blanchard leva & disciplina quinze cens hommes. Les Habitans se munirent de vivres pour six mois, & ensuite ils attendirent tranquillement le Siege; mais ils avoient dans Bouteiller l'ennemi de leur patrie le plus dangereux. Il étoit pensionnaire du Roi d'Angleterre,

1418. & n'avoit brigué le Gouvernement de Rouen, que pour le livrer aux Anglois.

Le Roi d'Angleterre investit Rouen le 10 Juin, & fit connoître par sa conduite, qu'il étoit résolu de prendre cette Place à quelque prix que ce fût. Ses lignes de circonvallation furent achevées en peu de jours. Sa Flotte serra Rouen par eau, & outre cela il y avoit trois chaînes de fer à deux pieds l'une de l'autre, qui ôtoient aux Assiégés toute espérance d'être secourus par la riviere.

Mais les Habitans de Rouen se piquerent d'une fidélité héroïque, & ne conçûrent point de milieu entre la mort & la domination Angloise. Bouteiller avertissoit les Anglois de tout ce qui se passoit dans la Ville ; mais malheureusement pour eux, les Habitans n'avoient pas besoin des soins du Gouverneur pour se défendre. Leur zele étoit infatigable. Bouteiller étoit forcé d'en faire voir, & pour peu qu'on eût soupçonné sa foi, il eût

été mis ſur le champ en pieces. 1418.
Le Roi d'Angleterre fut repouſſé avec perte, de toutes les attaques; & il attendit que la faim réduiſît ces vaillans hommes. Le Gouverneur ne ménageoit pas les vivres: ils durerent bien moins qu'on ne penſoit.

Le Duc de Bourgogne trouva que ſa réputation étoit intéreſſée à conſerver Rouen, qui d'ailleurs étoit dans ſon parti. Il envoya demander une conférence au Roi d'Angleterre. Elle fut marquée au Pont de l'Arche. Ce Roi & le Duc s'y trouverent. Le Préſident de Morvilliers & deux autres Députés, y allerent pour le Roi. Ils porterent au Roi d'Angleterre le portrait de Madame, & lui firent entendre qu'elle ſeroit le gage de la Paix; mais ce jeune Roi, aveuglé par ſes ſuccès, quoiqu'ébloui de la beauté de Madame, ne demanda pas moins pour ſa dot qu'un million d'or, & les trois Provinces de Normandie, de Guienne & de Pontieu en Souve-

1418. raineté. Ces demandes altieres rebuterent le Duc & les Députés. Ils ſe retirerent ſans faire aucunes offres, & le Roi d'Angleterre retourna au Siege de Rouen.

L'on n'avoit point vû en France un Siege plus fameux depuis celui de Calais en 1346, & les actions de valeur qui s'y firent, rendirent l'Europe attentive à ſon évenement. Lagnen, Batard d'Arli, défia le plus brave des Anglois. Jean de Blanc, célebre Anglois, accepta ſon défi. Ce duel ſe fit à la vûe des deux Nations, dans une égale diſtance du Camp & de la Ville. Lagnen abbatit ſon adverſaire d'un coup de lance, & l'emmena priſonnier dans la Ville. Ce ſuccès parut d'un bon augure aux Aſſiégés ; mais le Fort de Sainte Catherine, qui fut pris en Septembre, commença à les étonner. Le Siége duroit depuis quatre mois, & les vivres diminuoient conſidérablement. Ils prirent une réſolution bien cruelle. Ils aſſemblerent toutes les bouches inutiles, qui ſe

trouverent au nombre de quinze 1418.
mille ; & ils les mirent dehors une nuit. Les Anglois les apperçûrent, & non ſeulement ils refuſerent de leur donner à manger, mais encore avec leurs armes, ils les empêcherent d'approcher. Ainſi la plûpart de ces malheureux périrent de faim dans les foſſés.

En Octobre les vivres commencerent à manquer. L'on tua les chevaux, les chiens, & les chats pour s'en nourrir. Toute la France murmura contre le Duc de Bourgogne, qui laiſſoit périr les plus vaillans hommes de la terre. Ces bruits vinrent juſqu'à lui, & il en fut touché. Il partit avec ſon armée pour les aller ſecourir ; mais dans le tems qu'il étoit en marche, un parti du Dauphin ſurprit Soiſſons. Le Duc en fut ſi irrité, que craignant d'ailleurs qu'ils n'entrepriſſent ſur Paris où il y avoit peu de gens de guerre, il revint ſur ſes pas. Les Aſſiégés l'apprirent, & n'en furent point abbatus. Ils députerent au Roi un Eccléſiaſtique

1418. qui arriva heureuſement à Paris, & eut audience de Sa Majeſté & du Duc de Bourgogne. Il leur dit avec une hardieſſe qui ne ſera jamais aſſez admirée, que la Ville de Rouen étoit prête de ſuccomber; qu'elle leur crioit le grand haro, ſigne de la derniere oppreſſion; qu'elle avoit fait pour demeurer Françoiſe, plus que le devoir & l'honneur ne lui commandoient: qu'elle ſe rendroit enfin ſi l'on négligeoit de la ſecourir; mais qu'il leur annonçoit que lorſqu'elle auroit changé de parti, les Habitans ſeroient autant irréconciliables ennemis de la France, qu'ils en avoient été fideles Sujets.

La liberté de ce bon Prêtre ne déplut point au Roi. Il dit au Duc de Bourgogne qu'il vouloit abſolument que l'on ſecourût Rouen, & le Duc qui ne ſe pouvoit réſoudre à quitter Paris, fit préparer un convoi de vivres, eſcorté par deux mille vaillans hommes. Le Seigneur de Harcourt les commandoit, & il ſe flata de forcer

un

un côté de l'Armée Angloiſe. Il 1418.
marcha donc avec un profond ſecret ; mais le Roi d'Angleterre ayant ſçu ſa marche, le prévint. Il détacha quatre mille hommes, qui l'attaquerent à l'improviſte, lui tuerent deux cens cinquante hommes, & diſſiperent ſa troupe.

Le Roi d'Angleterre fit ſçavoir ces nouvelles aux Aſſiégés, & ils en parurent plus réſolus à ſe bien défendre. On fit un magaſin de cuirs, on les diſtribuoit aux Soldats, au lieu de pain de munition : les rats, la paille, les matelas furent convertis en nourriture. Trente mille ames ſuccomberent conſumées par la faim. Enfin les Aſſiégés n'ayant plus même de ces alimens déteſtables, prirent une généreuſe réſolution de haſarder une Bataille contre les Anglois. On choiſit dix mille hommes des plus vigoureux, pour faire une ſortie, & ils ſe propoſerent de mourir, ou de tailler en piéces l'Armée Angloiſe. La valeur déſeſpérée eſt capable de tout. On ne ſçait ce qui ſeroit

1418. arrivé, si on leur eût permis d'exécuter leur entreprise; mais Bouteiller la fit évanouir par deux précautions qui ne le rendront jamais assez infame à la postérité. Il en avertit le Roi d'Angleterre, & lorsque ces braves gens sortirent, il fit rompre le pont sous eux. Deux mille hommes qui étoient passés furent taillés en piéces; les autres furent découragés par ce contretems.

On battit enfin la chamade, &
1419. l'on demanda à capituler le 17. Janvier. Mais le Roi d'Angleterre qui étoit outré d'avoir ruiné son Armée au Siége de cette Ville, & d'y avoir été huit mois entiers, refusa de les recevoir autrement qu'à discrétion. Cette reponse ne chagrina point les Assiégés. Ils avoient beaucoup pris sur eux, de demander à capituler. Ils conclurent tous qu'il falloit mourir; que tous les hommes sortiroient le lendemain à la pointe du jour pour aller se faire tuer les armes à la main, & qu'auparavant on

mettroit le feu aux quatre coins de la Ville. Le Roi d'Angleterre fut informé de ce projet. Il en frémit, & leur envoya dire ſur le champ qu'il les recevoit à compoſition. Elle fut dure ; & l'on ne leur conſerva leurs priviléges qu'aux quatre conditions ſuivantes ; qu'ils lui feroient ferment de fidélité ; qu'ils lui livreroient trois hommes qu'il choiſiroit à ſa diſcrétion ; qu'ils lui payeroient trois cens mille écus d'or, & que les gens de guerre ſortiroient un bâton blanc à la main. 1419.

Ces conditions furent ponctuellement exécutées. Le Roi d'Angleterre nomma Robert de Linel, Grand-Vicaire de Rouen, Jean Joudin Maître des Machines, & Alain Blanchard, l'un des Capitaines de la Ville. Bouteiller les avoit apparemment indiqués comme ceux qui avoient le cœur le plus François. Cependant les deux premiers ſauverent leur vie à force d'argent ; mais celle de Blanchard

1419. étoit trop rédoutable. Il diſpoſoit à ſon gré des Habitans de Rouen. Il fut décapité publiquement. Sa mort lui acquit beaucoup de gloire, & ne répondit point à ſa vie, que ſes ſéditions avoient rendue funeſte à ſa patrie.

Le Roi d'Angleterre fit ſon entrée dans Rouen le 19. Janvier, & fit porter devant lui une queue de Renard, voulant dire que l'adreſſe avoit eu autant de part à ſa conquête que la force. Le traître Bouteiller n'imita pas le Gouverneur de Cherbourg. Il ſe déclara Anglois, rendit hommage au Roi d'Angleterre des terres qu'il poſſédoit en Normandie, & reçut apparemment la récompenſe de ſa perfidie.

Aucune place de Normandie ne ſe flatta de réſiſter après la priſe de Rouen. Auſſi le Roi d'Angleterre ne fit que les parcourir pour les ſoumettre. Le Ponteau de Mer, Feſcamp, Honfleur, Caudebec & Dieppe firent une foible défenſe. Arques, Vernon, & Gournay lui

ouvrirent leurs portes. Il s'étendit 1419.
jusqu'à Mante, & vit enfin toute la Normandie conquise, hors le Mont Saint Michel, qui ne méritoit pas d'interrompre ses conquêtes pour s'y arrêter. La Noblesse de cette Province ne se put résoudre si-tôt d'obéir aux Anglois. Elle se retira dans l'Armée du Duc de Bourgogne. Le Roi d'Angleterre donna le Gouvernement de cette grande Province au Duc de Glocestre, son second frere.

Le Dauphin apprenoit avec désespoir les progrés de ce Prince; & persuadé qu'il ne pourroit soumetre le Duc de Bourgogne tant que la France auroit sur les bras la Guerre civile & l'étrangere, il envoya des Ambassadeurs au Roi d'Angleterre, & n'eut point de honte de lui demander la paix. On s'assembla pour en regler les articles. Le Roi d'Angleterre se borna à ce qu'il possédoit en France, qui étoit la Normandie & la Guienne; mais il les demanda en

1419. Souveraineté. Le Dauphin répondit qu'il ne lui seroit jamais réproché d'avoir deshonoré la majesté de son rang. Il offrit à son tour d'abandonner ces deux Provinces au Roi d'Angleterre, sauf l'hommage. Ce Roi ne voulut rien diminuer de ses prétentions, & ainsi la conférenee fut rompue.

L'acquisition des Comtés de Valentinois & de Diois, ne fut pas capable de consoler le Dauphin des pertes que la Monarchie venoit de faire. Louis de Poitiers de Saint Valiers, Comte de Valentinois & de Diois, avoit contracté un si grand nombre de dettes, qu'encore qu'elles fussent beaucoup au-dessous de ces Seigneuries, elles les auroient absorbées, si les créanciers en eussent usé à la rigueur. Il devoit cinquante mille écus, somme exorbitante en ce tems-là pour un petit Seigneur. D'ailleurs, Charles, Seigneur de Saint Valliers, son oncle, avoit toujours déplû au Comte de Valentinois, & il se faisoit un plaisir de le pri-

ver de sa succession. Il offrit au Dauphin de lui faire donation de ces deux Comtés aux quatre conditions suivantes; la premiere, qu'elles demeureroient toujours unies au Dauphiné, ensorte que le fils aîné de France naîtroit également Dauphin de Viennois & Comte de Valentinois & de Diois; la seconde, que Louis de Poitiers en auroit l'usufruit sa vie durant; la troisiéme, qu'en cas qu'il eût des enfans, la donation seroit revoquée; la quatriéme, que le Dauphin acquiteroit ses dettes, & que faute par lui de les payer, Louis en chargeoit le Duc de Savoye, & le substituoit au Dauphin. 1419.

Le Dauphin n'avoit pas un sol, & cherchoit de l'argent de tous côtés pour ses propres affaires. Cependant la chose étoit si avantageuse, qu'il se chargea de toutes ces conditions. On arrêta les créanciers du Comte, & il vint à mourir dès l'an 1420. Ainsi le Dauphin se trouva Seigneur de deux des plus belles Villes du Dauphiné

1419. pour cinquante mille écus. Il eſt vrai que Louis de Saint Valiers, fils de Charles Seigneur de Saint Valiers, & couſin-germain du donateur, prétendit faire annuller la donation, d'autant plus que le donataire n'avoit pas payé les dettes; mais le Dauphin qui étoit pour lors Roi, l'obligea de ſe déſiſter de ſon droit moyennant ſept mille florins de rente perpétuelle. Nous avons rapporté cette affaire tout de ſuite, afin de ne pas interrompre le fil de notre Hiſtoire.

Il étoit d'une néceſſité indiſpenſable au Dauphin & au Duc de Bourgogne, de s'accomoder avec le Roi d'Angleterre, & ſans cela ils ne pouvoient faire tête à deux ennemis puiſſans. Le Dauphin y avoit échoué. Le Duc de Bourgogne crut qu'il ſeroit plus heureux. Les Comtes de Kent & de Varvic étoient arrivés à Troye, où le Duc de Bourgogne avoit conduit la Cour. On commença d'y parler du mariage de Madame avec le Roi d'Angleterre, & l'on fit une

Tréve pour y parvenir. On trouva 1419.
à propos de part & d'autre de réunir les deux Cours dans une conférence,& l'on choisit un grand parc à une demi-lieue de Meulan. Cette Ville étoit au Roi, & Mante qui n'en est qu'à trois lieues, étoit des Conquêtes du Roi d'Angleterre, ensorte que l'on n'eût pu trouver un lieu plus propre pour ce dessein. Le Roi étoit pour lors en assez bonne santé. Le Duc de Bourgogne l'engagea d'y aller avec la Reine & Madame. La Cour se transporta donc à Pontoise, d'où elle se rendit au parc de Meulan. Le Roi d'Angleterre & les Princes ses freres y arriverent de Mante. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit vu une assemblée si superbe. Les deux Rois se traiterent de freres, & s'embrasserent. Le Roi d'Angleterre baisa la Reine & Madame. On observa que le Duc de Bourgogne ploya à demi le genouil devant le Roi, qui en lui tendant la main, le baisa à la joue. Le Roi d'Angleterre ne fut pas maître de

1419. la surprise, que lui causa la vue de Madame. Cette Princesse étoit d'une beauté éblouissante ; & l'on ne sçavoit si elle étoit plus rédevable à la fortune qu'à la nature. La premiere l'avoit fait naître la plus grande Princesse de la terre, & la seconde l'en avoit rendu la plus accomplie. Sa vertu égaloit sa beauté, & le Roi d'Angleterre l'aima éperduement, aussi-tôt qu'il la vit. On ne parla d'aucune affaire ce premier jour, & le soir les deux Cours se retirerent à Pontoise & à Mante. Le lendemain le Roi & Madame ne vinrent point à la conférence. Le premier s'étoit trouvé mal, & la Reine, qui s'étoit apperçue du plaisir que le Roi d'Angleterre avoit pris à regarder Madame, s'étoit imaginé qu'il falloit irriter ses desirs par l'absence. Elle l'avoit fait rester à Pontoise. Le Roi d'Angleterre fut indigné de cette supercherie. Il dissimula son ressentiment ; mais dans les préliminaires de la paix, il posa pour fondement, qu'on lui

abandonnât la Normandie & la Guienne en toute Souveraineté. 1419.
Il ne voulut jamais ſe déſiſter de cette demande, & la Reine ſortit de la conférence, qui dura trois ſemaines inutilement. Le Duc de Bourgogne avoit honte de lui paſſer cet article que le Dauphin lui avoit refuſé ſi généreuſement. Ce Duc avoit cru que l'offre de Madame obligeroit ce Prince à diminuer ſes prétentions, & ſur le point de le quitter, il lui fit rémarquer le peu d'empreſſement qu'il avoit pour une Princeſſe ſi parfaite. Le Roi d'Angleterre ne diſconvint pas du mérite de Madame; mais il lui répondit avec la derniere fierté, qu'il ſeroit toujours le maître d'épouſer Madame, & de conſerver la Normandie & la Guienne, & que s'il l'entreprénoit, il chaſſeroit de France le Roi & le Duc de Bourgogne. Ce Duc ne répondit à cette rodomontade que par une raillerie mépriſante, en lui diſant qu'il entreprenoit trop, & qu'il ſeroit las à moitié

1419. chemin. Ainſi la Conférence & la Trève furent rompues en même tems.

Le Duc de Bourgogne étoit le plus fier de tous les hommes, & encore que ſon ambition lui rendît faciles les crimes les plus grands, elle ne lui avoit pas ôté l'inclination Françoiſe que devoit avoir un petit-fils du Roi Jean. L'orgueil du Roi d'Angleterre lui déplut. Il ſe repentit de s'être humilié devant lui, & quoiqu'il ne haït perſonne au monde tant que le Dauphin, par rapport aux Conſeillers de ce jeune Prince, il réſolut de ſe réconcilier avec lui, & de l'engager à tourner leurs armes communes contre les Anglois. Il y avoit long-tems que le Conſeil du Dauphin l'attendoit-là. Nous avons dit pluſieurs fois, qu'il étoit compoſé des amis & des ſerviteurs des Maiſons d'Orleans & d'Armagnac, dont le Duc de Bourgogne avoit fait maſſacrer les Chefs. Nous devons ajouter que la plûpart de ces Seigneurs étoient vio-

lens, cruels, intéressés. Le seul Duchatel étoit honnête homme; mais prévenu de cette dangereuse maxime que la vengeance est permise, & qu'on pouvoit violer les droits les plus sacrés pour y parvenir. Le Président Louvet partageoit avec lui le cœur du Dauphin, & encore qu'il y eût entre eux cette différence, que Duchatel aimoit le Dauphin par inclination, & qu'un sale intérêt attachoit Louvet à ce Prince, ils s'accordoient en cela de faire tomber le Duc de Bourgogne dans un piege, où ils le puissent immoler à leur passion. Ce Duc étoit amoureux de la femme du Seigneur de Giac. Louvet & Duchatel l'avoient gagnée, & elle pressoit souvent le Duc de s'accommoder avec le Dauphin. On n'a pas sçû précisément, si ces deux favoris avoient confié leur secret à la Dame de Giac. On ne peut avoir plus d'autorités pour & contre. Il suffira de dire que les apparences déchargent cette Dame d'une 1419.

1419. trahiſon ſi énorme ; & qu'elle conſeilla de bonne foi au Duc de ſe réunir avec le Dauphin. Le Duc ſe laiſſa perſuader par cette femme. Les Députés des deux Princes allerent de l'un à l'autre. On convint que le Dauphin ſeroit ſeul Régent, mais qu'il s'aideroit des conſeils du Duc de Bourgogne, qui promit de faire ſortir ſes Garniſons des Villes qu'il occupoit en Picardie, en Champagne, & dans l'Iſle de France. Il y eut un projet de ce Traité dreſſé, & l'on arrêta que ces deux Princes ſe verroient dans la plaine de Montiel, près Poiſſi le Fort, à une lieue de Melun.

Les deux armées du Dauphin & du Duc de Bourgogne ſe rendirent dans la plaine de Montiel le 11 Juillet. Elles demeurerent à cent pas l'une de l'autre ; & auſſitôt le Dauphin d'un côté, & le Duc de Bourgogne de l'autre, ſe détacherent, ſuivis chacun de dix Seigneurs ; & s'approcherent du milieu de l'eſpace qu'on avoit

laiſſé entre ces deux armées. Le
Duc à la vûe du Dauphin mit 1419
pied à terre, & le Dauphin deſ-
cendit auſſi de cheval après le Duc.
Ce dernier ſe mit à genoux devant
le Dauphin, qui le releva & l'em-
braſſa. Ils jurerent une amitié &
une alliance éternelle. Le Dauphin
donna au Duc le Traité, afin qu'il
corrigeât les articles, qu'il juge-
roit à propos, & qu'il les fît ſi-
gner aux Seigneurs de ſon parti.
Enſuite ils ſe donnerent rendez-vous
au 18 Août à Montereau Faut-
Yone. Le Dauphin remonta à che-
val. Le Duc lui tint l'étrier. Ils
allerent rejoindre leurs armées,
& l'on commença à publier à Pa-
ris la Paix entre les deux par-
tis.

Cependant le Roi d'Angleterre
ſuivoit rapidement ſes conquêtes.
Il avoit aſſiégé Giſors le lendemain
de la conférence de Meulan. Bour-
nonville, Beau-frere de Liladam,
le défendit trois ſemaines, & s'é-
tant rendu faute de vivres, il fut
conduit à Beauvais. Aumale, Meu-

1419. lan, Gournay, Poissi, Saint Germain, Chaumont ne se défendirent pas. Les Comtes de Kent & d'Hutington avec un Camp volant emporterent la Rocheguion, que la Dame du lieu leur rendit. Ils investirent le Châteaugaillard, que le brave Mauni ne rendit qu'à un an de-là, & seulement faute de cordes pour tirer de l'eau; mais ce qui surprit le plus toute la France, fut la prise de Pontoise. Le Duc de Clarence, le premier des freres du Roi d'Angleterre, suivi du Captal de Buch, & de trois mille vaillans hommes, l'escalada à trois heures du matin. Liladam qui en étoit Gouverneur, n'eut que le tems de se sauver, & de cette Ville les Anglois firent des courses jusqu'à Paris. Les Parisiens se plaignirent & s'émurent. Le Duc de Bourgogne y envoya aussi-tôt une forte Garnison, sous le Comte de Saint Paul & le Maréchal de Liladam; & il ne leur falloit pas deux moins grands Capitaines pour les rassurer.

Le tems de la conference de Montereau approchoit, & le Duc de Bourgogne avoit une répugnance invincible de s'y trouver. Il ne devoit pas avoir là toute ſon Armée pour le défendre comme à Montiel, & il falloit s'aller mettre à la diſcrétion d'un jeune Prince, qu'il avoit mortellement offenſé. Ainſi il demanda au Dauphin que le jour en fût remis au 10. Septembre, & il ne ſe trouva pas plus diſpoſé de s'y rendre à ce ſecond terme. Le Conſeil du Dauphin inſtruit de ſon irréſolution, perſuada ce Prince de lui envoyer Duchatel. Ce Seigneur alla trouver le Duc, & n'oublia aucune raiſon pour le faire partir. Il lui remontra qu'une plus longue diviſion alloit ruiner la France, que le Roi d'Angleterre étoit déja aux portes de Paris, & que la poſterité imputeroit au Duc de Bourgogne la perte de ſa patrie, s'il écoutoit d'anciens reſſentimens ſur le point d'une réconciliation parfaite. La Dame de Giac lui re- 1419.

1419. pétoit la même chose. Le Duc connoissoit Duchatel pour un parfaitement honnête homme. Il étoit vaincu par ses raisons, sans être persuadé. Il le renvoya au Dauphin, lui dire qu'il trouvoit l'entrevûe de Montereau inutile, & que ce Prince devoit plutôt venir tout d'un coup à Troye reprendre auprès du Roi son pere, l'autorité dont on étoit convenu. Le Dauphin fit repartir sur le champ Duchatel pour dire au Duc qu'il étoit absolument necessaire qu'ils se vissent à Montereau. Duchatel ajouta que le Dauphin donneroit au Duc toutes les suretés qu'il pouvoit desirer, qu'il lui mettroit entre les mains le Château de Montereau, & que le lieu de l'entrevue, qui devoit se faire sur le pont qui est entre le Château & la Ville, étoit pratiqué de maniere, qu'il y avoit trois barrieres du côté du Duc, & trois du côté du Dauphin. Le Duc eut honte de laisser voir tant de timidité. Il prit cinq cents hommes d'Armes, deux cens Ar-

baleſtriers, & ſuivi d'une foule de Seigneurs, il prit le chemin de Montereau. Lorſqu'il fut à Bray, ſa crainte redoubla. Un Juif, fameux Négromentien, l'avertit de ne paſſer pas plus avant, & tous ſes amis lui conſeillerent de faire viſiter ces barrieres avant que de s'y confier. L'Evêque de Valence le vint encore trouver dans cette Ville de la part du Dauphin. Il lui apprit que ce Prince étoit déja à Montereau, & qu'il l'y attendoit. Cet Evêque ètoit de la Maiſon de Poitiers, & frere de l'Evêque de Langres, ami particulier du Duc de Bourgogne. Son caractere acheva de réſoudre le Duc. Il tint conſeil à cheval. L'Evêque de Valence lui fit ſentir qu'il n'avoit point de tems à perdre, à moins qu'il ne voulut faire au Dauphin le ſanglant affront de l'avoir fait attendre ſi long-tems inutilement. Le Duc s'écria que ç'en étoit trop; & qu'il ne vouloit pas qu'on lui pût reprocher que ſa timidité eût ſervi d'obſtacle à la Paix. Il pouſſa ſon

1419.

1419. cheval en même tems, & se rendit au Château de Montereau le matin du 10. Septembre qui étoit un jour de Dimanche. Il fit entrer dedans cent Archers & deux cents hommes, & logea le reste aux environs du Château.

Duchatel vint avertir le Dauphin que le Duc étoit arrivé, & prendre les dernieres mesures pour sa mort; car il n'étoit que trop vrai qu'on l'avoit résolue. Le démon de la vengeance animoit le Conseil du Dauphin. Ils brûloient d'une rage parricide. Plusieurs Historiens ont voulu sauver la réputation de ce Prince, en disant qu'il ne savoit pas le crime qu'on vouloit commettre; mais outre qu'il est contre le bon sens de croire que les Ministres d'un Prince ayent entrepris sans sa participation, le plus effroyable meurtre qu'on eut encore medité en France, il est bien plus naturel ne dire avec les Historiens les plus fidéles, que ces perfides Conseillers abuserent de la jeunesse d'un Prince

qui n'avoit pas encore le diſcernement formé. Ils lui firent croire 1419.
que le Duc de Bourgogne avoit enfin pouſſé ſon ambition juſqu'au trône ; que pour y monter il avoit conſpiré contre ſa vie, qu'il vouloit conſommer ſon parricide à Montereau, & qu'il le falloit prévenir, puiſque ce Prince étoit le plus méchant de tous les hommes. Enſuite ils rappellerent dans le ſouvenir du Dauphin tous les crimes de ce Duc, les fréquentes rebellions qui lui avoient mis tant de fois les armes à la main contre le Roi ; le deteſtable aſſaſſinat du Duc d'Orleans, frere unique de ſa Majeſté, le meurtre du Connétable d'Armagnac, la ſurpriſe de Paris, l'attentat de ſes émiſſaires ſur la perſonne ſacrée du Dauphin, l'inſolence de ce Duc, qui avoit voulu partager la Régence avec lui. Enfin s'ils ne tirerent un ordre poſitif du Dauphin de ſe défaire du Duc de Bourgogne, ils lui firent aſſez entendre qu'ils le feroient.

La conférence ſe devoit faire

1419. ſur le pont qui joint la Ville & le Château de Montereau. On avoit bâti au milieu de ce pont une ſalle de bois, où le Dauphin & le Duc devoient entrer, ſuivis chacun de dix Seigneurs. Il y avoit en deçà & au delà du pont trois barrieres, qui sembloient avoir été miſes pour la commune ſûreté, mais qui en effet empêchoient que le Duc ne pût être ſecouru par les ſiens. Outre que le Dauphin étoit le maitre de ces barrieres, il avoit auprès de lui beaucoup plus que dix Seigneurs, & ſon armée qui étoit dans Montereau, étoit prête de combattre au premier ſignal. Le Dauphin ſe rendit dans la ſalle du pont dès deux heures. Il avoit une cuiraſſe, & étoit en équipage de guerre. Duchatel, Louvet, Barbazan, le Vicomte de Narbonne, Loyet de Loire, quatre autres Seigneurs, & pluſieurs Gardes étoient avec lui. Le Duc de Bourgogne différoit toujours. Cependant la nuit s'approchoit. Le Dauphin envoya Duchatel preſſer le Duc de

venir. Duchatel dit à ce Prince qu'il y avoit deux heures qu'on l'attendoit. Alors le Duc marqua les dix Seigneurs qu'il vouloit mener avec lui. Charles de Bourbon, Preaux, le Seigneur de Noailles, l'Amiral de Sens, le Grand Maître de la Basme, les Seigneurs de Vergi, de Montagu & de Giac étoient les sept principaux. Il arriva à la premiere barriere qu'il étoit déja cinq heures du soir; & il chancela encore avant que de la passer. Lorsqu'il fut au-delà de la seconde, on ferma les portes des deux barrieres. Le Duc s'en étonna; mais tout d'un coup se rassurant, il frappa sur l'épaule de Duchatel en disant, *Voilà celui à qui je me fie.* Il s'avança vers la troisiéme barriere, & vit le Dauphin qui étoit auprès. Duchatel passa au delà de cette barriere, & fit avancer le Dauphin. Le Duc de Bourgogne se mit à genoux devant lui, la barriere entre deux; & le Dauphin ne répondit à sa soumission que par de sanglans reproches, sur 1419.

ce qu'il n'avoit pas fait évacuer
1419. les gens de guerre des villes dont il s'étoit emparé. Le Dauphin cessoit à peine de parler, que Loire prit le bras du Duc rudement, & lui dit : *Levez-vous, vous n'êtes que trop honnête.* L'insolence de ce Courtisan fit connoître à ce Prince qu'il étoit trahi. Il se leva, & soit qu'il voulût se défendre en cas qu'on l'attaquât, ou, comme le veulent quelques-uns, qu'il rémît son épée en sa situation, parce qu'elle s'étoit tournée en se baissant, il mit la main sur la garde. Loire lui demanda alors fierement s'il mettoit la main à l'épée contre le Dauphin. En même tems Duchatel cria. *Il est tems*, & sauta par-dessus la barriere. Il déchargea au Duc un coup de hache qui lui abbattit le menton. Mille coups suivirent ce premier. Le Duc parut plus grand au moment de sa mort, qu'il n'avoit semblé durant sa vie. Il tira son épée, & se défendit bravement. Noailles & Saint George le seconderent; mais les Gardes

Gardes du Dauphin, s'étant joints à Duchatel, le Duc & ses amis succomberent. Layet donna le coup mortel à ce Prince, & Noailles fut massacré à ses côtés. Quelques-uns d'entre-eux s'enfuirent; d'autres furent arrêtés. L'Amiral de Lens fut de ces derniers, & on le poignarda sur le champ avec une inhumanité plus que barbare. 1419.

Montagu avoit fui des premiers pour amener du secours au Duc. Il revint un moment après, suivi d'une foule de Soldats; mais les Troupes du Dauphin s'étoient avancées, on repoussa facilement ces Soldats en désordre. Une partie fuit jusqu'à Bray, l'autre se retira dans le Château avec Montagu, qui y fut sur le champ investi.

Le sang du Duc de Bourgogne réjallit jusques sur le Dauphin, & l'horreur que ce crime lui inspira, fit bien-tôt connoître, qu'il y avoit consenti sans le concevoir. Il frémit en lui-même, & se sauva dans Montereau, accablé de la

1419. plus vive douleur. Barbazan, qui fut le témoin de ce meurtre, eut peine à comprendre ce qu'il voyoit. Les favoris du Dauphin qui connoissoient son austere vertu, n'avoient osé lui confier leur dessein. Lorsqu'il le vit exécuté, il les accabla des reproches les plus outrageans. Il les nomma perfides & sanguinaires. Il leur dit, qu'ils avoient terni pour jamais la réputation de leur maître, & il ajouta que s'il en eût eu le moindre avis, il eût mieux aimé mourir mille fois, que d'être présent à une action si infame.

Le Duc de Bourgogne n'avoit que quarante-huit ans lorsqu'il fut tué. Son corps demeura deux jours tout nud, & exposé aux insultes de la populace. La nuit du second jour, on l'enterra dans l'Eglise Nôtre Dame sans linceul & sans bierre. Montagu ne défendit que trois jours le Château de Montereau. Il s'y étoit enfermé sans vivres, & il en sortit par composition avec les armes seulement. Les

favoris du Dauphin trouverent dans le Château le riche équipage du Duc, qui ne cédoit en magnificence à celui d'aucun Prince de l'Europe. 1419.

Ce fut tout le profit que le Dauphin retira de cette mort. Elle plongea la France dans un abîme de malheurs, sous lesquels peu s'en fallut que le Dauphin ne fût accablé. Ses favoris lui avoient persuadé, qu'au moment même de cette mort, tous les François se réuniroient à lui, & que le parti du Duc de Bourgogne s'évanouiroit. Cependant il eut la douleur de voir qu'il avoit commis inutilement le plus grand des crimes. Toute la France se souleva. Ceux même qui étoient dans les intérêts du Dauphin eurent peine à y demeurer. Ce Prince fit publier un Manifeste, dans lequel il exposa que le Duc de Bourgogne avoit attenté sur sa vie à Montereau, & qu'il avoit été forcé de le prévenir; mais Montagu qui s'y étoit trouvé, y répondit par une

1419. rélation de cette exécution sanglante, qu'il envoya par toutes les Villes de France, & à laquelle tout le monde ajouta foi, le caractere de la vérité étant de persuader les esprits les moins crédules.

Mais personne ne poussa si loin son ressentiment que la Reine. Cette fiere Princesse avoit toujours senti au fonds de son cœur une haine secrette contre le Dauphin. Sa prison l'avoit beaucoup accrûe, & elle fut ravie que cette derniere action lui permît de la laisser paroître dans toute son étendue. Un reste d'honneur l'avoit retenue jusques-là. Elle quitta avec joye ses scrupules, & embrassa avidement l'occasion de perdre son fils. Elle fit entrer le Roi dans sa fureur. Ils députerent vers le Comte de Charolois, fils du Duc de Bourgogne, & lui offrirent toutes les forces de France pour se venger. Un Edit sanglant déclara le Dauphin & tous ses serviteurs criminels de leze-Majesté. Paris suivit

des mouvemens si violens. Les Partisans de la Maison de Bourgogne y dominoient. On s'assembla confusément ; on jura de venger la mort de leur Protecteur, & l'on envoya deux Députés en assurer le fils de ce Prince. 1419.

Philippes, Comte de Charolois, avec une conduite plus modérée, ne se proposa pas une vengeance moins complette ; il étoit âgé de vingt-trois ans. Il avoit la plûpart des belles qualités de son pere, & n'avoit aucun de ses défauts ; au contraire un fond d'équité conduisoit toutes ses actions. Il avoit le cœur grand, & un penchant pour ses peuples, qui l'en fit aimer jusqu'à l'adoration. Il fut pénétré de douleur à la nouvelle de la mort du Duc son pere, & il jura sur le champ qu'il ne feroit jamais ni Paix ni Treve avec le Dauphin, qu'il n'eût exterminé tous les assassins de ce Prince. Il lui rendit les honneurs funebres à Saint Vast d'Arras, où cinq Evêques assisterent. Il prit aussi-tôt le nom

1419. de Duc de Bourgogne, Comte de Flandre, d'Artois, & de Bourgogne, & il partit avec Morvilliers que le Roi lui avoit envoyé, pour se rendre à Troye. Il avoit convoqué les Députés de toutes les Villes de son parti, & il trouva que tout le monde témoignoit pour le venger, une ardeur qui égaloit la sienne, si elle ne la surpassoit. Les soins qu'il prenoit pour sa vengeance n'étoient désaprouvés de personne, parce qu'ils lui convenoient parfaitement; mais ils ne lui faisoient rien faire d'indigne de lui. Il avoit épousé Madame Michelle, Sœur du Dauphin, & encore que cette Princesse, qui étoit fort douce, ne marquât pas contre son frere le même emportement que la Reine, & qu'elle tachât peut-être d'excuser ce crime sur la jeunesse & la foiblesse du Dauphin, le Duc ne lui en sçut jamais mauvais gré. Il la traita avec la même bonté, & agit toujours avec elle en honnête homme.

Dans l'assemblée de Troye, on

commença par faire une Treve avec le Roi d'Angleterre. On y déclara Régent le nouveau Duc de Bourgogne, & l'on y conclut une guerre éternelle contre le Dauphin, qu'on n'appella plus que Charles de Pontieu, du nom de son premier appanage; mais ce ne fut pas seulement dans l'entrevue de Montereau que les favoris du Dauphin abuserent de sa jeunesse, & la conspiration de la Maison de Penthiévre contre le Duc de Bretagne, dans laquelle on le fit entrer, ne le rendit guere moins coupable que l'assassinat de Montereau. 1419.

Le milieu du siecle précédent avoit vu la Bretagne agitée de la plus opiniâtre querelle dont on eût encore oui parler. Artus II. Duc de Bretagne, mort en 1312. laissa trois enfans, Jean III. qui lui succéda dans la Duché de Bretagne, & Gui Comte de Penthiévre d'un premier lit, & d'un second Jean Comte de Monfort. Le Duc Jean III. n'ayant point eu d'enfans de trois femmes

1419. qu'il avoit époufée, fongea de bonne heure à règler fa fucceffion. Le Comte de Penthiévre fon frere étoit mort en 1331. & n'avoit laiffé qu'une fille nommée Jeanne. Par les Loix de Bretagne elle étoit héritiere de ce Duché qui eft un Fief féminin. Cependant comme le Duc connoiffoit l'ambition du Comte de Monfort, fon fecond frere, il craignit qu'après fa mort il ne troublât cette Princeffe. Il la maria avec Charles de Chatillon, Comte de Blois, Prince d'efprit & de mérite, & il les fit réconnoître pour fes héritiers préfomptifs & néceffaires. Malgré ces précautions, ce qu'il avoit prévu arriva. Jean III. mourut en 1341. Charles de Blois voulut lui fuccéder, & Jean Comte de Monfort s'y oppofa, & prétendit que la Bretagne étoit un Fief mafculin. La Province fe divifa, & chacun prit parti fuivant fes intérêts ou fon inclination. Une longue & fanglante guerre fuivit cette divifion. La France appuya la Maifon de Blois, & l'Angle-

terre, celle de Monfort. Les Chefs furent respectivement faits prisonniers, & leurs femmes n'en pousserent pas moins leurs affaires. Jeanne, Comtesse de Penthiévre, d'un côté, & Jeanne de Flandres, femme du Comte de Monfort, de l'autre, parurent à la tête des Armées. La mort du Comte de Monfort ne termina point la querelle. Sa veuve la soutint habilement. Elle fit prendre à l'aîné de ses fils le nom de Jean V. & rétablit son parti. La Bataille d'Auray, qui se donna en 1364. sembla enfin décider la question en faveur de la Maison de Monfort. Charles de Blois y fut tué, & la même année il fut fait un Traité à Guerrande, par lequel la Duché de Bretagne demeura à Jean V. à condition qu'au défaut de mâles, elle rétourneroit à la Maison de Blois, à qui l'on abandonna des terres considérables comme pour la dédommager de la grande perte qu'elle faisoit. Ce Traité s'exécuta fidélement, & Jean de Blois, fils de Charles de Blois, ne

1419.

1419. ſongea point, tant qu'il vécut, à le rompre. Il épouſa Marguerite, fille du Connétable de Cliſſon, & mourut laiſſant quatre fils pour ſoutiens de ſa Maiſon, Olivier de Blois, dit de Bretagne, Comte de Penthiévre, Jean, Charles, & Guillaume.

Marguerite de Cliſſon n'avoit jamais approuvé la modération du Comte ſon mari. Elle avoit toute la fierté du Connétable ſon pere, & toute l'ambition dont on peut être capable. Plus elle réfléchiſſoit ſur le droit de ſes enfans, plus elle frémiſſoit en ſongeant à l'injuſtice qu'on leur avoit faite. Elle n'eut aucun égard au Traité de Guerrande. Elle le conſidéra comme un acte que la force avoit arraché à ſon mari, & elle ſe propoſa de replacer ſes enfans ſur le Trône de Bretagne. Elle trouva dans le Comte de Penthiévre ſon fils un ſujet qui la ſeconda parfaitement. Il n'étoit pas moins ambitieux qu'elle, & c'étoit lui qui devoit retirer de l'entrepriſe toute

la gloire & tout le profit. Il avoit épousé Isabelle, fille de Jean, Duc de Bourgogne. Cette alliance lui enfloit le cœur, & d'ailleurs il voyoit la Bretagne remplie de ses vassaux. La conjoncture lui parut favorable. Le Duc Jean V. mort en 1399. avoit laissé trois enfans. Jean VI. l'aîné n'avoit que vingt-quatre ans. C'étoit un Prince doux, attaché au plaisir, & qui même témoignoit une parfaite confiance au Comte de Penthiévre. Le Comte de Houdan son frere étoit beaucoup plus foible, & enfin le Comte de Richemont, second frere du Duc, & le seul qui avoit de la disposition aux armes, étoit prisonnier des Anglois.

1419.

La seule chose qui arrêta le Comte de Penthiévre, c'est que le Duc avoit épousé Madame Jeanne, fille du Roi, & que cette alliance alloit lui attirer sur les bras toutes les forces de la France. Il leva cet obstacle avec une adresse particuliere. Il envoya des Députés au Duc de Bourgogne & au Dau-

1419. phin en même tems. Les premiers s'adresserent directement au Duc Jean, qui pour lors vivoit encore. Ils lui dirent qu'il ne pourroit résister au Dauphin & aux Anglois en même tems; mais que s'il vouloit entrer dans le dessein du Comte de Penthiévre son gendre, il le délivreroit du dernier de ses ennemis; que l'occasion se présentoit de recouvrer la Bretagne sur la Maison de Monfort, qui l'avoit usurpée sur la sienne: qu'on ne demandoit au Duc de Bourgogne que de ne s'y point opposer; & que le Comte Oliviér ne seroit pas plûtôt reconnu Duc, qu'il entreroit en Normandie avec vingt-mille hommes entretenus à ses dépens, & y feroit tête aux Anglois, jusqu'à ce que le Duc de Bourgogne eût vaincu ou soumis le Dauphin. Le Duc n'étoit pas scrupuleux, & l'on ne lui demandoit que de favoriser son gendre de ses souhaits. Il les promit sans hésiter, & assura que personne ne s'intéresseroit à la Cour pour le Duc de Bretagne.

Les Députés du Comte au Dauphin allerent trouver Louvet, qui étoit tout puissant auprès de ce Prince. Comme ce Président faisoit tout pour de l'argent, on n'est pas embarrassé de sçavoir comment ils le gagnerent. Ils se servirent à peu près des mêmes raisons qu'ils avoient employées auprès du Duc de Bourgogne. Ils ajouterent que le Duc de Bretagne entretenoit alliance avec les Anglois, & qu'ainsi il étoit coupable de félonnie; qu'aussi le Comte se proposoit de le livrer entre les mains du Dauphin, & que ce Prince ne lui auroit pas plûtôt donné une investiture du Duché de Bretagne, qu'il en tourneroit toutes les forces contre les Anglois. 1419.

Il se présente ici la même difficulté que sur l'entrevue de Montereau, sçavoir si le Dauphin eut connoissance de cet horrible projet, & comme sur celle de Montereau nous avons avoué de bonne foi, que selon toutes les apparences, le Dauphin avoit sçu le

1419. meurtre qu'on se proposoit d'y faire, il nous semble qu'on doit ici conjecturer le contraire. Le Duc de Bretagne n'avoit jamais offensé le Dauphin. C'étoit son beau-frere. Le profit qu'on pouvoit retirer de l'entreprise du Comte étoit incertain, & tout le Conseil du Dauphin n'étoit pas ennemi mortel de ce Duc, comme il l'étoit du Duc de Bourgogne. Ainsi l'on doit rejetter ce crime sur Louvet. Il donna aux Députés de Penthiévre un ordre pour arrêter le Duc de Bretagne, & son frere, & il le scéla des sceaux du Dauphin.

Pendant ce tems-là, le Comte avoit pris toutes ses mesures pour réussir dans son entreprise, & l'on n'en pouvoit prendre de plus justes, ni de mieux concertées. Il avoit auprès de Nantes une maison magnifique, appellée Chantoceaux, & d'autant plus importante qu'elle étoit encore plus forte que belle. La Comtesse Douairiere de Penthiévre y tenoit sa Cour.

qui étoit preſque auſſi groſſe que
celle de la Ducheſſe de Bretagne. 1419.
Le Comte dit au Duc qu'il vouloit avoir l'honnenr de l'y régaler avec le Comte de Houdan ſon frere ; & pour l'empêcher de s'y faire ſuivre par tous les Seigneurs de Bretagne qui étoient à Vannes où le Duc réſidoit d'ordinaire, il lui dit en ſecret, que les plus belles filles de France étoient à Chantoceaux,&qu'il n'appartenoit qu'à lui d'en faire la conquête. La partie fut miſe au 13. Février, & ce jour-là, le Duc de Bretagne, le Comte de Houdan & le Maréchal de Bretagne prirent le chemin de Chantoceaux. Encore que le Duc n'eût pas mené avec lui tous ſes Gardes, il ne laiſſa pas d'être ſuivi par une infinité de gens, que les Souverains traînent d'ordinaire après eux, & ce nombre eût pu incommoder le Comte de Penthiévre. Il y prévit avec une adreſſe admirable. La ſuite du Duc n'alloit pas en gros, mais à vingt, trente, ſoixante pas

1419. les uns des autres. Lorſque ce Prince eut paſſé la Duvete avec le Comte ſon frere & les Seigneurs qui l'accompagnoient, un homme contrefaiſant le fol, & feignant d'être muet, ſe mit à rompre les planches d'un petit pont ſur lequel le Duc avoit paſſé. La ſuite de ce Prince arriva, qui vit l'action de cet homme & ſe mit à en rire; mais elle ne put l'obliger à remettre les planches, & il lui fallut prendre un grand tour pour arriver à Chantoceaux. Le Duc n'en étoit pas à un quart de lieue, que Charles, frere du Comte, ſort d'une embuſcade où il s'étoit caché, ſe jette ſur le Duc & ſur le Comte de Houdan, les arrête priſonniers de la part du Dauphin, & les conduit à Chantoceaux, où ils furent enfermés dans une tour.

Le Comte de Penthiévre s'étoit flatté que la Bretagne verroit tranquillement la priſon du Duc, & qu'il auroit le tems d'aſſembler une Armée pour ſoumettre les Villes qui tiendroient le parti de

ce

ce Prince. Il reconnut trop tard qu'il s'étoit trompé. Le Duc étoit 1419. généralement aimé. Sa bonté & ſa douceur lui avoient acquis tous les cœurs de ſes ſujets. Il ſe fit un ſoulevement univerſel dans cette Province. La Ducheſſe parut dans les rues de Vannes, les cheveux épars, & les yeux baignés de larmes. On ne vit point ſans pitié la fille d'un Roi de France en cet état. Les deux Princes, François & Pierre, enfans du Duc & encore au berceau, émurent puiſſamment ces peuples prompts & zelés. Les Etats de Bretagne s'aſſemblerent à Vannes. Le Chancelier de Bretagne, Jean de Maleſtroit, le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Rieux & d'Ancenis, les Evêques de Dol, de Rennes, de Nantes, & de Vannes s'y trouverent. On députa vers le Roi d'Angleterre qui étoit à Melun, pour le prier de leur vouloir rendre le Comte de Richemont, pour le mettre à leur tête & aller délivrer le Duc, & ſur le

1419. refus que ce Roi politique en fit ; ils nommerent Général le Vicomte de Rohan, & tirerent du trésor public tout l'argent qui y étoit, pour lever des Troupes, & aller assiéger Chantoceaux.

1420. Le Comte de Penthievre avoit promis au Président Louvet de remettre la personne du Duc entre les mains du Dauphin, mais quand il en fut le maître, il ne jugea pas à propos de tenir sa parole. Cependant il se trouva fort embarrassé sur ce qu'il devoit faire de ce Prince. Il reconnut qu'il s'étoit flatté lorsqu'il avoit cru que son parti égaleroit celui du Duc, & il ne vit point sans allarmes la tempête qui se préparoit à fondre sur lui. Il se défia de sa valeur, ou de la bonté de la Place & avant que d'être assiégé, il tira le Duc de la Tour. Il lui banda les yeux, & le transfera en Poitou. Là, ils conduisirent ce malheureux Prince de Château en Château, tantôt aux Essars, tantôt à Paluau, lui faisant craindre à

tous momens une mort tragique. 1420.

L'Armée de Bretagne, forte de cinquante mille hommes peu aguerris, aſſiéga Chantoceaux en Mars. On déferoit l'honneur du commandement au Vicomte de Rohan; mais pour mieux dire, il n'y avoit point de Chef. Le tumulte & la confuſion étoient l'ame de cette Armée, & ſi un homme de tête eût été enfermé dans Chantoceaux, il eût fait périr devant cette Place l'Armée qui l'aſſiégoit. Mais Marguerite de Cliſſon s'y étoit enfermée, & ſi dans le projet de la conjuration, elle avoit fait paroître la hardieſſe d'un homme, elle montra dans ce Siége qu'elle n'étoit qu'une femme. Les moindres périls l'alarmerent. Elle s'imaginoit être déja dans les tourmens dûs à ſon crime, comme ſi la tête du Duc n'eût pas dû ſuffire pour répondre de la ſienne. Lorſque le Siége eut duré trois mois, une terreur panique la ſaiſit. Elle écrit à ſes fils de la délivrer; elle leur mande que le moment n'eſt pas

1420. venu qui leur doit restituer la Bretagne, & qu'ils ayent pitié d'une mere réduite à l'extrémité.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que les Penthievres donnerent dans la foiblesse de leur mere, & furent touchés d'une pitié ridicule. Le Comte, qui ne connoissoit point de milieu entre le Duché de Bretagne & la mort, s'oublie jusqu'à ce point de leur préférer une misere certaine. La Comtesse capitule dans Chantoceaux. Elle promet de rendre le Duc & la Place, moyennant la vie sauve & une amnistie qu'on lui promit, & de laisser Guillaume, le plus jeune de ses fils, pour servir d'ôtage. Le Comte exécute une capitulation si honteuse. Il dresse un Traité, où il insere toutes les clauses les plus avantageuses à sa maison, & qui lui faisoient, pour ainsi dire, partager la Bretagne avec le Duc; & il le présente à ce Prince pour le signer. Le Duc ne fut point arrêté par les conditions étonnantes qu'on lui

impoſoit. Il ſigna tout aveuglement. Auſſi-tôt on lui rebande les yeux, & on le remene à Chantoceaux. La Comteſſe en ſort, rend la Place, & laiſſe ſon dernier Fils en ôtage. 1420.

La joie des Bretons d'avoir recouvré leur Duc, quelque extraordinaire qu'elle fût, ne ſuſpendit point leur vengeance contre la Maiſon de Blois. Les Etats continués à Vannes citerent dans les formes le Comte de Penthievre, ſes freres, & ſa mere; les jugerent par contumace; les condamnerent à mort eux & leurs complices; ordonnerent que tous leurs biens ſeroient confiſqués, leurs Châteaux raſés; Guillaume de Blois, leur ôtage, déchû de cette qualité, & ſans aucune conſidération de ſa jeuneſſe, enfermé dans un cachot où à peine voyoit-il le jour. Cet Arrêt fut exécuté ſur le champ. La ſuperbe Maiſon de Chantoceaux fut raſée. Le Duc mit en ſa main tous les biens des Penthievres. Le jeune Guillaume

1420. en fut la victime. Il fut vingt ſept ans ſans voir le jour, ſi ſenſible à ſon malheur, que toute ſon occupation étant de pleurer, il en perdit enfin la vûe. Le Comte, mépriſé de ſes amis, ſe ſauva en Flandres dans ſa terre d'Aveſnes, où il mourut malheureux.

On trouva dans Chantoceaux, l'ordre que Louvet avoit donné au Comte de Penthievre, d'arrêter le Duc de Bretagne. On y avoit apoſé les Sceaux du Dauphin, tout le monde demeura perſuadé que ce Prince y avoit eu part. Cela fit horreur à toute la Cour de Bretagne. Le Duc avoit épouſé la ſœur du Dauphin. Ce lien rendoit l'action de ce Prince plus noire. Auſſi ne le conſidera-t-il plus comme ſon Beau-frere, & il n'eut pas de peine à ſe ranger du côté des ennemis du Dauphin. Ce Prince apprit avec douleur les ſentimens du Duc de Bretagne, & ſongea à les faire changer en ſe juſtifiant auprès de lui; mais il fut obligé de donner ſes ſoins à des périls encore plus preſſans.

Le Duc de Bourgogne & la Reine n'avoient point donné de bornes, l'un à ſa vengeance, & l'autre à ſa fureur. Les Ambaſſadeurs d'Angleterre étoient arrivés à Troye, & avoient dreſſé les Articles d'une Paix, où l'on accordoit à leur Maître plus qu'il ne demandoit. Ce Prince les ſuivit de près avec toute ſa Cour, & ſeize cens hommes d'armes. Le Duc de Bourgogne alla au-devant de lui, & lui livra, pour ainſi dire, toute la Maiſon Royale. On ſigna le Traité de Paix, & l'on y inſéra des conditions également oppoſées aux Loix de l'Etat, & au droit des gens. Par la premiere le Roi donnoit en mariage Madame Catherine ſa fille au Roi d'Angleterre avec quarante mille écus de dot. Par la ſeconde, on déclaroit le Roi d'Angleterre & ſes Succeſſeurs, légitimes héritiers de la Couronne de France. On n'établiſſoit point leur droit, encore qu'il ſemblât que le mariage de Madame en fût le fondement. Cependant il l'étoit ſi peu, que 1420.

1420. les termes de ce Traité faisoient connoître que Henri & ses Successeurs seroient de leur chef les héritiers du Roi. Ainsi la mort de Madame sans enfans n'auroit pu empêcher le Roi d'Angleterre de succéder à Charles VI. & après la mort du Roi d'Angleterre le Duc de Clarence, aîné de ses freres, étoit aussi appellé à la Couronne. Par la troisiéme condition, on assuroit au Roi Charles la jouissance de la France sa vie durant. On déclaroit expressement que Henri, Roi d'Angleterre, ne prendroit le nom de Roi, qu'après la mort de ce Prince; mais on lui en transportoit toute l'autorité, en le nommant Régent. Par la quatriéme, on unissoit pour jamais les Couronnes de France & d'Angleterre. Par la cinquiéme on déclaroit que ces deux Monarchies, nonobstant leur union, ne seroient gouvernées que selon leurs Loix, & leurs Coûtumes. Par la derniere enfin on dérogeoit, pour ainsi dire, à toutes les précédentes. On supposoit qu'on pût faire un jour

jour un Traité avec le Dauphin; 1420.
& l'on vouloit qu'il ne ſe pût faire, que du conſentement des deux Rois, du Duc de Bourgogne, & des Etats Généraux.

C'eſt-là ce qu'on appella durant ce ſiecle la Paix de Troye, abominable à tous les bons François. Les deux Rois, la Reine, les Princes d'Angleterre, Madame, le Duc de Bourgogne, & les principaux Seigneurs des deux Cours la ſignerent le 21. Mai dans l'Egliſe Saint Pierre; & le 2. Juin, Dimanche de la Trinité, Henri de Savoiſi, Archevêque de Sens, fit les cérémonies du Mariage d'entre le Roi d'Angleterre & Madame. Le Roi envoya par toutes les Villes qui lui obéiſſoient, ſes Lettres Patentes pour faire réconnoître le Roi d'Angleterre pour Régent. Les Tournois & les Fêtes les plus magnifiques accompagnerent la ſolemnité de ce fatal Mariage.

Les trois Cours partirent peu de tems après, & prirent le che-

1420. min de Paris, dont le Roi d'Angleterre souhaitoit sur-tout d'être mis en possession. Le Duc de Bourgogne introduisit son armée dans toutes les Places qu'il occupoit. Elles étoient au nombre de trente. Troye, Amiens & Chartres en étoient les principales. Le nouveau Régent se vit maître de la Champagne, de la Picardie, & d'une partie de l'Isle de France, sans avoir versé une goute de sang. Il marcha vers Paris comme en triomphe, menant avec lui le Roi & la Reine, la Reine d'Angleterre sa femme, & les trois Cours. Sa marche étoit superbe, & d'ailleurs vingt-cinq mille Soldats servoient d'escorte à ce Prince. Avant que d'entrer dans Paris, il jugea à propos de soumettre les Villes qui se trouverent sur son passage, & qui étoient dans l'obéissance du Dauphin.

Il se présenta devant Sens qui lui ouvrit ses portes. Le Château de Montereau se rendit aux premieres sommations, la ville avoit été aban-

donnée. Le Duc de Bourgogne en fit transporter le corps de son pere jusqu'à Dijon, où il le fit inhumer aux Chartreux avec toute la pompe que pouvoit exiger sa naissance. Villeneuve sur Yone & quelques autres petites Places suivirent l'exemple de Sens; mais la fierté du Roi d'Angleterre eut à souffrir devant Melun. Jacques de Bourbon, Seigneur de Préaux, & Barbazan s'y étoient jettés. La Place étoit assez mauvaise; mais ils avoient sept cens hommes, & leur valeur suppléoit à la bonté des murailles. Les Rois firent sommer Préaux d'ouvrir les portes au Roi, & ce Prince répondit avec respect qu'il étoit prêt de recevoir sa Majesté dans Melun avec toute sa Maison; mais qu'il n'y laisseroit pas entrer les Etrangers ni les ennemis de l'Etat. Il en fallut donc venir à un Siége. On investit Melun dans toutes les formes, & on l'attaqua avec vigueur; mais les deux vaillans hommes qui la défendoient, rendirent tous les assauts

1420.

1420. inutiles, & le Siége traîna en longueur. Le Roi d'Angleterre en fut au déſeſpoir. Il ſe trouvoit engagé à ce Siége, & il commençoit d'en craindre le ſuccès. Toutes ſes meſures étoient rompues par ce fâcheux contre-tems. Cependant il fallut qu'il l'eſſuyât. On remontra en vain à Barbazan & à Préaux, que le Dauphin étoit parti pour le Languedoc, & qu'il n'en devoit attendre aucun ſecours. La peſte ſe mit dans Melun, & les vivres vinrent à manquer. Le bon ordre des deux Chefs arrêta le déſordre de la contagion, & ils oſerent préſenter à leurs Soldats des chevaux à manger au lieu de pain. Enfin après quatre mois & demi de réſiſtance, Melun ouvrit ſes portes. Les conditions furent dures. Les Etrangers & les Bourgeois ſe rendirent à diſcrétion, & tout le reſte demeura priſonnier de guerre, juſqu'à ce qu'il eût fourni caution, de ne plus ſervir contre les deux Rois.

Le Roi d'Angleterre fit ſon en-

trée dans Melun, qui n'étoit plus 1420.
qu'un cimetiere. Il envoya prisonniers à Paris six cens des principaux Habitans, tant hommes que femmes. Préaux fut mis à la Bastille, & Barbazan dans la Citadelle de Rouen, où l'on résolut de le laisser mourir, tant la valeur de ce grand homme leur étoit rédoutable. L'Armée des Rois continua ensuite sa route, & tâta Compiegne en chemin faisant; mais Gamache, qui y commandoit, témoigna une résolution qui leur fit peur. Il avoit huit à neuf cens hommes, & avoit défait depuis peu cinq cens Anglois qui couroient l'Isle de France. D'ailleurs on étoit au mois de Novembre. Aussi le Roi d'Angleterre n'eut garde de s'y attacher, & il se hâta de faire son entrée dans Paris, impatient d'être reconnu pour l'héritier de la Monarchie, dans une ville qui sembloit en faire le destin.

L'entrée se fit le premier Dimanche de l'Avent, & ne répondit pas à l'état malheureux où le

1420. Royaume étoit réduit, puiſqu'il y avoit long-tems qu'on n'en avoit vû une plus magnifique. Toutes les rues par où les Rois devoient paſſer, étoient tapiſſées, & ſemées de fleurs. Les Reliques étoient expoſées dans les rues pour honorer leur paſſage. Les cris & les acclamations des peuples ajoutoient un nouvel agrément à la ſolemnité de cette Fête; les deux Rois marchoient à cheval à côté l'un de l'autre, le Roi à main droite, le Roi d'Angleterre à gauche. Ils allerent deſcendre à Notre-Dame, d'où, après y avoir fait leur priere, ils remonterent à cheval. Le Roi ſe retira à l'Hôtel Saint Paul, & le Roi d'Angleterre au Louvre.

Le lendemain avec la même ſolemnité & dans le même ordre, les deux Reines entrerent dans Paris. Les Pariſiens firent durer quatre jours cette Fête publique, & célébrerent avec des emportemens de joye inouis, la ruine de leur Monarchie.

Le Roi d'Angleterre étoit le

Prince du monde qui sçavoit le 1420.
mieux ses intérêts. Le Duc de Bourgogne ne lui eût pas plûtôt témoigné qu'il désiroit rendre publique, la vengeance qu'il devoit à son pere, que ce Roi la fit servir à sa politique. On fit le procès au Dauphin dans toutes les formes. Le Duc de Bourgogne présenta sa plainte aux Rois, & il y exposa le meurtre du Duc son pere à Montereau. Le Dauphin fut cité par un cri public à trois briefs jours. Ce terme étant expiré, les Rois s'assemblerent dans la grande salle de l'Hôtel Saint Paul. Ils étoient assis sur un même banc. Le Chancelier Jean le Clerc, qui avoit succedé à l'Evêque d'Amiens, mort depuis peu, le Président de Morvilliers, les Conseillers d'Etat & cinq ou six Evêques assisterent avec eux à ce jugement fatal dont l'aveuglement, la haine, l'intérêt, & la vengeance étoient les funestes motifs. On rendit un Arrêt que l'on appella de la Cour des Pairs, par lequel le Dauphin fut banni

1420. à perpétuité du Royaume de France. On le déclara indigne d'y posséder aucune Seigneurie, & l'on condamna tous ses complices à mort.

Le Dauphin étoit en Languedoc, pendant qu'on faisoit contre lui ces sanglantes procédures. Il lui étoit de la derniere importance d'être assuré du revenu de cette Province. Cependant le Comte de Foix ne lui envoyoit que ce qu'il jugeoit à propos, & il sembloit que ce fût pour lui, qu'il eût pacifié cette Province. Le Dauphin profita du Siége de Melun pour s'y transporter avec toutes ses Troupes. Il surprit tellement le Comte de Foix qu'il ne put s'opposer au dessein du Dauphin. Ce Prince ôta le Gouvernement au Comte de Foix, & le donna au Comte de Clermont. Le choix ne pouvoit être plus judicieux. Charles de Bourbon, Comte de Clermont, étoit fils de Jean, Duc de Bourbon. Le Duc son pere étoit prisonnier en Angleterre depuis la Bataille d'Azincourt, & le Comte

avoit l'adminiſtration des Provinces qui appartenoient à ſon pere, & qui confinoient au Languedoc. Ainſi il pouvoit tirer de-là autant de forces qu'il en eût fallu pour s'oppoſer au Comte de Foix, s'il eût prétendu troubler le Comte de Clermont dans ſon Gouvernement, & le Conſeil du Dauphin s'apperçut bien-tôt qu'il avoit pris de juſtes meſures. Le Comte de Foix diſputa au Comte de Clermont le Gouvernement de Languedoc ; mais le dernier le repouſſa fortement ; lui prit Beziers où il s'étoit cantonné, & ayant achevé de chaſſer les Bourguignons de pluſieurs Villes, où le Comte de Foix les avoit laiſſés par politique, il établit la tranquillité dans cette grande Province. 1420.

Cependant le Dauphin ſe rendit à Poitiers, où il appella ſolemnellement de l'Arrêt rendu à Paris contre lui, à Dieu & à ſon épée. Enſuite il évoqua le Parlement & l'Univerſité à Poitiers, & il eut le plaiſir d'y voir accourir les mem-

1420. bres de ces deux Corps, qui ſe piquoient d'avoir de l'honneur & de la vertu. Il envoya en même tems des Ambaſſadeurs à tous les Princes alliés de la Couronne, pour leur demander du ſecours, & ſurtout en Ecoſſe, d'où l'affection de ces peuples pour la France, en faiſoit eſpérer le plus promptement.

Le Roi d'Angleterre, devenu fier par tant de ſuccès, croyoit que la conquête du reſte de la France, ne ſeroit l'ouvrage que de deux ou trois campagnes, & il vouloit faire l'année ſuivante un effort capable d'accabler le Dauphin. Les Etats Généraux avoient été convoqués par ſon ordre à Paris, & il n'en eut pas plûtôt tiré les ſubſides qu'il leur demanda, qu'il les congédia, & ſe diſpoſa à paſſer en Angleterre, où il vouloit aſſembler une puiſſante Armée. Il laiſſa le commandement de celle qui lui reſtoit en France au Duc de Clarence, & la conſervation de Paris étant ſon principal ſoin, il en donna le Gouvernement au Duc

de Glocestre. Il distribua de fortes Garnisons au Louvre, à la Bastille, & à la porte de Nesle. Il confia cette seconde forteresse au Duc d'Excester, l'un des Princes de son sang. Il mit le Comte de Kent dans Melun, & le Comte d'Hutington à Vincennes. Il donna pour Conseillers & pour Lieutenans au Duc de Clarence, les Comtes de Sommerset, de Salisberi & de Suffolc, & ayant laissé près du Roi cinq cens Gardes, qui sembloient faire honneur à ce Prince, mais qui en effet s'assuroient de lui, il crut que son absence n'apporteroit aucun préjudice à ses affaires. Il partit donc avec la Reine sa femme, & ayant tenu quelques tems les Etats de Normandie à Rouen, il obtint d'eux ce qu'il souhaita, & s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva heureusement. Son entrée avec la Reine sa femme dans Londres, ne fut pas moins superbe que celle qu'il avoit faite dans Paris. Les Anglois ne se pouvoient lasser de voir & d'admirer ce jeune 1420.

1420. Conquérant. Il ne lui fut pas difficile dans le Parlement qu'il convoqua presque aussi-tôt, d'obtenir les sommes d'argent qu'il demanda.

1421. Le Dauphin voyoit de loin cette furieuse tempête fondre sur lui, & songeoit à la dissiper. Il lui importoit beaucoup que ces forces ne fussent point divisées. Cependant il étoit menacé par le Duc de Bretagne d'une irruption du côté du Poitou & du Maine. Ce jeune Prince étoit outré contre le Dauphin. Il croyoit qu'il avoit agi de concert avec la Maison de Blois, & la qualité de Beau-frere qu'il avoit à son égard, augmentoit son ressentiment. Le Poitou & le Maine fournissoient de grands secours au Dauphin. Ce Prince mit donc tout en usage pour appaiser le Duc de Bretagne, dont le fond étoit excellent. Il envoya un Gentilhomme se réjouir avec lui de ce qu'il étoit sorti heureusement d'un attentat si horrible, & sur quelques bruits qui couroient qu'on lui en eût communiqué le

dessein, il lui donna ordre de lui protester que cette occusation étoit sans nul fondement. Le Duc ne se laissa pas persuader par ces protestations; mais le Conseil du Dauphin s'y prit d'une maniere plus heureuse & plus adroite. Richard, Comte de Houdan, frere du Duc, en étoit passionnement aimé. On lui offrit la sœur du Duc d'Orleans en mariage & la Comté d'Etampes pour dot, s'il vouloit réconcilier son frere avec le Dauphin. Le Comte de Houdan avoit un appanage très-modique. Il embrassa avec joie cette occasion de s'enrichir. Il persuada au Duc de Bretagne tout ce qu'il voulut, & l'engagea à une conférence à Sablé. Le Dauphin, le Duc, & le Comte s'y trouverent le premier Janvier 1421. Le Dauphin jura au Duc qu'il n'avoit jamais rien sçu de l'entreprise du Comte de Penthiévre, & qu'on lui avoit, ou falsifié, ou dérobé ses sceaux. Le Duc feignit de le croire, & promit au Dauphin de le secourir con-

1421.

1421. tre les Anglois. On tint exactement parole au Comte de Houdan. Il épousa Marguerite, sœur du Duc d'Orleans. Il prit le nom de Comte d'Etampe, & le Dauphin assura le repos du Poitou & du Maine.

Il reçut en même tems avis de l'heureux succès de ses Ambassadeurs dans la négociation d'Ecosse, encore que la conjoncture ne pût être plus mal disposée pour la France dans ce Royaume. Le feu Roi Robert avoit fait voir une si grande inclination pour les François, qu'il avoit fait partir le Prince Jacques, son second fils, pour s'aller mettre entre leurs mains, comme un gage de son amitié & de son affection. Il avoit été forcé par un coup de vent de relâcher en Angleterre, avec qui l'Ecosse étoit pour lors en Treve; mais s'il n'avoit pas laissé d'être arrêté, & le feu Roi Henri IV. ne s'étoit tiré de cette infidélité, que par une mauvaise plaisanterie, en disant que ce jeune Prince n'alloit en France que pour apprendre le Fran-

çois ; qu'il lui vouloit épargner ce voyage, & être lui-même ſon maître. Depuis, le Prince d'Ecoſſe, frere aîné du Prince Jacques, étoit mort, & le Roi Robert l'avoit ſuivi de près. Le Prince priſonnier étoit devenu Roi d'Ecoſſe, & ces peuples l'avoient envoyé redemander aux Anglois ; mais Henri IV. & enſuite ſon fils Henri V. jugerent qu'ils ne pouvoient mieux contenir ces peuples vaillans & ennemis des Anglois, qu'en gardant leur Roi pour ôtage de la Treve qui ſubſiſtoit entre les deux Couronnes. Ils refuſerent la liberté au Roi d'Ecoſſe ; mais en même tems ils lui accorderent tout ce qui pouvoit adoucir ſa priſon. Il y avoit peu d'apparence que les Ambaſſadeurs du Dauphin obtinſſent du ſecours pour leur Maître dans un tems où le Roi d'Ecoſſe répondoit, pour ainſi dire, de toutes les actions de ſes ſujets. Cependant ils n'eurent pas plûtôt remontré le beſoin qu'en avoit le Dauphin, que Jean Stuard, Duc 1421.

d'Albanie, Connétable d'Ecosse
1421. & Régent, se fit un honneur de conduire lui-même ce secours. Il leva les meilleures Troupes d'Ecosse; il excita le Comte de Boukent & les Seigneurs Hamilton & Seton de le suivre en France. La plûpart de la jeune Noblesse l'imita, & ils débarquerent heureusement à la Rochelle. Ils allerent saluer le Dauphin à Poitiers, & joindre l'Armée Françoise qui étoit campée à Baugé sous le commandement du Maréchal de la Fayete & du Vicomte de Narbonne.

Cette Armée n'étoit que de huit mille hommes; mais la valeur des Chefs & la quantité de Noblesse qui y étoit répandue, la rendoient fort considérable. Ce fut-là qu'on vit faire ses premieres armes à Jean, Batard d'Orleans, qui devint par sa valeur & par sa fortune le plus renommé Capitaine de l'Europe. Il étoit fils de Louis de France, Duc d'Orleans, Frere du Roi, & sa naissance avoit eu cela de singulier, que tout Batard qu'il étoit,

étoit, ſon pere étoit plus certain 1421.
que ſa mere. Il eſt vrai que Mariette d'Anguien, fille de Jacques, Seigneur de Faigneule, & femme du Seigneur de Varenne, l'avouoit pour ſon fils, & reconnoiſſoit l'avoir eu du Duc d'Orleans; mais on ne l'en vouloit pas croire, & il couroit un bruit ſourd, qu'une grande Princeſſe en étoit la mere, & que la Dame de Varenne avoit bien voulu en couvrir l'honneur. Quoi-qu'il en ſoit, jamais un enfant ne donna de plus belles eſpérances. Il avoit l'air grand & hardi, & lorſqu'après la mort ſanglante du Duc d'Orleans, il parut mêlé avec ſes fils légitimes, il les effaça tous, & Valentine de Milan leur mere, ne put s'empêcher de s'écrier, *que cet enfant ſeroit celui qui ſçauroit le mieux venger la mort de ſon pere.* Cependant on lui fit d'abord ſuivre la Profeſſion Eccléſiaſtique; mais le Duc d'Orléans & le Comte d'Angoulême, deux de ſes freres, étant priſonniers en Angleterre, & le Comte de Vertus le troiſieme, étant

Aubert de Cani

1421. mort en 1420., il quitta la soutane, prit soin des affaires de ses freres, & se jetta dans les armes, où il fit en peu de tems un progrès inconcevable.

Au commencement du Printems, le Duc de Clarence se mit en campagne. C'étoit un jeune Prince bouillant & avide de gloire. L'absence du Roi son frere lui parut une occasion heureuse pour en acquerir. Il fondit avec dix mille hommes dans l'Orleanois; il pilla le Vendomois & le Maine, & assiégea tout d'un coup Angers qui apartenoit au Dauphin; mais ayant trop de feu pour soutenir la longueur d'un siége, & s'étant imaginé que la résistance d'Angers étoit fondée sur le voisinage de l'Armée du Dauphin, laquelle étoit à Baugé, il résolut de l'aller combattre, & leva brusquement le Siege d'Angers. La Fayete s'avança lentement & en bon ordre pour accepter le combat. Le Duc de Clarence avoit fait alte, & étoit à table lorsque ses Coureurs lui

amenerent quatre prisonniers Ecossois, qui lui apprirent le mouvement de l'Armée Françoise. Il se leva de table impatient, en criant: *Ils sont à nous*, & ayant mis un chapeau de fer sur un qu'il portoit ordinairement chargé de pierreries, il fit marcher son Armée, jusqu'à ce qu'elle eût atteint les François. Il mit les Anglois à la tête de la sienne, & parut faire peu de cas des François qui y étoient, laissant entendre qu'il mettoit dans les siens toute l'espérance de la victoire, & qu'il ne souhaitoit pas la partager avec eux. 1421.

C'étoit la veille de Pâques, & la Bataille commença avec beaucoup de fureur. Le Duc de Clarence y fit merveilles, & les Anglois le seconderent bravement; mais il ne fut pas secondé des François de son parti, qui étoient piqués du mépris qu'il avoit fait d'eux. Un Ecuyer du parti du Dauphin, nommé Fragente, pénetra jusqu'au milieu du corps de bataille des Anglois, & gagna le grand Etendard

1421. d'Angleterre. Le Duc se précipitant dans les occasions périlleuses, fut tué à coups de lance, & sa mort jetta la consternation dans son parti. Les Comtes de Kent & de Suffolc, Milord Gray & Milord Rooz, perdirent aussi la vie. La victoire se déclara pour les François. Deux mille Anglois y furent tués. Le reste se sauva, excepté deux cens prisonniers, parmi lesquels se trouverent deux Princes du Sang Royal d'Angleterre, le Comte de Sommerset & Thomas de Beaufort son frere, & le Comte d'Hutington. Il est vrai que cette victoire coûta onze cens hommes aux François, & parmi eux, le Prince Charles de Bourbon, grand Bouteiller.

On porta cette heureuse nouvelle au Dauphin à Poitiers. Il rendit sur le champ graces à Dieu, & voua à Nôtre-Dame du Puy en Auvergne, les Etendards gagnés sur les Anglois. Il remplit son vœu peu de tems après, & les présenta lui-même à la Vierge avec beaucoup de magnificence. Le vaillant

Fragente eut l'honneur d'y porter le grand Etendard qu'il avoit lui-même conquis. Enſuite le Dauphin ſe rendit à Touars, où il donna ſolemnellement l'épée de Connétable au Comte de Boukant qui s'étoit diſtingué à la Bataille. Comme ce Comte étoit d'une des premieres Maiſons d'Ecoſſe, le Dauphin eſpéroit, l'ayant engagé dans ſon parti par une élevation ſi grande, qu'il lui procureroit de nouveaux ſecours de ce Royaume. Cependant l'armée du Dauphin étant maîtreſſe de la Campagne, reprit pluſieurs petites Places dans la Beauce, comme Mommiral, Bonneval, Gaillardon; mais elle n'étoit pas encore aſſez forte, pour entreprendre des Sieges d'importance. 1421.

Le Roi d'Angleterre fut vivement touché de la mort de ſon frere. Il l'avoit toûjours tendrement aimé, & il méritoit de l'être. Il hâta ſon depart afin de venger ſa mort. Il avoit obtenu de ſon Parlement tout ce qu'il avoit ſouhaité, & ſon Armée ſe trouva

1421. de six mille hommes d'armes & de vingt-quatre mille Archers, ce qui faisoit en tout près de cinquante mille hommes. Il s'embarqua à Douvres au mois d'Aoust, & descendit à Calais le 24. Le Dauphin n'avoit pas perdu le tems depuis la victoire de Baugé. Il avoit fait des levées de tous côtés, & avoit assiegé Chartres avec vingt-huit mille hommes d'Armes, quatre mille Archers & six mille Arbalestriers. Le Siege étoit vigoureux, & Chartres commandoit à dix lieues à la ronde. Aussi le Roi d'Angleterre marcha à grandes journées vers cette ville. Le Duc de Bourgogne le joignit à Mante avec son Armée, & ils allerent droit au Dauphin avec soixante mille combattans. Ce Prince se hâta de lever le Siege de Chartres, & se retira à Tours avec toute son Armée. Le Roi d'Angleterre desola tout le pays, alla forcer Beaugency, logea à un Fauxbourg d'Orleans, & presenta la Bataille au Dauphin. Le Dauphin étoit plus foible que lui,

& quand il eût été auſſi fort, il n'eut eu garde d'expoſer au haſard ſa Monarchie chancelante. Le Roi d'Angleterre fut donc contraint de retourner vers Paris, & de s'appliquer ſeulement à étendre ſes conquêtes. 1421.

Dreux & Meaux ſuivoient encore le parti du Dauphin. Le Roi d'Angleterre trouva que ces Places étoient trop proches de Paris. Il marcha vers la premiere & l'emporta facilement. De-là il inveſtit Meaux qu'il crut ne devoir pas faire une plus grande réſiſtance; mais il fut trompé par l'évenement. Le Batard de Vaurus & le Capitaine Chiſay s'y étoient renfermés. Le premier étoit un Soldat déterminé, le ſecond un Chef habile & prudent. Ils avoient mille hommes de Garniſon. La Place étoit bonne, & ils ne manquoient pas de vivres. Ils ſe propoſérent de s'enſevelir ſous les ruïnes de Meaux, & trouvérent les Habitans d'humeur à les ſeconder. On les attaqua vaillamment, & ils ſe défen-

1421. dirent de même. Ils répondirent par des railleries aux ſommations qu'on leur fit ; & pour faire voir au Roi d'Angleterre qu'on le craignoit peu , ils l'inſulterent de la maniere du monde la plus outrageante. Ils monterent un âne ſur les murailles , & en l'environnant avec des grands cris , ils l'appelloient le Roi Henri. On ne ſçait ſi Vaurus ne put empêcher cette inſolence , ou s'il ne fut pas fâché qu'ils devinſſent irréconciliables avec les Anglois ; mais le Roi d'Angleterre , bien qu'il mépriſât cette indignité , ne ſe propoſa pas moins de la punir. Il fit ſerrer Meaux de maniere que toute eſpérance de ſecours lui fut ôtée. Les ſorties deſeſperées des Aſſiegés ne le rebutérent point. Il pria le Duc de Bourgogne de venir à ce Siege. Les deux Cours s'y rendirent , & il fit connoître qu'il vouloit prendre Meaux , ou périr devant cette place.

Rien ne l'en put retirer , ni la nouvelle de la priſe d'Avranche par

par les gens du Dauphin, ni les courses de son Armée, ni l'irruption de Saintrailles dans la Picardie, où il avoit surpris plusieurs Villes. Le Siege avoit commencé le 6. Octobre. Le premier Décembre il n'étoit pas plus avancé que le premier jour. Le Roi d'Angleterre reçut devant cette ville la nouvelle que la Reine sa femme étoit accouchée à Londres d'un fils le 6. Décembre. Toute l'Armée signala la naissance du Prince de Galles par des réjoüissances; mais les incommodités de l'hiver la fatiguerent cruellement. 1421.

Le Dauphin donna ordre à Dossemont, Gouverneur de Crépi, de secourir Meaux. Les Assiégés ne demandoient ni hommes ni vivres; mais seulement des armes. Les leurs s'étoient presque toutes rompuës durant le Siége. Dossemont voulut tenter d'y en faire entrer quelques charges; mais ce fut avec tant de malheur, qu'il fut défait & emmené prisonnier. Le Roi d'Angleterre trouva dans sa prise 1422.

1422. les clefs de Crépi. On lui fit entendre que sa liberté étoit à ce prix, & il la préféra à son honneur. Il rendit Crépi & se fit Anglois. Les Assiégés de Meaux ne se battoient plus qu'avec des broches. Ils furent enfin réduits à l'extrémité, & le 4. Mars ils demanderent à capituler; mais on ne les voulut recevoir qu'à discrétion, & les Habitans dégénérant de leur premiére obstination, ouvrirent leurs portes à cette seule condition. Le Roi d'Angleterre entra en vainqueur dans Meaux. Vaurus fut arrêté & décapité. On pendit son corps par ignominie, & vingt des Habitans furent pendus avec lui. On traita autrement Chisay. On lui offrit sa liberté & de l'emploi; mais il refusa l'un & l'autre, & souffrit constamment la prison où on l'enferma. Cette conquête coûtoit cher au Roi d'Angleterre. Il retourna à Paris fort surpris d'une si longue résistance, & le Duc de Bourgogne avec ses Troupes marcha en Picardie contre Saintrailles.

Ce Seigneur y étoit entré avec deux mille deux cens hommes. 1422.
Vignole & Gaucourt étoient avec lui. Il y avoit encore quelques petites Places qui tenoient en cette Province pour le Dauphin, & la nobleſſe étoit aſſez affectionnée à ſon parti. Ils emporterent Saint Riquier, & de-là coururent tout le pays. Le Duc de Bourgogne les ſuivit avec quatre mille hommes. Ils en avoient mille de moins que lui ; mais comme ils étoient des plus braves, & que le gain d'un combat eût pu rétablir les affaires du Dauphin en Picardie, ils l'accepterent près de Mons en Vimeu; & peu s'en fallut que le ſuccès ne répondît à leur attente. Le combat fut opiniâtre, & le peu de Soldats des deux partis fit que tout le monde ſe battit. Les Bourguignons plierent après quelques heures de combat. Le bruit même ſe répandit que le Duc étoit mort, & un Eſcadron des ſiens ſe mit à fuir. Luppe, Capitaine François, qui commandoit ſix-vingts hommes,

1422. l'élite de l'Armée, s'amusa à le poursuivre, au lieu d'aider le reste des François à vaincre. Ils furent affoiblis du départ de Luppe, & dans ce moment le Duc de Bourgogne parut & fit des efforts au-dessus de l'imagination, pour arracher à Saintrailles une victoire qu'il croyoit tenir. La valeur de ce Prince passa dans tous les siens. Les François commencerent à reculer. Saintrailles s'engagea, & fut fait prisonnier par le Duc de Bourgogne lui-même. Quatre cens François furent tués. Le reste se sauva avec Vignole & Gaucourt dans Saint Riquier. Luppe dont l'imprudence fut cause de ce malheur, tomba entre les mains des Bourguignons, avec Gamache, Gouverneur de Compiégne; on ne peut dire le préjudice que la perte de ce combat apporta au Dauphin. Luppe & Gamache se rendirent Anglois pour obtenir leur liberté, & livrerent aux ennemis, le premier, Montagu en Champagne, & le second, l'importante Place de

Compiégne. Gaucourt & Vignole 1422.
investis dans Saint Riquier, se rendirent pour la rançon de Saintrailles. Les trois Chefs allerent rejoindre l'Armée du Dauphin, qui perdit ainsi l'espérance de recouvrer la Picardie.

Cette suite de progrès anima le Roi d'Angleterre ; mais elle lui inspira trop de fierté. Il attribuoit à sa valeur & à sa conduite tous les succès qui lui étoient arrivés. Il ne considéroit pas qu'on ne l'avoit reçu dans Paris que comme l'héritier présomptif de l'Etat, & qu'à tant de belles qualités qu'il possédoit, il devoit joindre la douceur à l'égard d'une nation, qui n'étoit sous sa puissance, que parce qu'on avoit violé les loix fondamentales de l'Etat. Il traitoit la France en païs de conquête ; il méprisoit ses nouveaux sujets. Les charges & les emplois n'étoient donnés qu'aux Anglois, & l'on étoit fort surpris de la conduite qu'il avoit tenue avec le Maréchal de Liladam. Ce Seigneur étoit de-

1422. venu le plus considérable du parti par la surprise de Paris, & en avoit eu pour récompense le bâton de Maréchal. Il croyoit en cette qualité pouvoir parler au Roi d'Angleterre avec cette liberté respectueuse, que les Rois de France permettent à leurs Officiers Généraux. Il s'en servit au Siége de Melun en 1419. & se mêla de donner quelques avis au Roi d'Angleterre. Ce Prince trouva qu'ils étoient trop libres. Il en reprit rudement le Maréchal, & lui demanda fiérement qui lui avoit appris à parler avec tant de hardiesse à un Roi, qu'il lui étoit à peine permis de regarder. Liladam s'offensa de ces paroles, & lui répondit avec fierté. Le Roi Anglois en fut tellement irrité, qu'il le fit arrêter sur le champ, & l'envoya prisonnier à Paris à la Bastille. Le peuple n'apprit point cette nouvelle indifféremment. Il se souleva comme Liladam passoit, & voulut l'arracher à ses Gardes; mais Excester, Gouverneur de la

Bastille, sortit sur lui avec ses Soldats, & fit main-basse sur les plus emportés. Le Roi d'Angleterre aigri par ce soulevement, commanda qu'on fît mourir Liladam, & il fallut tout le crédit du Duc de Bourgogne, pour obtenir sa vie. Liladam resta prisonnier; mais on lui ôta le bâton de Maréchal, qui en ce tems-là n'étoit qu'une Commission. 1422.

Les Parisiens furent punis de leur émotion. On taxa les aisés. Des Commissaires alloient foüiller dans toutes les maisons, pour découvrir les richesses de ceux qui les cachoient : & des sommes d'argent que les Anglois levoient, qu'on pouvoit appeller le sang du peuple, la Cour d'Angleterre entretenoit son luxe & sa magnificence, pendant que l'Hôtel Saint Pol où étoit le Roi, étoit désert, & que cet infortuné Prince avoit tout le tems de se repentir, d'avoir suivi les fureurs de la Reine & du Duc de Bourgogne.

La Reine d'Angleterre étant par-

1422. faitement rétablie de ses couches, revint en France. Le Duc de Betfort, son Beau-frere, l'y conduisit. Elle débarqua à Harfleur. Le Roi son époux alla au-devant de cette Princesse, & rentra avec elle dans Paris avec tout le faste de la nation Angloise. Ils tinrent Cour ouverte au Louvre le jour de la Pentecôte, & mangerent en puplic, la Couronne sur la tête, & habillés à la Royale. Ce spectacle fut tout-à-fait magnifique, & rien ne frappoit les yeux avec tant d'éclat que ce Roi & cette Reine d'une beauté inoüie & à la fleur de leur âge; mais les Parisiens déclamerent contre leur avarice. Toutes les fois que les Rois de France mangeoient en public, on avoit accoûtumé de dresser de longues tables pour le peuple, couvertes de toutes sortes de mets, & on l'excitoit même à boire & à manger; mais pour cette fois, il s'en retourna à jeun & mécontent.

L'Armée du Dauphin étoit encore de vingt mille hommes, & il

étoit à leur tête. Lorſqu'il apprit que le Roi d'Angleterre étoit dans les plaiſirs, il aſſiégea Coſne ſur la Loire, ville aſſez forte & importante pour ſon paſſage. Elle capitula, & donna des ôtages de ſe rendre le 16. Août, ſi elle n'étoit ſecouruë; mais le Dauphin reconnut bien-tôt que les grands Princes s'enfoncent quelquefois dans le plaiſir, & le quittent avec la même facilité. Le Roi d'Angleterre réünit toutes ſes Troupes, & manda au Duc de Bourgogne de le joindre à Vezelay. Lui-même, malgré une maladie qui lui ſurvint, monta à cheval, & marcha à la tête de ſon Armée. Cette maladie s'étant accrûë, il s'arrêta à Melun, & laiſſa la conduite de ſon Armée aux Ducs de Gloceſtre & de Betford ſes freres. Ces Princes joignirent le Duc de Bourgogne, & arriverent proche Coſne avant le jour marqué. Le Dauphin rendit les ôtages, & ſe retira en Berry; mais les trois Ducs paſſerent la Loire, & le pourſuivirent 1422.

1422. jusques sous les murailles de Sancere. Les Armées étoient à une lieue l'une de l'autre, & il sembloit que le Dauphin ne pouvoit plus éviter une Bataille qui lui eût été fort désavantageuse, lorsqu'une nouvelle imprévûë, rappella à Paris les Ducs de Glocestre & de Betfort.

Le Roi d'Angleterre s'étoit mis en litiére à Melun, & avoit commandé qu'on le portât à Vincennes. Non-seulement son mal s'augmenta beaucoup, mais encore il devint incurable. Les uns ont assuré qu'on lui avoit donné un poison lent, les autres que c'étoit le Feu sacré que le peuple appelle Saint Antoine, qui lui brûloit le fondement. Il lui sortoit par les yeux & par les oreilles un nombre prodigieux de poux & de vers, & plus on en ôtoit, plus il en renaissoit. Il souffroit des douleurs inconcevables, & ce Roi adoré quelques jours auparavant dans Paris, étoit pour lors le spectacle le plus touchant & le plus digne de pitié.

Enfin on lui annonça qu'il falloit mourir, & il reçut cette nouvelle avec beaucoup de fermeté. 1422.
Il ordonna à ses Médecins de l'avertir, lorsqu'il n'auroit plus que deux heures à vivre, & surmontant les effroyables douleurs qui le tourmentoient, il manda tous les Seigneurs qui étoient dans sa Cour. Il leur déclara ses dernieres volontés qui étoient que l'on offrît la Régence de la France au Duc de Bourgogne; que le Cardinal de Vinchester prît soin de l'éducation du Prince de Galles; que le Duc de Glocestre fût Régent d'Angleterre; que le Duc de Betfort le fût de France avec le Duc de Bourgogne, si ce Prince acceptoit la Régence, ou seul s'il la refusoit; que l'on ne délivrât point les prisonniers de la Bataille d'Azincourt, que son fils ne fût majeur; enfin que l'on ne fît aucune Paix ni aucune Treve avec le Dauphin, que la Normandie & la Guienne ne demeurassent aux Anglois en Souveraineté.

1422. Lorſqu'on jugea qu'il n'avoit plus que deux heures à vivre, on l'en avertit. Il fit retirer toute ſa Cour, & ne s'occupa plus que de Dieu avec ſon Confeſſeur. Il mourut enfin le 28. Août âgé de quarante ans, & laiſſa les Anglois déſolés pour la perte d'un Prince, l'un des plus grands de leurs Rois.

Les Ducs de Gloceſtre & de Betfort ramenerent bruſquement leur Armée du côté de Paris, où ils étoient abſolument néceſſaires dans la conjoncture qui ſe préſentoit. Ils offrirent la Régence au Duc de Bourgogne ; mais ce Prince qui ne vouloit pas être lié ſi étroitement à leurs intérêts, les en remercia, & ſe contenta d'obtenir d'eux la liberté de Liladam, à qui l'on rendit le Bâton de Maréchal de France. Le Duc de Gloceſtre partit pour l'Angleterre, & le Duc de Betfort prit poſſeſſion de la Régence de France.

Le Dauphin apprit en ce tems-là que le Duc de Bretagne avoit été détaché de ſes intérêts ; & qu'il

permettoit à ses sujets de faire des courses dans le Poitou. Il y courut, & tint Conseil à la Rochelle le 11. Octobre. Ce fut-là que ce Prince reçut une marque visible que Dieu le protégeoit. Le plancher de sa chambre, dans laquelle on tenoit Conseil, ou étant trop chargé, ou ayant été préparé par les ennemis du Dauphin, tomba, & la chaise de ce Prince demeura suspendue sur une poutre. Plusieurs personnes périrent de cette chute, & entr'autres le Seigneur de Bourbon Préaux, l'un des plus vaillans Princes de France, & des plus fidéles serviteurs du Dauphin. Le Dauphin chassa facilement les Bretons, & marcha en Auvergne, d'où il avoit les yeux sur le Languedoc & sur le Lionnois. 1422.

Le Roi survécut peu au Roi d'Angleterre son Gendre. Il tomba malade au mois de Septembre d'une fievre quarte, dont les accès violens joint à toutes ses infirmités, dégenérerent en continue, & l'emporterent enfin le 21. Octobre. Son

1422. Confesseur, son premier Aumônier & son Chambellan furent les seules personnes considérables qui assisterent à sa mort; & il falloit bien qu'elle eût du rapport avec sa vie, la plus infortunée dont l'Histoire nous fournisse l'exemple. Le Duc de Betfort eut soin de lui rendre les derniers devoirs, avec la magnificence annexée au rang qu'il avoit tenu dans le monde. Il y assista avec toute sa Cour; mais on n'y vit aucun Prince François. Le Duc de Bourgogne, son gendre, n'avoit garde de s'y trouver, puisqu'il eût été obligé de céder le pas au Duc de Betfort.

Aussi-tôt Henri VI. Roi d'Angleterre, fils de Henri V. & de Catherine de France, fut proclamé à Paris Roi de France, & l'on fit un sceau nouveau où l'on représenta un Roi dans son Trône, tenant en chaque main un Sceptre. Sous celui de la main droite, on avoit mis les Armes de France, & sous celui de la gauche celles d'Angleterre.

Fin du premier Livre.

SOMMAIRE
DU
SECOND LIVRE.

LE Dauphin prend le nom de Roi, & se fait sacrer à Poitiers. Le Duc de Betfort s'unit plus étroitement avec les Ducs de Bourgogne & de Bretagne, par un Traité conclu à Amiens, & confirmé par deux alliances. Le Comte de Salisberi gagne la Bataille de Crevant, dont la perte est réparée par le combat de la Gravelle; mais la France reçoit un coup mortel à Verneuil. Le mal-entendu des François, donne la victoire au Duc de Betfort. Le Connétable de Boukent, le Comte de Douglas, & un nombre infini de Gentilshommes y sont massacrés. Les Anglois suivent leur victoire, & font plusieurs conquêtes. Salisberi prend

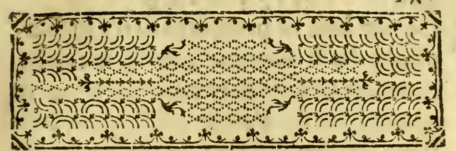
le Mans avec des Canons, dont on se servit en France pour la premiere fois. La Monarchie est à l'extrémité, & rien ne differe sa perte que la Guerre de Hainault. Jacqueline de Bavierre, Comtesse de Hainault, de Hollande, de Zelande & de Frize, épouse Jean de Bourgogne, Duc de Brabant. La division se met entr'eux, & la Comtesse abandonne son époux. Elle l'accuse d'impuissance, & ayant obtenu une Bulle du Pape d'Avignon, elle épouse le Duc de Glocestre. Le Duc de Bourgogne prend le parti du Duc de Brabant son cousin, & le Duc de Betfort soutient le Duc de Glocestre son frere. La Guerre est transportée aux Pays Bas, & le Roi respire un moment. Il détache le Duc de Bretagne du parti des Anglois, en donnant l'épée de Connétable au Comte de Richemont, qui ne la reçoit qu'à condition, que sa Majesté bannira les complices du meurtre de Montereau, & de la conjuration du Comte de Penthiévre. Tannegui, Duchatel & Louvet sont les principaux de ses complices, & le

Roi

Roi ne put ſe réſoudre à les diſgracier. Duchatel ſe bannit lui-même, & fournit aux ſiecles à venir, le modele d'un parfait honnête homme. Louvet préfere la perte de ſon maître & celle de l'État à ſon exil, & il eſt enfin honteuſement chaſſé. Le Connétable aſſiége Sainte Jame de Beuvron, où il reçoit un affront ſignalé. Il s'en vange ſur les Favoris. Giac & le Camus de Beaulieu ſont maſſacrés par ſes ordres, & avec des circonſtances cruelles pour le Roi. La Tremouille leur ſuccéde, & abuſe bien-tôt de ſa faveur ; mais il s'y maintient avec vigueur. Le Batard d'Orleans fait lever le Siége de Montargis. Le Pape caſſe le mariage du Duc de Gloceſtre, & la Guerre des Pays Bas finit. Le Duc de Bourgogne s'aſſure la ſucceſſion de la Comteſſe de Hainault. Toutes les forces d'Angleterre ſe réuniſſent contre le Roi. Betfort ramene le Duc de Bretage à l'obéiſſance du Roi Henri. Salisberi étend bien loin ſes conquêtes, & enfin aſſiége Orleans, à la conſer-

vation de laquelle le ſalut de la France eſt attaché. Hiſtoire exacte de ce Siége. Les François veulent enlever à Rouvray un convoi, & ils y ſont défaits par les Anglois. Cette derniere circonſtance fait perdre l'eſpérance de ſauver Orleans, qui eſt ſur le point d'être pris.





HISTOIRE DE CHARLES VII.

LIVRE SECOND,

Qui contient ce qui s'est passé de plus considérable dans la Monarchie Françoise, depuis le 21. Octobre 1422. jusqu'au mois d'Avril de l'année 1429.

TOUTE la France étoit attentive à la conduite que tiendroit la Dauphin, lorsqu'il recevroit la nouvelle de la mort du Roi son pere. Il ne possédoit ni Paris ni Rheims. 1422.

1422. Cependant la premiere étoit la Capitale du Royaume, & la seconde donnoit aux Rois le caractere sacré. Du moins on s'étoit laissé prévenir dans ce siecle, que le Sacre étoit essentiel à la Royauté. Ainsi l'on hésitoit à croire, que le Dauphin prît le nom de Roi, mais il eût été d'une trop dangereuse conséquence à ce Prince de ne le pas prendre, & son Conseil étoit composé de gens trop éclairés, pour lui laisser commettre une faute si lourde. Il apprit la mort de Charles VI. à un Château d'Auvergne, nommé Espalli, appartenant à l'Evêque du Pui. Une partie de sa Cour l'y accompagnoit. Il prit aussi-tôt le deuil. Le lendemain il s'habilla d'écarlate, & alla à la Messe suivi de toute sa Cour. On apporta une Banniere, où les Armes de France étoient peintes: on l'éleva, & l'on cria *Vive le Roi.* Il se rendit peu de jours après à Poitiers, où il se fit sacrer. Presque tous les Princes des Maisons d'Anjou, d'Alençon & de Bour-

bon s'y trouverent. Leur présence rendit cette cérémonie plus auguste, & confirma les peuples qui restoient sous l'obéissance du nouveau Roi, dans la pensée qu'il étoit leur légitime Souverain. Louis de Bourbon, Comte de Vendôme, y vint saluer le Roi. Il avoit été fait prisonnier par les Anglois à la Bataille d'Azincourt, & ils l'avoient mis à une si haute rançon, que tous les efforts de ses amis & de ses vassaux, n'étoient montés qu'à cinquante-quatre mille écus. On les avoit payés aux Anglois, & on ne l'en retenoit pas moins pour le reste. Il trouva le moyen de se sauver. Ce moyen n'est point venu jusqu'à nous; mais il faut bien qu'il soit extraordinaire, puisqu'il fonda dans sa ville de Vendôme en action de graces à Dieu, une Procession qui s'y fait tous les ans, & où un prisonnier convaincu d'un meurtre innocent, est mis en liberté, en portant un cierge d'un certain poids, à la principale Eglise de cette Ville. Les Habitans ont re- 1422.

1422. çu par tradition, que ce Prince ſe ſauva miraculeuſement. Nous laiſſerons aux lecteurs la liberté d'en croire ce qu'il voudront.

La Monarchie n'avoit point été ſi près de ſa chute depuis Hugues Capet. Le Languedoc, le Dauphiné & le Lionnois, étoient les ſeules Provinces dont le Roi jouit tranquillement. L'Orleanois étoit entamé, & commençoit à branler. Le Roi poſſédoit encore quelques villes dans les autres Provinces d'un côté & d'autre ; mais les Anglois pouſſoient toujours leurs conquêtes, perſuadés que quand ils auroient remporté quelque grand avantage ſur le nouveau Roi, tout le Royaume fléchiroit ſous leur domination La mort du Roi Henri V. n'avoit pas fait à leurs affaires le préjudice que l'on avoit cru d'abord : & le Duc de Betfort, Régent de France, avoit tout le jugement, la pénétration, & l'activité qu'exigeoit le poſte qu'il rempliſſoit. Il mêloit la valeur avec la prudence ; & tâ-

choit à s'accommoder au génie des François, auquel la fierté Angloiſe convient peu. 1422.

Jean de Graville eſcalada Meulan le 4. Janvier, avec un petit corps qu'il commandoit en Chef. L'entrepriſe parut hardie au Duc de Betfort; & d'ailleurs, de cette Place, on pouvoit courir toute l'Iſle de France. Il alla donc lui-même l'inveſtir dès le commencement de Février, & un grand nombre de Soldats l'y ſuivit à la file. Le Comte d'Aumale, Gentilhomme de Normandie, étoit à la tête de quelques troupes de ce côté-là. Le Roi manda à Stuard, Connétable d'Ecoſſe, de ſe joindre à lui; & de ſecourir Meulan. Ces deux Chefs ſe joignirent en effet; mais ils ſe voulurent commander réciproquement. Stuard prétendoit, qu'il y avoit une grande diſtance de lui à Aumale, & le Comte ſoutenoit que ſes prétentions ne pouvoient valoir qu'en Ecoſſe. Leur diviſion alla ſi loin, que Stuard abandonna l'Armée, & 1423.

1423. ſe retira auprès du Roi. Ces longueurs donnerent le tems au Duc de Betfort de preſſer Meulan. Graville rendit la Place au commencement de Mars, & de dépit il ſe fit Anglois. Le Duc parcourut l'Iſle de France; prit encore Marcouſſi & Monleheri, & ſe rendit à l'aſſemblée d'Amiens, d'où devoient partir de plus importantes conquêtes.

Le Duc de Betfort avoit poſé pour fondement de la grandeur du Roi ſon neveu, ſon union avec les Ducs de Bourgogne, & de Bretagne, & il croyoit que Charles VII. ſeroit facilement dépouillé, ſi ces deux Princes vouloient regarder ſa perte avec indifférence. Le premier, encore échauffé par ſa vangeance, conſentoit à s'unir plus étroitement avec les Anglois; & le ſecond venoit de ſe déclarer pour eux. Il fut donc facile à Betfort de les engager plus étroitement dans ſon parti, & même de ſe procurer une entrevue où l'on renouvellât plus ſolemnellement l'alliance

liance entre ces trois Princes. Betfort leur offrit Amiens, & ils l'accepterent. Ils s'y rendirent le 15. Mars ; & il n'oublia rien pour se les attacher entierement. La Duchesse de Bourgogne, sœur de Charles, étoit morte sur la fin de l'anné précédente. Sa mort avoit ôté au Roi l'espérance d'une réconciliation, dont les vertus de cette Princesse avoient permis qu'il se flatât. Le Duc avoit deux sœurs, dont le mérite égaloit la naissance. Le Duc de Betfort lui en demanda une pour lui-même ; & loin d'exiger une dot proportionnée à la dignité de l'époux, il offrit au Duc de Bourgogne en pur don les villes de Peronne, Roye, Mondidier en Picardie, Tournay, & Saint Amand en Flandre. C'étoit flater l'ambition du Duc de Bourgogne par l'endroit le plus sensible. Il accepta cette proposition avec des marques d'une parfaite reconnoissance. Le Duc de Betfort crut par cette Alliance s'être assûré de ce Prince.

1423.

1423. Le Duc de Bretagne n'étoit pas ſi facile à fixer, non-ſeulement, parce que la Ducheſſe ſa femme, qui étoit auſſi ſœur de Charles, vivoit encore, mais parce qu'il étoit ſi foible, qu'il ſe laiſſoit gouverner abſolument par ſes favoris. Betford ſongea donc moins à le gagner que ceux qui le gouvernoient; & il ſe trouva heureuſement pour lui, que celui dont le Duc ſuivoit les conſeils, étoit d'une naiſſance & d'un mérite, à conſerver toujours cette autorité auprès de ce Prince.

Artus de Bretagne, Comte de Richemont, étoit le ſecond frere du Duc de Bretagne, & le ſeul de ſa Maiſon qui eût beaucoup d'eſprit, de valeur, & de réſolution. On ne ſe ſouvenoit pas d'avoir vû en France un Prince de plus grande eſpérance, & le penchant qu'il avoit pour la vertu, dont il ne s'écartoit jamais, lui avoit acquis l'amour & l'eſtime des Bretons au plus haut point, où il les pût poſſéder. Des treize

ans il avoit ſuivi la Guerre, & il la ſçavoit parfaitement. Il étoit généreux, libéral, bienfaiſant, & adoré des gens de Guerre. Il s'étoit trouvé à la Bataille d'Azincourt, & y avoit été fait priſonnier par les Anglois. On avoit refuſé de le mettre à rançon ; mais le feu Roi d'Angleterre lui avoit laiſſé ſa Cour pour priſon, ſur la parole qu'il avoit donnée à ce Roi de ne la point quitter ſans en avoir ſa permiſſion. Il avoit été ſi religieux obſervateur de cette parole, qu'un Seigneur Breton, nommé Montauban, ayant fait une entrepriſe de l'enlever dans un Château de Normandie où il étoit avec peu de ſuite, il refuſa d'y conſentir, & en donna avis au Comte de Suffolc ; mais il prit auſſi la parole qu'il avoit donnée à ce Roi au pied de la lettre. Il ne le vit pas plutôt mort, qu'il ſe ſauva en Bretagne, prétendant en être dégagé. Le Duc ſon frere le reçut avec une joye incroyable. Il ſe déchargea ſur lui des ſoins du Gou- 1423.

vernement, ravi de trouver une
1423. personne qui en fût si capable.

Ce fut donc sur le Comte de Richemond, que le Duc de Betfort jetta les yeux, pour attacher au parti des Anglois le Duc de Bretagne. Il pria le Duc de Bourgogne de donner à ce Comte une de ses sœurs en mariage, Marguerite de Bourgogne, veuve de Loüis, Dauphin de France, Duc de Guienne, étoit dans son sexe ce que le Comte de Richemond étoit dans le sien. Elle avoit le plus riche doüaire de l'Europe. Sa beauté & son mérite la rendoient encore plus recommandable. Le Duc de Betfort étoit persuadé que Richemond seroit ravi du parti qu'on lui proposeroit ; mais une difficulté qu'il n'avoit pas prévûë l'arrêta. La Dauphine étoit fiere, & avoit protesté de ne se remarier jamais, plutôt que de descendre du rang que son premier mari lui avoit donné. C'est pourtant ce qui lui alloit arriver, si elle épousoit le Comte de Richemond. Elle n'au-

roit plus droit de s'appeller comme elle faisoit, Dauphine de Viennois, Ducheſſe de Guienne. Betfort leva cet obſtacle, en introduiſant en France la coutume d'Angleterre, qui conſerve aux veuves des Ducs, le rang de leurs premiers maris, lorſqu'elles ſe remarient à des Seigneurs moins qualifiés. On promit à la Dauphine qu'elle ſeroit maintenuë dans ſa dignité ; & rien n'arrêtant plus le projet du Duc de Betfort, il demeura convaincu que rien ne pourroit détacher de ſes intérêts les Ducs de Bourgogne & de Bretagne, puiſque le premier étoit ſon Beau-frere, & que le Comte de Richemond qui gouvernoit le ſecond, épouſoit la ſœur de ſa femme. 1423.

Il ſe fit donc à Amiens un Traité d'alliance entre les Ducs de Betfort, de Bourgogne, de Bretagne & le Comte de Richemond. Ils s'engagerent à ne traiter jamais l'un ſans l'autre. Ils convinrent que le Duc de Betfort épouſeroit Anne, ſœur du Duc de Bourgo-

1423. gne ; que ce dernier ſeroit mis en poſſeſſion des Villes dont nous avons parlé ; que le Comte de Richemond épouſeroit la Dauphine doüairiere, & que cette Princeſſe conſerveroit le nom & le rang que ſon premier mariage lui avoit donné. Ce Traité s'exécuta fidellement. Betfort épouſa à Amiens la Princeſſe de Bourgogne. Le Duc de Bourgogne s'empara des villes cédées, excepté de Tournay qui étoit dans le parti du Roi, & le Comte de Richemond ſuivit ce Duc à Dijon, où il épouſa la Dauphine. Les nôces s'en firent avec magnificence. Le Comte ſéjourna un an à la Cour de ſon Beau-frere, & enſuite retourna en Bretagne par mer avec la Dauphine ſa femme.

Une partie de l'Armée Angloiſe avoit ſuivi le Duc de Betfort à Amiens. Ils retourna à Paris, & l'envoya rejoindre l'autre partie qui étoit en Champagne ſous Henri de Montagu Comte de Saliſberi. Betfort l'avoit fait Gouverneur de Champagne ; & il s'a-

pliquoit à chasser de son Gouvernement les Partisans de Charles, 1423.
qui n'étoient pas plutôt chassés d'une ville, qu'ils s'emparoient d'une autre, parce que l'inclination des peuples leur facilitoit ces surprises, dont le nombre fut infini pendant ce Régne. Salisberi s'empara de Pont-sur-Seine & de Vertus, emporta le 23. Juin Sezane d'assaut, où le Capitaine Marin fut tué sur la breche, & les Soldats de la Garnison pendus, reprit Epernay près Châlons, & força la Garnison d'Orsay de se rendre à discrétion. C'étoit un méchant Château qui osa se défendre trois semaines. On en envoya les Soldats à Paris la corde au col; & le Duc de Betfort qui jugeoit d'une conséquence trop dangereuse, d'accoûtumer les moindres forts à une trop longue résistance, les condamna au supplice; mais la Duchesse s'étant trouvée dans la ruë Saint Jacques, comme on les y traînoit, fut touchée de pitié, & obtint leur grace.

1423. La Reine accoucha d'un fils à Bourges le 6. Juillet ; & ce bonheur fit oublier au Roi ces petites pertes. Malgré l'état pitoyable, où la Guerre avoit réduit les Provinces de son obéissance, il n'y eut point de ville qui n'en témoignât de la joye. Le Roi choisit pour son Parrain Jean Duc d'Alençon, Prince du Sang. L'Evêque de Laon baptisa ce fils, & le Duc le nomma Loüis, nom heureux à la France.

Montagu restoit encore au Roi en Champagne, & il donna ordre à Duchatel de le défendre. Ce Général entra dans cette Province avec Coitivi, & l'Armée du Roi ; mais il n'eut pas le tems de jetter du secours dans Montagu. Salisberi le suivit pas à pas, & comme Duchatel étoit le plus foible, il fut obligé de fuir. Salisberi le poussa jusqu'à Mouson, où Duchatel fit une démarche heureuse, qui empêcha son Armée d'être défaite. Il traversa la Champagne, & se sauva, Salisberi investit Mon-

tagu, & Duchatel ne trouva point d'autre expédient pour le ſauver que d'entrer en Bourgogne, & d'y faire un Siége, d'autant plus qu'un parti François avoit ſurpris dans cette Province, Crévant à un bout, & Mâcon à l'autre, mais Saliſberi trompa ſa vigilance. Il prit Montagu en deux jours, & vint comme un foudre aſſiéger Crévant. 1423.

Stuard, Connétable d'Ecoſſe, en arriva ſur ces entrefaites, avec quatre cens hommes; & bien que ce ſecours fût bien petit, le Roi en eſpérant de plus grands, & conſidérant ſont cœur, lui donna la Seigneurie d'Aubigni, & lui permit d'écarteler de France. Stuard alla joindre Duchatel, qui étoit campé dans l'Auxerrois. Le Maréchal de Severac, & le Comte de Ventadour arriverent auſſi au Camp des François avec ſix cens hommes d'armes, & l'Armée ſe trouva d'environ dix mille hommes. On apprit que Crévant étoit pris; mais qu'une Tour tenoit encore. Stuard fit réſoudre qu'on iroit la

1423. secourir ; mais on arriva trop tard. Les Anglois s'étoient déja retirés, & Stuard fit le Siége de Crévant. Cette Place ne pouvoit tenir longtems. Toulongeon, Maréchal de Bourgogne, engagea les Anglois à la secourir. Ils n'osoient mécontenter le Duc de Bourgogne ; ils marcherent au secours de Crévant. Comme ils étoient plus forts que les François, ces derniers leverent le Siége, & se camperent sur une hauteur si avantageusement, que l'on ne pouvoit les attaquer sans s'exposer à une perte certaine ; mais les bravades des Anglois parurent insupportables à Stuard, & par une fougue de jeune homme, il descendit le 19. Juillet de la colline qu'il occupoit, & accepta en rase campagne la Bataille que les Anglois lui offroient.

Le Comte de Salisberi avoit avec lui le Comte de Varvic, le Comte de Ligni, & le Maréchal de Toulongeon ; c'est à-dire que les quatre plus grands Capitaines de l'Europe étoient à la tête des Anglois

& des Bourguignons. Stuard, Duchatel, Severac, & Xaintrailles commandoient les François, Soldats déterminés, mais bien moins habiles à conduire une Armée. Stuard commandoit en chef, & mit les Ecossois à la pointe de l'Armée. L'affectation qu'il eut de distinguer sa nation fut fatale à la France. Ils furent d'abord rompus, & leur désordre se communiqua au gros de l'Armée. Ils revinrent à la charge; mais bien qu'ils combatissent vaillamment, les Généraux des ennemis n'étoient pas d'humeur à laisser perdre leur avantage. L'obstination des François rendit la Bataille sanglante. Stuard y eut l'œil droit crevé, & presqu'en même-tems Ventadour perdit le gauche. Un gros de fuyards emporta le Maréchal de Severac, & on lui reprocha qu'il n'avoit pas eu moins de peur que lui. Richard de Loire l'imita; mais leur exemple rendit le reste des François plus opiniâtre au combat. Le Bâtard du feu Roi d'Ecosse fut

1423.

1423. tué après mille actions de valeur. Xaintrailles se battit jusqu'à ce qu'il fut fait prisonnier par le Comte de Ligni. Enfin Stuard eut le même sort, & Duchatel se sauva avec deux ou trois mille hommes. Le champ de Bataille fut couvert de quinze cens François. Il y en eut autant de prisonniers, & entr'autres quarante-quatre Seigneurs de marque.

Telle fut la Bataille de Crévant, où périt la plus brave Noblesse de France, mais dont les Anglois ne recueillirent pas tout le fruit, parce qu'ils ne se trouverent pas avec des forces capables d'entreprendre un Siége d'importance. La terreur fut telle aux environs du champ de Bataille, que Mâcon ouvrit ses portes. Salisberi parcourut la Champagne & la Picardie. Quelque noblesse s'étoit cantonnée dans cette derniere ; il lui enleva Couci, le Crotoy, & rendit ces deux Provinces paisibles & tranquilles.

Le Roi fut un peu consterné lorsqu'il reçut ces nouvelles, &

la premiere chose qu'il fit, fut de payer la rançon de Xaintrailles. 1423.
Ce brave homme s'acquitta bientôt auprès du Roi, car à peine étoit-il hors de prison, qu'il s'alla mettre à la tête de cette Noblesse de Picardie, qui ne pouvoit subir le joug des Anglois, & il escalada avec elle Ham & Guise. En même tems la Hire surprit Compiegne, & ces deux explotis faits par des vaincus, étonnerent le Duc de Betfort. Il donna ordre qu'on assiegeât au plûtôt ces trois Places. Ligni avec une partie de l'Armée de Salisberi, investit Ham, & Liladam fit une entreprise sur Compiegne qu'il tenoit pour infaillible; mais la Hire en fut averti. Il dressa un piege à Liladam, & il fut assez heureux pour lui tuer cinq cens hommes. Il est vrai que les efforts de ces vaillans Seigneurs furent assez inutiles : car Ligni prit Ham, & investit Xaintrailles dans Guise. Xaintrailles laissa le soin du Siége à Proisi, & sortit pour aller chercher du secours;

1423. mais il fut fait prisonnier, & Proïsi rendit la Place. De-là Ligni ramena son Armée devant Compiegne, & obligea la Hire de capituler.

La France n'étoit remplie que de Soldats, & une infinité de courses & de surprises, se succédoient les unes aux autres. Fontaine, Capitaine François, battit huit cens Anglois à la Neuville; mais de tous ces petits évenemens, il n'y en eut point de plus remarquable que celui de la Gravelle, & l'on osa insinuer au Roi, qu'il y avoit eu sa revanche de la Bataille de Crévant.

Milord Poll, Frere du Comte de Suffolc, s'étoit mis à la tête de deux mille cinq cens hommes, qu'il avoit tirés de plusieurs villes de Normandie, & sur le bruit de la victoire de Crévant, il s'étoit jetté dans l'Anjou, où il avoit fait un dégât épouventable. Il avoit pénétré jusqu'aux Fauxbourgs d'Angers, entraîné un nombre prodigieux d'ôtages & de prisonniers:

& sur-tout il comptoit parmi son butin douze mille Bœufs, dont il avoit dépouillé cette Province. 1423.
Jean de Harcourt, Comte d'Aumale, étoit Gouverneur de l'Anjou & du Maine. Il tira à son tour la plûpart des Garnisons de la Province, & fut joint par toute la Noblesse. Le Duc d'Alençon, jeune Prince âgé de quatorze ans, mais vaillant, prompt, hardi, & que sa beauté rendoit adorable aux Soldats, étoit à leur tête. Pierre, son frere naturel, Jean de la Haye, Seigneur de Coulonge, & André de Laval, Seigneur de Loheac, étoient avec lui. Aumale suivi de ces vaillans Seigneurs & de trois mille hommes, marcha sur les pas des Anglois, & les atteignit à la Gravelle au Maine sur les frontieres de Bretagne. Poll voyant qu'il étoit suivi, fit alte tout à coup, rangea les siens en bataille, & fit planter devant ses Soldats un grand nombre de pieux, qui servoient de retranchement aux siens. Aumale reconnut que la

1423. victoire ſeroit difficile à arracher ; & prit une précaution qui la lui donna. Il détacha Coulonge & Loheac avec ſix cens hommes, & leur ordonna de prendre un détour, & d'aller attaquer les ennemis par derriere. En même tems il les attaqua par devant, & éprouva combien il ſeroit difficile de vaincre : car ils ſe défendirent en lions, & le déſir de conſerver le riche butin qu'ils avoient acquis, augmenta, pour ainſi dire, leur valeur; mais lorſqu'il étoient le plus animés, Coulonge & Loheac les attaquerent de l'autre côté, & remplirent leur Camp de trouble & de déſordre. Aumale renverſa leurs pieux, & ſe fit jour parmi eux. la victoire fut complette. Le Milord reſta priſonnier, & quatorze cens Anglois furent tués. Il n'y perit que ſix-vingts des nôtres, & tout le reſte des leurs fut fait priſonnier. D'Aumale récouvra ce riche butin, & fit Chevalier ſur le champ de Bataille Loheac, qui s'y étoit diſtingué d'une maniere glorieuſe.

Cette

Cette heureuſe nouvelle ne fut pas la ſeule qui conſola le Roi du funeſte combat de Crévant, & la fin de cette année lui fut auſſi heureuſe que les commencemens en avoient ſemblés triſtes. Ce Prince avoit envoyé des Ambaſſadeurs en Ecoſſe & à Milan pour demander du ſecours, & il ſçut qu'ils avoient obtenu une partie de ce qu'ils demandoient. Renaud de Chartres étoit paſſé lui-même en Ecoſſe, & le Connétable de Boukent l'y avoit ſuivi pour appuier par ſa préſence les raiſons du Chancelier. Ils avoient d'abord trouvé les choſes fort mal diſpoſées. Le Duc de Gloceſtre, Régent d'Angleterre, & qui avoit pris la qualité de Protecteur, avoit cru qu'il ne pourroit détacher l'Ecoſſe de la France, qu'à force de bienfaits, & il avoit ſuivi une route oppoſé à celle de ſes Prédeceſſeurs. Il avoit été lui-même dire au Roi d'Ecoſſe, qu'il étoit en liberté. Il lui avoit demandé ſon amitié, & ſçachant que ce Prince durant ſa

1423.

423. captivité, étoit devenu amoureux de Jeanne de Sommerſet, petite-niéce du Roi Henri V. il la lui offrit. Le Roi d'Ecoſſe parut ſenſible à tant d'honnêtetés. Il épouſa la Princeſſe de Sommerſet, & fit alliance avec les Anglois. Il y avoit donc peu d'apparence qu'il ſecourut le Roi, preſque au moment qu'il venoit de traiter avec les Anglois. Cependant il ne vit pas plûtôt le Chancelier, qu'il le combla de carreſſes. Il permit à toute ſa Nobleſſe de s'embarquer pour la France; & même il l'en preſſa. Archambaud, Comte de Douglas, Beau-pere du Connétable, excité par les honneurs dont le Roi avoit comblé ſon Gendre, ſe mit à la tête de deux mille hommes. Il débarqua à la Rochelle avec le Connétable, & une infinité de Nobleſſe. Ils allerent ſaluer le Roi à Bourges, & ils en furent reçus avec des marques de reconoiſſance au deſſus des ſervices qu'ils lui avoient rendus. Il donna le Duché de Touraine à Douglas.

& pour récompenser la Nation, de l'attache qu'elle témoignoit à la Maison Royale de France, il leur confia sa personne, & créa une Compagnie de Gardes Ecossoises. 1423.

Le secours d'Italie arriva presque en même tems, & dans une occasion extrémement favorable. Philippe Viscomti étoit alors Duc de Milan. Il étoit oncle du Duc d'Orleans, & avoit toujours paru attaché aux intérêts de la France. Il accorda de bonne grace le secours que le Roi lui fit demander. Il consistoit en six cens lances & en mille hommes d'armes. Grolée, Gouverneur de Lion, l'alla recevoir sur la frontiere, & le conduisit jusqu'à la Bussiere en Beaujolois avec un grand secret. Le Gouverneur de ce Fort l'avoit fait avertir, qu'il pouvoit faire un coup important, en cachant sa marche, Toulongeon, Maréchal de Bourgogne, avoit proposé a ce Gouverneur de lui vendre le Fort qu'on lui avoit confié. On con-

1423. vint du prix; & le jour fut pris pour livrer la Place; mais le Gouverneur en avertit Grolée. Il dressa une embuscade à Toulongeon de concert avec de Culant, que le Roi avoit fait Amiral. Toulongeon se rendit à la Bussiere au jour marqué avec sept cens hommes. On lui livra une porte; il entra, & commençoit à compter l'argent, lorsqu'il fut attaqué de tous côtés par le Gouverneur & par Grolée, qui étoit à la tête des Italiens. Toulongeon perdit le jugement, & ne put deviner d'où cette Armée avoit pu sortir, lui qui étoit persuadé qu'il n'y en avoit point en Beaujolois. En un mot il demeura prisonnier, lui & ses sept cens hommes, & servit à délivrer Stuard, que le Roi créa Comte d'Evreux au sortir de sa prison, pour le récompenser des blessures qu'il avoit reçûes à la Bataille de Crévant. Presque en même tems le Duc de Savoye procura une Tréve entre le Roi & le Duc de Bourgogne pour la Duché de Bourgogne &

leLyonnois ſeulement. Ils y avoient tous trois le même intérêt. Le commerce étoit ruiné par la longueur de la Guerre, & il ne ſe pouvoit que ces incommodités ne rejalliſſent ſur la Savoye. 1423.

Ces deux provinces goûterent donc quelque repos, & la guerre ſe répandit dans les païs voiſins. On regarda comme un coup bien hardi la ſupriſe de la Charité par Perrinet Graſſet Bourguignon, & vers le même tems Beaumont ſur Oiſe fut eſcaladé par les François. L'importance de cette Place, ſituée à ſept lieuës de Paris, obligea le Duc de Betfort à la recouvrer promptement. Il ſe mit en campagne en Mars, & il la preſſa de telle ſorte qu'il la prit ſur la fin du mois, & en fit raſer le Château; ce qui empêcha depuis qu'elle ne fût attaquée, parce qu'on ne pouvoit plus la garder, qu'on ne fût maître du reſte de la Province. 1424.

L'Armée de ce Prince n'étant que de huit à neuf mille hommes, elle ne pouvoit pas faire

1424. de grandes conquêtes. Il l'occupa à prendre une infinité de Châteaux, qui désoloient l'Isle de France, & ayant appris que le Capitaine Giraut avoit surpris Ivry sur les frontieres de Normandie, il l'assiégea avec toute son Armée. Giraut se fit un honneur de défendre la Place qu'il avoit surprise, & résista vaillamment au Duc de Betfort; mais prévoyant qu'il ne pourroit sauver Ivry, s'il n'étoit secouru, il capitula de le rendre le 15. Août. Il y avoit encore un mois jusques-là, & c'étoit assez donner le tems au Roi de faire secourir la Place. En effet ce Prince témoigna qu'il le souhaitoit, & il ne s'étoit point encore vû plus en état de le faire. Son Armée campée dans le Maine, étoit de quatre mille Italiens, presque d'autant d'Ecossois, & d onze mille François des vieilles troupes du Connétable d'Armagnac: c'est-à-dire, des Soldats les plus braves & les mieux disciplinés. Le commandement de ces troupes appartenoit

au Connétable de Boukent ; mais 1424.
il eut l'honnêteté de le céder au Comte de Douglas son Beau pere. Le Roi le fit Lieutenant Général, & lorsque le bruit fut répandu qu'on alloit faire lever le Siége d'Ivry, toute la noblesse accourut en foule à l'Armée, qui se trouva de vingt mille hommes complets.

Le Duc de Betfort ne s'étoit attaché qu'à fortifier ses lignes, & y avoit si parfaitement réussi, que son Armée y étoit invincible. Celle de France se mit en marche le 10. Août, passa sous les murailles de Verneuil-au-Perche le 12. & arriva le 13. à la vuë des ennemis. Douglas envoya reconnoître les retranchemens, & sur le rapport fidele qu'on lui en fit, il jugea qu'il exposeroit inutilement ses troupes. Il quitta donc son poste dès le lendemain matin, & alla investir Verneuil, dont la prise l'eût recompensé de la perte d'Ivry. L'air triomphant des François laissa croire à la Garnison de Ver-

1424. neuil, que le Siége d'Ivry étoit levé, & que le Duc de Betfort avoit été vaincu, & il faut avoüer que leur erreur étoit excusable. Ils avoient vu partir pour ce dessein une Armée plus puissante que celle de ce Duc, & ils ne pouvoient croire qu'elle n'eût fait que paroître devant une ville qu'elle alloit secourir. Les François ne contribuerent pas à les désabuser, & ce fut sur ce fondement que Verneuil ouvrit ses portes.

Betfort l'apprit avec indignation, & voulut s'en vanger. Le Duc d'Excester lui avoit amené deux mille Archers & neuf cens hommes d'Armes, le même jour que les François avoient paru devant Ivry. Le 15. Août au matin, cette ville se rendit, & aussi-tôt il s'avança du côté de Verneuil avec toutes ses forces. Il envoya un Héraut présenter la Bataille aux François, & dire en particulier au Comte de Douglas, qu'il venoit boire avec lui. Le Comte manda au Duc qu'il tenoit la table toute prête,

prête, & qu'il étoit venu exprès 1424.
d'Ecoſſe pour ce deſſein. Betfort apprit ſa réponſe avec joye. Toute ſon Armée n'étoit que de dix-huit cens hommes d'armes & de huit mille Archers, ce qui faiſoit en tout quatorze mille combattans. Il plaça deux mille Archers ſur une hauteur qui commandoit à la plaine, & ordonna aux autres de ficher chacun un pieu devant ſoi. Il fit ajoûter quelques retranchemens à ſon Camp, & dans cette diſpoſition il attendit les François, qui étoient éloignés de lui d'environ une lieue.

Cependant Douglas avoit aſſemblé le Conſeil de Guerre; & l'on peut dire qu'on y agita le deſtin de la Monarchie. Douglas qui avoit infiniment du bon ſens, remontra qu'il y auroit de la témerité à accepter la Bataille que le Duc de Betfort leur offroit; que ce Duc étoit dans un Camp bien retranché, où il vouloit combatre à ſon avantage; que les ſuites de la victoire n'étoient pas égales, puiſ-

1424. que si les Anglois l'obtenoient, il ne tiendroit qu'à eux de conquérir le reste de la France, au lieu que celle des François seroit bornée à de légeres conquêtes, que les Anglois arrêteroient bien-tôt, puisque l'Angleterre leur étoit une ressource inépuisable; que le Roi avoit fait les derniers efforts pour assembler les Troupes qu'il avoit l'honneur de commander; que l'Ecosse & l'Italie y avoient contribué; qu'il ne lui resteroit plus d'espérance, si elles étoient vaincues, qu'il valoit mieux fatiguer le Duc de Betfort, & attendre une occasion plus favorable; qu'aussi-bien jusques-là, on avoit sur lui l'avantage, puisque pour Ivry qu'il avoit été trois mois à prendre, on s'étoit rendu maître de Verneuil en un jour.

Tout le monde ne fut pas de ce sentiment. Quelques-uns opinerent à la Bataille, & pour le malheur de la France, Aimeri, Vicomte de Narbonne, se trouva à leur tête. Il n'y avoit point de Seigneur plus

brave, ni plus fidellement attaché au parti du Roi ; mais sa présomption & son opiniâtreté étoient invincibles. Il soutint avec emportement que toutes les précautions du Comte de Douglas étoient inutiles, puisqu'elles ne s'appuyoieut que sur la supposition de la defaite des François ; qu'il n'étoit pas permis de la faire, lorsqu'ils étoient Superieurs aux Anglois en Chefs & en Soldats ; que les retranchemens du Duc de Betfort étoient imaginaires, puisqu'il n'étoit arrivé que du soir précedent dans son Camp ; que l'honneur de la nation Françoise étoit intéressé dans cette Bataille ; que si on la refusoit, rien ne pourroit égaler l'orgueil & la fierté des Anglois ; que les François iroient se cacher de honte & de crainte ; enfin que l'extrémité de la Monarchie en étoit venue-là, qu'il falloit une victoire pour la rétablir ; que le Roi ne pourroit long-tems entretenir tant de gens de guerre ; qu'il les avoit assemblés avec peine ; qu'il 1424.

falloit donc profiter de leur union ;
1424. & remporter une victoire, dont le prix feroit peut-être le refte du Royaume.

Tous les Chefs fe trouverent partagés entre ces deux avis ; mais enfin la folidité du premier y ramena tout ce qu'il y avoit de gens d'expérience. Narbonne ne le vit point fans fureur, & au lieu de fe rendre aux Loix de la difcipline militaire, il s'écria qu'il y avoit de l'infamie à refufer la Bataille ; & qu'il alloit la commencer. En même tems il fit déployer fon Etendard, & marcha vers les Anglois avec une promptitude furprenante. Le Comte de Douglas frémit de colere en voyant l'infolence de Narbonne, & refolut de le laiffer périr, avec ceux qu'il commandoit, mais il s'apperçut, qu'à fon exemple, une infinité de Chefs marchoient contre l'ennemi, & entraînoient toute l'Armée. Alors il foupira de douleur, & fut forcé, pour n'en pas laiffer périr la moitié, de donner le fignal de la Bataille,

On marcha donc vers les Anglois dans un desordre épouvantable. On n'observoit ni les Enseignes, ni les rangs. Chaque Chef menoit la troupe qu'il commandoit, & sembloit faire une Armée à part. Les Seigneurs François, qui avoient accoûtumé d'être toûjours à cheval, étoient à pied, & déja fatigués du chemin. Les Soldats marchoient fort vîte, & étoient las avant que d'avoir joint l'ennemi, qui étoit à près d'une lieuë d'eux, & les attendoit tranquille dans son Camp. Douglas étoit accablé de chagrin, & ne sçavoit quels ordres donner. Cependant il jetta deux mille chevaux aux deux aîles de l'Armée, & en mit quatre cens à la tête. Il tâcha de rétablir l'ordre & la discipline, sans laquelle une Armée est incapable d'agir; mais ce fut en vain. L'esprit de confusion s'en étoit rendu le maître, & ce Général ne pouvoit être partout. 1424.

Enfin on joignit les Anglois, & on attaqua leurs retranchemens.

1424. Ils les défendirent avec autant de ſang froid & de jugement, que les François témoignoient de précipitation & de mauvaiſe conduite. Une grêle de fléches perca le Bataillon Italien, & leur inſpira tant de crainte, qu'ils fuirent honteuſement, avant que d'avoir combattu. Leur lâcheté inſpira de la valeur aux François & aux Ecoſſois; & il leur ſembla, qu'ils auroient plus de gloire à vaincre ſans eux. Ce fut-là que le maſſacre fut grand, & qu'on répandit beaucoup de ſang; mais on ne peut dire la perte que cauſerent aux François ces deux mille Archers Anglois, que le Duc de Betfort avoit poſtés ſur une hauteur. Ils tiroient de-là à coup ſûr, & aucune fléche ne tomboit en vain. Les Anglois leur dûrent la victoire. Il ſe fit dans cette journée des actions de valeur prodigieuſes. Le Duc d'Alençon s'y diſtingua d'une maniere heroïque; mais il fut renverſé de ſon cheval. Il alloit enfin être tué, lorſque Pierre, ſon frere Bâtard,

lui sauva la vie. L'Armée Fran- 1424.
çoise commençoit à être rompuë ; & dans le desespoir de vaincre, il y avoit peut-être autant de prudence à fuir que de lâcheté. Le Bâtard d'A ençon le pouvoit faire ; mais il vit son frere en danger, & il ne hésita pas à le secourir. Il lui fit un rampart de son corps ; il reçut tous les coups qu'on lui portoit, & ils tomberent enfin tous les deux parmi les morts. Le champ de Bataille fut arrosé du sang de toute la noblesse. Le vaillant Douglas mourut les armes à la main, desesperé d'un évenement si tragique. Le Connétable son Gendre périt à ses côtés. Narbonne ne jugea pas à propos de se sauver, pour aller porter sa tête sur un échafaut. Il se fit tuer, en se précipitant dans les occasions les plus chaudes. Les Comtes d'Aumale & de Ventadour, les Seigneurs de Graville & de Ramboüillet, perdirent la vie dans cette Bataille. La mort des Généraux fut le signal de la fuite. Le

1424. reste de l'Armée s'y abandonna ; & ce fut peut-être le moment où il y eut le plus de monde tué. Les vainqueurs étoient encore sur le champ de Bataille, lorsqu'un corps de trois mille hommes parut comme retournant au combat. C'étoit les Italiens, qui une heure après leur fuite, sur un faux bruit que les François avoient remporté la victoire, étoient retournés se joindre à eux, honteux & confus de leur lâcheté. La vuë des Anglois triomphans les détrompa. Ils se virent aussi-tôt attaqués ; mais ils se dféendirent mieux q'ils n'avoient secouru les François. La nuit & la lassitude des Anglois, leur permirent de se sauver.

On trouva le lendemain parmi les morts le corps du Vicomte de Narbonne. Comme il avoit été l'un des principaux Auteurs du meurtre de Montereau, on le dépouilla, on l'écartela, & on le pendit à un gibet. Le Duc d'Alençon & le Bâtard son frere, furent pansés soigneusement ; & ils

réchaperent. Le Maréchal de la Fayete & le Seigneur de Gaucourt demeurerent prisonniers. On compta quatre mille cinq cens tant François qu'Ecossois tués, & parmi eux un nombre incroyable de Noblesse, puisque du seul Dauphiné il y en avoit trois cens de tués. Il est vrai que leur mort coûta aux Anglois dix-huit cens de leurs plus vaillans Soldats. 1424.

La nouvelle de cette Bataille répandit la consternation dans les Provinces qui obéïssoient encore au Roi. Il ne restoit plus de Généraux à ce Prince. L'Armée qui venoit d'être vaincuë, avoit été un dernier effort que lui & ses Alliés avoient fait, & il ne sembloit pas après les défaites de Crévant & de Verneuil, qu'il pût encore se soutenir sur son Trône, qui chanceloit dès auparavant. Toutes les Villes étoienr à demi-perduës, prêtes de se rendre aux premieres sommations. Le tocsin sonnoit à tous momens, & Charles n'étoit pas trop en sûreté à Bourges. Sa

1424. Cour étoit déserte, les finances épuisées, son domaine engagé. Il n'avoit qu'un revenu médiocre, & n'osoit rehausser les impôts, qui eussent aliéné les peuples. Aussi n'avons-nous point d'exemples qu'aucun de nos Rois eût été réduit à une si dure extrêmité. Les ennemis ne l'appelloient plus que le Roi de *Bourges*, ou quand ils parloient sérieusement, le Comte de Ponthieu. Il se trouvoit dans un besoin si pressant, qu'il fallut retrancher sa table. Il s'enfermoit dans une chambre pour dîner, & Xaintrailles & la Hire étant venus à Bourges quelques jours après la Bataille, le trouverent à table avec la Reine, dînant d'une queüe de mouton, & de deux poulets. Leur cœur fut serré de ce spectacle ; ils en redoublerent leur fidélité. C'étoient les deux plus vaillans Capitaines qui lui fussent demeurés. Ils rassemblerent les débris de l'Armée Françoise ; mais la misere avoit dissipé les uns, & les autres trembloient encore au nom du Duc de Betfort.

Le 17. Août qui fut le lendemain de la Bataille de Verneuil, ce Prince investit cette Place, où Rambure commandoit avec trois mille hommes. Sa défense étoit d'autant plus importante, que le Comte de Douglas y avoit enfermé l'argent destiné à payer l'Armée, & que c'étoit la seule ressource de l'Etat. Rambure s'attendoit d'être attaqué de force, & de faire périr l'Armée Angloise en quatre assauts ; mais le Duc de Betfort étoit plus grand Capitaine. Il sçavoit que Verneuil manquoit de vivres, & il se contenta d'attendre sans aucun mouvement que cette ville lui vînt apporter les clefs. En effet, dès le troisiéme jour, on demanda à capituler, & on leur permit de sortir armes & bagages sauves ; mais à condition qu'ils n'emporteroient rien de ce qui avoit appartenu aux François, morts ou faits prisonniers à la Bataille. Ainsi le bagage de tant de grands Seigneurs, & l'argent destiné à payer l'Armée, échût à Betfort, & la

1424.

1424. prise de Verneuil fut une seconde victoire. La garnison sortit, mais il sembla au Soldat vainqueur, qu'il lui restoit trop de richesses, & il se donna la liberté de la piller. Le Duc en fut averti, & se comporta en Prince généreux. Il courut à ses Soldats, il les frappa à coups de canne, & voyant que l'ardeur du butin les y rendoit insensibles, il passa son épée au travers du corps du plus opiniâtre des siens. Ce grand exemple de sévérité arrêta les Anglois. Rambure conduisit sa garnison dans le Camp, où Xaintrailles rassembloit les gens de Guerre. Le Duc de Betfort laissa l'Armée sous la conduite du Comte de Salisberi, & retourna à Paris, où il entra dans une espéce de triomphe. Il ne fut pas trop agréable aux yeux des Parisiens. Ils commençoient à trouver dur le joug des Anglois, & même sur quelques impositions nouvelles, ils se souleverent, en regrettant leurs anciens Princes ; mais ils ne firent que redoubler leurs chaînes. Un

des féditieux fut pendu, & une femme des plus hardies brûlée. 1424.

Salisberi mena fon Armée victorieufe droit au Mans, & fe flatta d'un fuccès d'autant plus heureux, qu'il avoit un nouveau moyen de prendre des Villes. L'artillerie étoit inventée depuis quelques années, & comme les Arts fe perfectionnent infenfiblement, on commençoit à trouver l'ufage des Canons. Des Vaiffeaux Anglois avoient fait une prife Italienne, fur laquelle ils en avoient trouvé quatre. Salisberi les avoit, & il en foudroya les murailles du Mans, avec un fracas qui fit perdre cœur à ceux qui le défendoient ; outre que cette nouvelle machine renverfoit les murs en peu de tems. Crifet, qui en étoit Gouverneur, capitula, & rendit la Place à compofition. Les Habitans qui voulurent fuivre les gens de guerre, furent contraints de payer quinze cens écus une fois payés. Salisberi courut enfuite tout le Maine, prit Sainte Sufanne, plufieurs autres petites

1424. Places, & la Ferté-Bernard, après que Guillaume d'Avaugour y eut été investi près de quatre mois, & qu'il eut été forcé de se rendre prisonnier.

On s'attendoit à voir de plus grandes suites de la Bataille de Verneuil, & la prise du Mans intimidoit les plus fortes Places. Le Roi lui-même n'avoit presque plus d'espérance. Cependant le hazard, ou plûtôt la providence, soigneuse du salut de la Monarchie, donna quelque tems au Roi pour respirer, par un événement tout-à-fait imprévû. Guillaume de Baviere, Comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande & de Frize, de son mariage avec Marguerite fille de Philippes le Hardi Duc de Bourgogne, n'avoit eu qu'une fille, nommée Jacqueline. Cette Princesse, héritiere de quarre Provinces, avoit de la beauté & de l'esprit; mais elle étoit fiere, méprisante, & avoit un grand penchant pour l'amour. Elle fut recherchée par tons les Princes de l'Europe, & le Comte

de Hainaut leur préféra Jean de France, Duc de Touraine, qui étoit pour lors second fils de Charles. L'ambition de la Ducheſſe eut bien-tôt lieu d'être ſatisfaite. Le Duc de Touraine devint Dauphin par la mort de Loüis ſon frere aîné; mais ſa grandeur s'évanoüit en naiſſant. Le Dauphin Jean mourut, & ſa veuve ſe retira chez ſon pere, qui mourut peu après, laiſſant la Dauphine héritiere de ſes Etats, ſous la tutelle de la Comteſſe ſa mere. La Comteſſe ſongea de bonne heure à donner à ſa fille un mari, & la politique autant que l'inclination, lui fit choiſir pour elle Jean de Bourgogne, Duc de Brabant, de Lottier, de Limbourg, & Marquis d'Anvers. Ce Prince étoit neveu de la Comteſſe, & elle crut faire un coup de partie, en uniſſant par ce mariage huit Provinces des Païs-Bas enclavées les unes dans les autres; mais un mariage eſt mal aſſorti, quand l'intéret ſeul en eſt l'ame. Le Duc de Brabant avoit de la vertu & de

1424.

1424. l'honneur ; cependant il ne possédoit pas ces qualités brillantes, qui font la conquête des cœurs. Il étoit bon, doux, & d'une complexion foible. La Dauphine ne l'épousa qu'avec peine ; mais la Comtesse sa mere ne consulta pas tout-à-fait son inclination. Elle mourut après ce mariage, & la nouvelle Duchesse de Brabant se voyant Souveraine par elle-même des quatre Provinces où son pere avoit regné, commença à traiter le Duc son époux avec hauteur, & ensuite à le mépriser. La division d'abord, puis une haine violente, s'établit entre le Duc & la Duchesse ; & comme la derniere étoit la plus vive, & la plus hardie, elle choisit des remédes violens. Elle se fit enlever en Hollande, où elle s'embarqua sur un Vaisseau qui la conduisit en Angleterre.

L'Europe vit la conduite de cette Princesse avec étonnement ; mais la Duchesse lui donna bien-tôt occasion de l'augmenter. Un Schisme fatal divisoit l'Eglise depuis

près

près d'un siécle, & l'on avoit vû deux Papes l'un à Rome, l'autre à Avignon, sans que l'on pût décider auquel des deux il falloit qu'on s'attachât. Le remede qu'on y avoit apporté avoit augmenté le mal. On avoit déposé ces deux Papes dans le Concile de Pise. On en avoit élû un autre, & cette élection, loin d'obliger les deux premiers à abdiquer le Pontificat, avoit seulement multiplié les Papes. Cette confusion duroit encore, lorsque la Duchesse de Brabant se sauva en Angleterre. Elle s'adressa à l'un des trois Papes. C'étoit Benoit XI. qui résidoit à Avignon. Elle se plaignit à lui de la violence dont sa mere avoit usé à son égard pour lui faire épouser le Duc de Brabant, & elle n'eut point de honte d'accuser ce Prince d'impuissance. Le Duc de Glocestre, Protecteur d'Angleterre, appuyoit la plainte de la Duchesse, soit qu'il fût devenu amoureux d'elle, soit que son ambition lui fît regarder avec avidité l'occa- 1424.

1424. ſion de s'emparer des quatre Provinces dont la Ducheſſe étoit héritiere. Le Pape Benoit caſſa le mariage de cette Princeſſe, & elle n'en eut pas plûtôt reçu la Sentence, qu'elle épouſa le Duc de Gloceſtre pendant la vie de ſon premier mari.

Cet adultere (car c'eſt le ſeul nom qu'on peut donner à ce mariage infâme) remplit tous les peuples d'indignation, & le Duc de Brabant ne s'en voulut vanger qu'en conſervant les Etats de cette impudique Princeſſe; mais comme c'étoit pour ces Etats ſeuls, que le Duc de Gloceſtre l'avoit épouſée, il ſe mit bien-tôt en devoir de les lui enlever. Il s'éleva donc une guerre furieuſe entre les Ducs de Brabant & de Gloceſtre. Quelques Villes étoient demeurées dans l'obéïſſance de ce dernier, & il leva des Troupes pour aller conquérir les autres. Ce fut-là le coup qui ſauva la France. Une partie de l'Armée Angloiſe prit la route des Païs-Bas; & l'Angleterre ne

fournit plus de ſecours qu'au Protecteur. 1424.

Il en arriva un nouveau bonheur pour le Roi. Le Duc de Brabant étoit couſin-germain du Duc de Bourgogne. Il l'alla trouver, & implora ſon ſecours. Le Duc de Bourgogne lui promit de lui fournir des Troupes. Ainſi les ennemis de Charles diminuerent, & tournerent leurs armes les uns contre les autres. Le Protecteur envoya faire de ſanglans reproches au Duc de Bourgogne, de ce qu'au préjudice de l'union où il étoit avec l'Angleterre qui l'avoit comblé de bienfaits, il ſecouroit le Duc de Brabant contre l'oncle du Roi Henri. Le Duc ſouffrit impatiemment ces reproches. Il répondit que non-ſeulement il prêteroit tous ſes Soldats au Duc de Brabant ſon couſin; mais encore qu'il iroit le ſervir de ſa propre perſonne. Le Protecteur plus irrité, envoya défier le Duc de Bourgogne au combat de corps à corps. Le Duc l'accepta avec hauteur. On convint du lieu & des

1424. armes, & l'on fit le Duc de Betfort Juge du Camp.

Le Duc de Betfort vit avec douleur cette diviſion naiſſante, & remarquant qu'elle alloit laiſſer reſpirer Charles, il n'oublia rien pour l'éteindre. Il fit une aſſemblée de tous les Seigneurs de ſa Cour. Il y annulla le défi des deux Ducs, & déclara qu'ils n'avoient point de querelle, qui pût donner lieu à ce combat. Enſuite il écrivit à ſon frere. Il condamna ſon emportement dans les termes les plus doux qu'il pût trouver, & il lui marqua les raiſons qu'ils avoient de ménager ce Prince, qui traînoit après lui la fortune de la France. Il ſe tranſporta en même tems à Dourlens, où étoit le Duc de Bourgogne, & il n'oublia rien pour adoucir ſon reſſentiment. Le Duc témoigna qu'il étoit toûjours dans les intérêts du Roi Henri; mais il s'emporta lorſque Betfort voulut toucher l'article du Duc de Brabant. Ils ſe ſéparerent ſans avoir rien conclu;

& le fort de la guerre, fut tranſporté aux Païs-Bas. 1424.

Le Roi tâcha de profiter du délai, que la fortune lui accordoit. 1425.
Il aſſembla ſon Conſeil pour réſoudre le parti qu'il falloit prendre pour ſauver la Monarchie. On convint tout d'une voix, qu'elle ne ſe pouvoit ſoûtenir ſans détacher les Ducs de Bourgogne & de Bretagne de l'intérêt des Anglois. L'occaſion de la guerre de Hainaut leur parut favorable, & ils réſolurent de ſonder le Duc de Bretagne comme le plus facile à gagner, & celui qui avoit déja une fois traité avec le Roi; mais comme ce Prince étoit foible & irréſolu, on s'adreſſa au Comte de Richemont ſon frere, qui le gouvernoit abſolument. Nous avons déja dit que ce jeune Prince avoit mille belles qualités, & nous devons ajoûter, qu'il s'étoit propoſé d'acquérir autant de gloire qu'Alexandre; qu'il étoit de la taille de ce Héros; qu'il avoit de l'eſprit, de la hardieſſe, & que la Breta-

1425. gne ſuivoit les impreſſions, qu'il lui vouloit donner. Les Députés de Charles allerent le trouver ſecretement à Vannes. Ils lui parlerent de l'eſtime que le Roi avoit pour lui, & flatterent ſa vanité en lui faiſant entendre, que la guerre ſeule pouvoit mettre ſon mérite dans tout ſon jour, & en l'aſſurant qu'il ne tiendroit qu'à lui d'être élevé par le Roi à la premiere dignité de l'épée. Les Députés ne pouvoient trouver ce Prince dans une diſpoſition plus heureuſe. Las de la vie molle qu'il menoit à la Cour de ſon frere, il étoit allé à Paris, & il eſpéroit que le Duc de Betfort lui offriroit le commandement des Armées; mais il trouva ce Prince ſi élevé de la victoire de Verneuil, qu'il confondit Richemond avec les autres ſujets du Roi ſon neveu. Il le traita avec une civilité froide, dont le Comte ſe plaignit. Ses plaintes donnerent lieu à de nouvelles hauteurs du Duc. Richemond y répondit avec fierté, & le len-

demain il reprit le chemin de Vannes, outré contre lui. Il reçût donc assez bien les Députés du Roi, & leur laissa entendre que si on lui en envoyoit de plus qualifiés, il pourroit s'ouvrir à eux. Louvet avoit été de concert avec les Penthiévres dans la conjuration qu'ils avoient formée contre le Duc de Bretagne. Il souhaitoit passionnément se réconcilier avec de si dangereux ennemis. Il se fit nommer par le Roi, pour traiter avec le Comte de Richemond. Il prit donc le chemin de Vannes. Le Comte l'apprit en frémissant. En effet, Louvet étoit regardé avec horreur par toute la Maison de Bretagne. Le Comte assembla ses amis. Il leur remontra que le plus lâche & le plus perfide des hommes, celui qui avoit causé la prison du Duc de Bretagne, venoit se livrer entre ses mains; que le Seigneur l'y conduisoit, afin qu'un si grand crime ne demeurât pas impuni; qu'il alloit donc le faire arrêter, lui faire faire son procès, & le

1425.

1425. faire mourir. Heureuſement pour la France, les amis de Richemond ſe trouverent moins violens que lui. Ils lui repréſenterent le caractére ſacré d'Ambaſſadeur, dont Louvet étoit revêtu, & que la générosité dont il ſe piquoit, étoit oppoſée à la conduite qu'il vouloit tenir. Le Comte ſe rendit à ces raiſons; mais il envoya un homme à Louvet, lui dire qu'il ſe retirât en diligence, & que s'il arrivoit juſqu'à Vannes, rien au monde ne pourroit le ſauver du ſupplice dont il étoit digne. Louvet déja ſaiſi de frayeur, retourna à Bourges avec précipitation.

Le Roi lui ſubſtitua des Députés d'un mérite ſupérieur. Ce fut la Reine de Sicile Joland d'Arragon, mere de la Reine, & Duchatel. Richemond avoit pour eux toute l'eſtime poſſible. Il leur dit que les offres du Roi l'honoroient; mais qu'il ne pouvoit paſſer à ſon ſervice, ſi le Duc de Bretagne ſon frere n'y conſentoit; que ce Prince étoit irrité de ce que le Roi

Roi gardoit toujours à sa Cour Louvet & d'Avaugour, les deux 1425.
complices des Penthiévres; que cette conduite l'avoit fait retourner aux Anglois, presque aussi-tôt qu'il avoit eu traité avec le Roi. La Reine de Sicile lui donna lieu d'espérer qu'il seroit content, & lui fit promettre de venir voir le Roi, après qu'elle lui eut offert une entiere sûreté, que la puissance de Louvet lui fit demander.

On envoya aussi-tôt en Bretagne le Seigneur d'Albert & le Bâtard d'Orleans pour ôtages. On donna encore à Richemond, Loche & Chinon pour villes de sûreté; & apres ces précautions, il vint à Tours. Le Roi l'y combla de caresses, & toute la Cour s'empressa à lui rendre honneur. On prévoyoit que ce jeune Prince alloit devenir le favori du Roi, & le restaurateur de l'Etat. Au reste il ne s'engagea à rien. Il répondit au Roi que la conduite des Anglois l'avoit dispensé de garder au-

1425. cunes mesures avec eux ; mais qu'il ne pouvoit accepter l'épée de Connétable, si les Ducs de Bretagne, de Bourgogne & de Savoye, n'y consentoient expressément. Il étoit sûr du premier, pourvû que le Roi promît d'exiler les complices de la conjuration des Penthiévres, & à l'égard des deux autres, il demanda au Roi le tems de les aller trouver. Le Roi consentit à tout, & même il le fit accompagner par le Comte de Clermont, Prince de son sang, le Chancelier Evêque de Chartres, & l'Evêque du Puy. Ils avoient ordre de sonder le Duc de Bourgogne, & de lui offrir toutes sortes de satisfaction. Le Comte de Richemond obtint facilement le consentement du Duc de Savoye ; mais il trouva le Duc de Bourgogne plus difficile, encore qu'il fût très-mécontent des Anglois. Le Comte de Clermont le ramena pourtant un peu, & lui fit sentir le peu de gloire, qu'il retireroit de la ruine d'une Monarchie dont il étoit le

troisiéme Prince. Aussi le Duc répondit plus favorablement, que la cruelle mort de son pere étoit toujours présente à ses yeux, & qu'on devoit excuser si son ressentiment n'étoit pas encore éteint; que cependant le Roi chassât d'auprès de lui les infâmes meurtriers de son pere, qu'alors on reconnoîtroit que son cœur étoit François, & qu'il se disposeroit à rejetter tout sur la jeunesse de S. M. dont on avoit abusé. Il ajoûta qu'il consentoit que le Comte de Richemond reçût l'épée de Connétable. 1425.

Le Comte de Clermont avoit eu plus d'une raison pour aller trouver le Duc de Bourgogne. Il étoit passionnément amoureux de la Princesse Anne sa sœur. L'inimitié des Maisons de Bourgogne & de Bourbon ne lui avoit pas permis d'espérer un heureux succès de sa poursuite. Il osa sonder le Duc sur son dessein, & ce Prince qui étoit la bonté même, lui fit une réponse favorable, & même

1425. lui promit ſa ſœur, lorſque la Campagne qu'il alloit commencer en Hainaut, ſeroit finie. Ainſi le Comte de Richemond & les Députés du Roi revinrent aſſez contens. On voyoit que la haine du Duc de Bourgogne n'étoit pas irréconciliable. Richemond rendit les villes de ſureté, & les ôtages; & vint enfin trouver le Roi à Chinon le 7. Mars. Toute la Cour ſe trouva dans une prairie ſpacieuſe. Le Roi y donna lui-même l'épée de Connétable à Richemond. Ce jeune Prince promit au Roi, qu'il tâcheroit de ſe rendre digne de l'honneur qu'il lui faiſoit. Le Roi s'engagea à bannir tous les complices de la conjuration des Penthiévres, & du meurtre de Montereau. Peu après le Connétable amena à Bourges la Dauphine ſa femme. Elle étoit ſœur du Duc de Bourgogne, & avoit été Belle-ſœur du Roi. Auſſi la combla-t-il d'honneurs dans le deſſein de s'attacher le Connétable, & de

regagner le Duc de Bourgogne. Il voulut même faire préſent au Connétable du Duché de Touraine ; mais ce Prince qui avoit l'ame d'un Roi, le refuſa modeſtement, en remontrant à ſa Majeſté, qu'il n'avoit encore rien fait, qui lui eût pu faire mériter un ſi grand bienfait. 1425.

L'arrivée de ce Prince à la Cour, qui avoit laiſſé concevoir tant d'eſpérances au Roi, lui cauſa bientôt de cuiſans chagrins. Le Connétable en recevant l'épée avoit tiré parole du Roi, qu'il exileroit tous les complices des conjurations de Bretagne & de Bourgogne ; & ce Monarque ne ſe mettoit point en peine de la remplir. Le Connétable n'oſoit l'en preſſer. Il ſçavoit que le Conſeil du Roi étoit compoſé de tous ces gens-là, & parmi eux il y en avoit d'un mérite diſtingué. Le Connétable ſe contentoit de ne rien faire pour le Roi, juſqu'à ce qu'on lui eût tenu parole ; & d'empêcher le Duc de

1425. Bretagne ſon frere, de rendre hommage au Roi, ni de lui donner du ſecours. Duchatel & Louvet étoient les principaux de ces favoris. Duchatel avoit donné le premier coup au Duc de Bourgogne, & Louvet étoit entré dans tous les projets du Comte de Penthiévre. On ne pouvoit dire pour lequel des deux le Roi avoit le plus d'attachement; mais on étoit ſupris de voir cette égalité. Duchatel étoit d'une vertu rigide, habile, déſintéreſſé, homme de tête & de main, & à qui l'on ne pouvoit reprocher que le meurtre du Duc de Bourgogne, dont il faiſoit gloire, parce qu'en le commettant, il avoit prétendu vanger la mort du Duc d'Orleans ſon maître. Louvet n'aimoit le Roi que par rapport à ſon rang. Il étoit naturellement méchant, fier, opiniâtre, cruel, vindicatif, avide de biens & d'honneurs. Pendant que la France ſuccomboit ſous le poids de ſa miſere, lui ſeul étoit gorgé de richeſſes. Le ſang du peuple l'avoit

enrichi, & il lui étoit en exécration. La fin du miniſtere de ces deux hommes, ſervira encore mieux à faire connoître leur caractere. 1425.

Duchatel s'apperçût que le Connétable s'oppoſoit au Traité du Duc de Bretagne, parce que le Roi ne lui tenoit pas la parole qu'il lui avoit donnée, & il prévit que le Roi ſuccomberoit tôt ou tard, s'il ne déſuniſſoit ſes ennemis. Dans cette penſée il alla trouver ce Prince, & il lui demanda pour récompenſe de ſes ſervices, la permiſſion de ſe retirer de la Cour. Le Roi qui aimoit tendrement Duchatel, & qui avoit accoûtumé de l'appeller ſon pere, ſe récria contre cette demande. Il lui dit qu'il n'y conſentiroit jamais, & qu'il ne ſe pouvoit paſſer de ſes conſeils. Duchatel ne ſe rendit pas. Il ſe jetta à ſes pieds; il le ſupplia de ne le pas refuſer, & l'amour qu'il avoit pour ſon maître, lui fournit une foule de raiſons pour le faire conſentir à ſon exil. Il lui remontra l'extré-

1425. mité où il étoit réduit, dont le Connétable le pourroit retirer, s'il étoit ſecouru de toutes les forces de Bretagne ; que ſa préſence à la Cour lui étoit abſolument inutile, qu'il étoit uſé par les années & par les travaux de ſa vie ; qu'il ſe ſeroit retiré de lui-même, s'il n'eût point appréhendé qu'on lui eût imputé à lâcheté d'abandonner ſon maître & ſon Roi ; qu'il étoit trop heureux de ſe pouvoir faire un mérite de ſa retraite, & qu'il ne pouvoit finir ſa vie plus glorieuſement, qu'en procurant à ſa Majeſté un auſſi grand bien, que ſa reconciliation avec le Duc de Bretagne, laquelle ſeroit peut-être ſuivie de celle du Duc de Bourgogne.

Le Roi ne goûtoit point ſes raiſons. Duchatel joüiſſoit de la gloire de le voir accablé de douleur, & d'être honoré des pleurs de ſon Roi ; mais il n'en fut pas moins ferme dans ſa réſolution. Il diſpoſa tout pour ſon départ, & le Roi y conſentit enfin. Il l'em-

braſſa tendrement, & lui promit 1425.
de l'aimer toute ſa vie. Duchatel étoit Sénéchal de Beaucaire en Languedoc. Le Roi fixa ſa retraite en cette ville. Il choiſit lui-même quinze de ſes Gardes. Il leur recommanda la vie de Duchatel comme la ſienne propre. Il leur défendit de le quitter. Il rehauſſa ſes penſions, & voulut que toute ſa vie, celle de Prevôt de Paris lui fût payée. Enfin Duchatel ſe retira à Beaucaire avec plus d'honneur, que les autres favoris n'en ont à demeurer auprès des Rois. Le Roi retint auprès de lui ſon neveu qui s'appelloit auſſi Tanneguі Duchatel. Il le combla de bien-faits; il le fit ſon grand Ecuyer, & il eut la ſatisfaction de voir que ſa vertu ne cédoit point à celle de ſon oncle. Duchatel vécut quelques années à Beaucaire, & y mourut honoré de tems en tems du ſouvenir de ſon Roi. Sa retraite fut ſuivie de celle de Guillaume d'Avaugour, de Robert le Maſſon, & de Jean Cadart, premier Me-

1425. decin. Le Roi les exila ſans beaucoup de peine.

Louvet reſtoit ſeul ; mais au lieu d'imiter Duchatel, il ſe perſuada que la retraite, & l'exil des autres Miniſtres, n'étoient arrivés qu'afin de l'élever au plus haut degré de la fortune. Il voyoit que l'amitié du Roi redoubloit à ſon égard, comme ſi ſes forces euſſent été accrues par l'abſence de ceux qui la partageoient ; & il n'oublioit rien pour la fomenter. D'ailleurs il étoit puiſſamment ſoûtenu à la Cour. Il avoit deux filles d'une beauté rare. L'aînée avoit épouſé le Seigneur de Joyeuſe. Le Roi la voyoit ſouvent, & l'on prétendoit qu'elle partageoit ſon cœur avec la belle Agnès Sorel, qui commençoit à paroître à la Cour. La Dame de Joyeuſe avoit été une des filles d'honneur de la Reine ; & Louvet qui ſacrifioit tout à ſon ambition, étoit ravi que le Roi s'attachât à ſa fille. Il avoit marié la ſeconde au Bâtard d'Orleans, & ce choix avoit été bien judicieux,

Ce Bâtard étoit le plus honnête homme de la Cour, & le plus déterminé Soldat de l'Armée ; si bien que Louvet, fier de tant d'appui, non-seulement ne songea point à se retirer, mais encore se proposa d'éloigner le Connétable. 1425.

Il faisoit remarquer au Roi la conduite de ce Prince, toutes ses démarches avant que d'accepter la plus honnorable Charge de l'Etat, l'insolence qu'il avoit eue de demander des ôtages & des villes de sureté ; enfin combien il lui étoit inutile, n'ayant rien entrepris depuis trois mois qu'il avoit reçû l'épée. Louvet éloigna ainsi le Roi du Connétable, & le porta à exiler l'Evêque de Clermont, son ami & son agent. Mais le Connétable voyant Duchatel parti, & que Louvet restoit seul à lui faire tête, résolut de le faire exiler de hauteur. Il communiqua son dessein à tous les Princes & à tous les Seigneurs de la Cour. Louvet étoit si généralement haï, qu'aucun ne se dispensa d'entrer dans le parti

1425. du Connétable, & le peuple ne sçût pas plutôt cette entreprise, qu'il le combla de bénédictions.

Le Connétable se retira de la Cour, & écrivit au Roi qu'il n'y reviendroit jamais tant que Louvet y seroit; qu'il supplioit sa Majesté de l'exiler, & de tenir la parole qu'il lui avoit donnée en l'honorant de la dignité de Connétable. Louvet fit passer la demande de ce Prince pour un nouveau crime auprès du Roi. Joyeuse & le Bâtard d'Orleans exciterent Louvet à tenir ferme; & le Roi déclara qu'il consentiroit à toute chose, plutôt qu'à bannir Louvet; mais il fut surpris des suites que ce refus opéra. Sa Cour devint déserte, & toutes les Villes du Royaume lui refuserent obéïssance. A peine resta-t-il le maître à Selles & à Vierzon en Berry, & il lui fallut se résoudre à perdre Louvet, ou son Etat.

Le Roi fut abattu d'une circonstance si cruelle. Elle lui fit connoître, combien peu les François

étoient attachés à lui ; & il appréhendoit, s'il pouſſoit à bout le Connétable, qu'il ne reçût les Anglois dans le villes qu'il avoit gagnées. Il eſt pourtant vrai que ce Prince étoit incapable d'une lâcheté ; mais il haïſſoit irréconciliablement Louvet, & la haine des peuples agit de concert avec la ſienne. Louvet ne fut pas encore vaincu par l'état où il vit réduit le Roi ſon maître. Cette ame baſſe ne connoiſſoit point la généroſité ; mais deux funeſtes accidens l'accablerent. Joyeuſe, ſon gendre, ſe joignit au Connétable, & la femme du Bâtard d'Orleans mourut. Il ſe vit alors ſans appui, & il conſentit à ſon exil. Il pria le Roi d'honorer le Seigneur de Giac, ſon confident, de la même faveur qu'il lui avoit témoignée. Enſuite il ſe retira à Avignon, où le Bâtard d'Orleans le ſuivit.

1425.

Auſſi-tôt tout le Royaume redevint tranquille, & l'on rendit au Roi la ſoumiſſion qui lui étoit

dûe. Le Connétable revint à la
1425. Cour ; mais le Roi outré contre lui, refusa de le voir, & fuyoit devant lui de ville en ville. A la fin cependant, ayant besoin de ce Prince pour se reconcilier avec le Duc de Bretagne, il reçût ses respects ; mais son cœur ne laissa pas de demeurer toûjours ulceré. Le ressentiment du Roi ne rendit pas le Connétable plus souple. Il s'expliqua hautement, qu'il ne souffriroit jamais auprès du Roi de favoris, que ceux que leur mérite, & les services qu'ils auroient rendus au Roi, feroient paroître dignes de sa faveur.

Le Connétable partit aussi-tôt pour la Bretagne, où il fit de grandes levées pour marcher contre les Anglois. Le Roi reçût à Saumur le premier Octobre l'hommage du Duc de Bretagne, qui le lui rendit de bout & ceint pour la Duché de Bretagne; à genoux, déceint, & ses mains entre celles du Roi pour la Comté de Monfort. Ensuite on fit un Traité par lequel

le Duc de Bretagne promit d'aſſiſter le Roi contre les Anglois, à condition que ſa Majeſté laiſſeroit à ce Duc l'adminiſtration des finances de Languedoc, pour être employées au payement des Troupes. Le Roi de ſon côté prit le Duc ſous ſa protection, & s'engagea de le défendre contre les Anglois & la Maiſon de Blois. Depuis ce Traité, on établit en Languedoc deux Généraux des Finances, l'un pour le Roi, l'autre pour le Duc de Bretagne. On voituroit tout l'argent au dernier, qui rendoit compte au Roi. Le Connétable avoit cru devoir prendre ces précautions, pour empêcher la diſſipation des finances par les favoris : mais malgré ſes ſoins Giac qui avoit ſuccedé à Louvet, prévoyant ſon ſort, ſe hâtoit de s'enrichir, & ne trouvoit point de voye illégitime pour le faire. 1425.

Le Connétable employa tout l'hiver à aſſembler une Armée ; & ſon crédit la fit monter à vingt mille hommes. Le Duc d'Etampes 1426.

1426. ſon frere, l'Amiral de Bretagne; le Comte de Porroet, & preſque toute la nobleſſe de Bretagne, ſe joignirent à lui. Il entra en Normandie ſur la fin de Février, emporta Pontorſon, & alla aſſiéger Sainte James de Beuvron, où il y avoit ſans doute beaucoup de gloire à acquérir, puiſque huit mille Anglois des plus braves s'y étoient renfermés. On battit la Place avec les machines dont on ſe ſervoit en ce tems-là, & quelques piéces d'artillerie dont l'uſage devenoit plus commun; mais les furieuſes ſorties des Aſſiégés, rendirent le Siége bien plus long qu'on n'avoit cru. Le Connétable attendoit une voiture d'argent de la Cour pour payer ſon Armée, les fonds de Languedoc ne ſuffiſant pas, pour en entretenir une ſi puiſſante. Cependant elle n'arrivoit point, & ce Prince avoit le chagrin de voir diminuer ſes Troupes à vûë d'œil. Giac n'avoit garde de laiſſer partir cet argent. Outre que ſon avidité ne pouvoit être ſatisfaite, il

lui

lui importoit infiniment que le Connétable ne devint point trop puissant par ses conquêtes, & cette jalousie fit recevoir à ce Prince le plus cruel affront qu'il pût essuyer. 1426.

Le bruit couroit que les Anglois venoient au secours de Sainte James, & d'ailleurs les désertions augmentoient dans son Armée. Il prit donc le parti de prévenir un plus grand malheur. Il résolut de faire donner un assaut général, encore que la breche ne fût pas assez grande par rapport au nombre des Soldats qui la défendoient. Il envoya deux mille hommes sur les avenuës d'Avranche afin qu'ils pussent empêcher le secours, s'il en venoit un, ou du moins l'en avertir. Il fit ensuite donner l'assaut, & ce fut proprement une longue & sanglante Bataille, où les François à la verité étoient le double des Anglois ; mais où ces derniers avoient pour eux les murailles de leur ville & la situation du lieu. On combattoit avec fureur, lors-

1426. que ces deux mille hommes que le Connétable avoit envoyés ſur le chemin d'Avranche, fatigués d'un poſte incommode, & s'y croyant inutiles, jaloux d'ailleurs de la gloire & du butin que leurs compagnons acqueroient, revinrent bruſquement ſur leurs pas, pour monter auſſi à l'aſſaut. Mais leur retour cauſa un de ces déſordres imprévûs dont les plus grands Capitaines ne pourroient répondre. Les Bretons ſe perſuaderent que ce qu'ils voyoient étoit le ſecours qui arrivoit aux Aſſiégés. Les plus ſenſés crurent au moins que c'étoient les deux mille hommes qu'on avoit placés ſur le chemin d'Avranche, qui venoient avertir que ce ſecours paroiſſoit. Dans l'un & dans l'autre cas, les Bretons alloient être enfermés entre leurs ennemis. Cette ſeule idée les fit deſcendre de l'aſſaut avec précipitation. Ils ne s'arrêterent point dans leur Camp; mais ils fuirent de toutes leurs forces. Le Connétable reconnut le mal entendu,

& n'y put remédier. Ce n'eſt pas 1426.
qu'il ne fît tous ſes efforts pour les ramener à l'aſſaut, ou pour les contenir dans ſon Camp ; mais la peur les avoit rendus ſourds, & la voix de leur Général redoubloit leur frayeur. Les Anglois flattés eux-mêmes de l'eſpérance d'un ſecours, ſortirent ſur les François. Ils en tuerent neuf cens, prirent le grand Etendard de Bretagne, & dix-huit Enſeignes ; & ils euſſent peut-être taillé l'Armée en piéces, ſi la fuite ne la leur eût dérobée. Le Connétable déſeſpéré fut forcé de ſe retirer comme les autres. Son bagage & ſon artillerie demeurerent aux Aſſiégés.

Le Connétable eût été ſe cacher de honte après un ſi mauvais ſuccès, s'il ne l'eût rejetté entierement ſur Giac, & ſur ceux qui manioient les finances, deſquels il prétendoit ſe vanger. Il ramaſſa les débris de ſon Armée, & fut aſſez heureux avec ce qu'il en put rejoindre, pour prendre la Fléche & Galerande en Anjou, & pour

1426. revenir ensuite à la Cour, où il s'emporta contre le Chancelier de Bretagne & contre Giac.

Le Chancelier étoit accusé d'avoir diverti quelques deniers de la Recette de Languedoc, & le Connétable prétendant qu'il étoit sujet du Duc son frere, le fit arrêter de son autorité. Le Roi s'emporta contre le Connétable à cette nouvelle, & soit que le Connétable appréhendât son ressentiment, ou que le Chancelier ne fût pas coupable, il le délivra, & le Roi l'envoya Ambassadeur en Savoye.

Mais il n'en fut pas ainsi de Giac, & le Connétable porta d'abord les choses à l'extrêmité, encore que la Reine de Sicile, Belle-mere du Roi, se fût déclarée sa Protectrice. Il est vrai qu'il n'étoit ni moins odieux ni moins coupable que Louvet; au contraire il avoit rencheri sur ce Ministre. Il cachoit le Roi à toute la Cour, ne le laissoit occuper que de ses jardins & de ses amours, ensorte qu'il me-

noit une vie de Sultan des Turcs, 1426.
pendant que Giac expédioit toutes les affaires, & donnoit tout pour de l'argent. Le Connétable donna ordre à Charles, Seigneur d'Albret, & à Loüis, Seigneur de la Tremoüille, deux des plus considérables Seigneurs de la Cour, de délivrer la France de cet insolent favori. Giac avoit l'une des plus belle femmes de France; mais sa vertu avoit depuis long-tems fait naufrage. Elle avoit été la maîtresse du feu Duc de Bourgogne, & la Tremoüille étoit avec elle sur un pied à peu près égal. Elle haïssoit son mari, & elle fournit elle-même à ces Seigneurs l'occasion de le surprendre. Ils entrerent un matin dans sa chambre à Issoudun, & l'enleverent d'entre les bras de cette femme. On le transféra à Bourges, & de-là à Dun-le-Roi, où après quelques procédures qu'on observa seulement pour la forme, on l'étrangla, & l'on jetta son corps dans la Loire. La Tremoüille épousa sa veuve peu de

1426. jours après. Elle se nommoit Catherine, & étoit Dame de l'Isle-bouchard. Ses richesses la firent épouser à ce Seigneur, quoique sa conduite la rendît aussi digne du supplice que son mari.

Le Roi ressentit vivement ce que le procédé du Connétable avoit de hardi, & ce Prince dont il avoit tant souhaité l'amitié, lui devint si odieux, qu'il frémissoit à son nom. Le Connétable ne s'embarrassa point de la haine du Roi. Il promit à tous ceux qui prétendoient obséder ce Prince, & voler le peuple, le même traitement qu'avoit reçû Giac. Ses menaces n'empêcherent pas le Camus de Beaulieu, Gentilhomme d'Auvergne, de marcher sur les traces de Giac ; & l'amitié dont le Roi honoroit ce nouveau favori, n'empêcha pas aussi le Connétable, de faire assassiner le Camus dans le logis même du Roi à Poitiers. Pierre de Brosse, Seigneur de Boussac, osa faire lui-même cette hardie exécution.

Ces manieres mettoient le Roi 1426.
au comble de la fureur ; mais dans l'état où ses affaires étoient réduites, elle n'étoit pas redoutable au Connétable. Les Seigneurs & le peuple étoient dans son parti ; & les Anglois assiégeoient Montargis depuis un mois. Il fallut donc que le Roi se laissât persuader par la Tremoüille, que le Connétable n'avoit rien fait que pour ses intérêts, & qu'il consentît que ce Prince vînt le saluer. Le Roi donna bien-tôt à la Tremoüille la place qu'avoit euë Giac, & le Connétable dont il étoit la créature, consentit qu'il la prît ; mais il éprouva peu de tems après qu'un favori oublie aisément ceux à qui il a obligation de sa faveur. La Tremoüille crut n'avoir plus besoin du Connétable. Il établit dans les affaires la Borde & de Prie, deux hommes dont il étoit sûr, & il se persuada bien-tôt, que c'étoit le Connétable qui avoit besoin de lui.

C'étoit fait de la France, si les

1426. Anglois eussent suivi leur fortune durant ces divisions ; mais la guerre de Hainaut les occupoit entierement. Il leur sembloit que cette affaire leur étoit bien plus importante que la conquête de la France, dont, pour ainsi parler, ils se croyoient assurés. Le Duc de Betfort étoit passé en Angleterre, & en avoit ramené dix mille hommes ; mais il avoit été obligé d'en envoyer la plus grande partie aux Païs-Bas. Le reste montoit à trois ou quatre mille hommes. Il mit à leur tête les Comtes de Warvic, de Suffolc & Milord Poll, frere du dernier, & il se reposa sur eux du soin d'entreprendre ce qu'ils jugeoient à propos, avec une Armée, petite à la vérité, mais composée des plus braves hommes du monde.

Ces trois Seigneurs assiégerent Montargis, & l'on ne peut trop admirer la conduite qu'ils tinrent dans un Siége entrepris avec si peu de Soldats. Ils sçavoient bien qu'ils ne pouvoient s'en rendre maîtres par la force, & ils ne s'appliquoient

quoient qu'à faire enſorte que rien ne pût entrer dans la ville. Ils éleverent un Fort, d'où ils la battoient avec quelques piéces d'artillerie ; & ils diviſerent leur Armée en trois corps, parce que le Loin qui a trois branches à Montargis, les engagea à faire autant de quartiers ; mais ils bâtirent trois ponts qui les joignoient les uns aux autres, & après s'être retranchés autant que l'uſage de ce ſiecle le permettoit, ils ſerrerent tellement la ville ſans l'attaquer à force ouverte, que les vivres dont les Aſſiégés avoient fait proviſion, commencerent à diminuer. L'artillerie des Aſſiégeans d'ailleurs éclairciſſoit tellement la Garniſon, & faiſoit un ſi grand fracas contre leurs murailles, que vers le milieu du troiſiéme mois du Siége, ils craignirent d'être forcés ; & avec un courage déterminé, ils lâcherent leurs écluſes. La ville en fut à demi ſubmergée, mais le Camp des Anglois fut rempli d'eau, & ce qui leur fit plus de peine, la riviere alla par- 1426.

1426. deſſus les ponts de communication; enſorte qu'à leur tour, ils furent aſſiégés par le Loin.

Mais la famine preſſoit les Habitans, & il leur étoit aſſez égal de mourir de faim, ou par les mains des ennemis; les diviſions de la Cour avoient empêché qu'on ne penſât même à les ſecourir. Mais la Tremoüille joüiſſant enfin paiſiblement de la faveur du Roi, ſa Majeſté déclara qu'elle vouloit qu'on ſecourût Montargis. Il eſt vrai que le déſordre des finances rendoit cette entrepriſe impoſſible. L'Armée du Connétable s'étoit débandée faute de paye. On avoit encore moins d'argent que de Soldats, & le Connétable craignant un pareil ſuccès qu'à Sainte James, ne ſe vouloit point mêler de ſecourir Montargis.

Le Roi en donna l'ordre au Bâtard d'Orleans, & ce fut dans cette entrepriſe, qu'il commença à montrer aux François, ce qu'ils devoient eſpérer de lui. Il n'avoit que vingt-deux ans, & il avoit

déja fait huit Campagnes. Aucune exécution hardie ne s'étoit paſſée ſans qu'il y eût contribué. Louvet, qui avoit autant d'eſprit que d'ambition, avoit cru faire un coup de partie pour lui, de mettre le Bâtard d'Orleans dans ſes intérêts. Il lui avoit offert Marie Louvet, ſa fille, dans un tems où les plus grands Seigneurs auroient été honorés de ſon alliance. Encore que le Bâtard fût veuf dès l'année 1425. il ſuivit ſon Beau-pere dans ſon exil d'Avignon ; mais il eut le plaiſir d'être rappellé avec honneur. La premiere grace que le Connétable demanda au Roi, lorſqu'il le vint ſaluer, fut le retour du Bâtard d'Orleans. Le Roi déclara qu'il ne le confondoit point avec Louvet, & qu'il eſtimoit autant ſa vertu qu'il haïſſoit les injuſtices de Louvet. Ainſi le Bâtard revint à la Cour, & on lui confia le ſecours de Montargis. Il raſſembla tout ce qu'il put trouver de gens de guerre ſans trop dégarnir les Places expoſées. 1426.

1426. Il en trouva ſeize cens, & il marcha auſſi-tôt vers Montargis qui étoit preſſé. Il avoit l'honneur de commander la nobleſſe la plus qualifiée. Guillaume d'Albret, Orval, Stuard, Gaucourt, la Hire ne dédaignoient point de ſervir ſous lui. Il arriva près de la Place, & apprit l'inondation du Camp & de la Ville. Il lui ſembla que c'étoit-là l'occaſion la plus favorable qui ſe pût préſenter. Il donna huit cens hommes à la Hire, & lui laiſſa le quartier de Milord Poll à attaquer. Il ſe jetta ſur celui du Comte de Suffolc qui étoit du côté du Château. Il ſe fit-là un genre de combat nouveau, puiſque la plus part des Soldats étoient dans l'eau juſqu'à la ceinture. Cette incommodité n'empêcha pas les uns & les autres de ſe battre avec toute l'opiniâtreté imaginable. Elle fut telle, que des deux mille hommes que le Bâtard & la Hire attaquerent, il ne s'en ſauva pas cinq cens. La plûpart voulant ſe retirer au quartier du Comte de War-

vic, & croyant trouver le pont 1426.
qui les joignoit, furent noyés. Warvic eut la douleur de voir défaire ſes amis ſans les pouvoir ſecourir ; & prévoyant que les François alloient tomber ſur lui, il abandonna ſon Fort, & ſe ſauva avec ſon corps. Ainſi Montargis fut delivré avec gloire. L'artillerie & le bagage furent le prix du vainqueur. Le Bâtard d'Orleans reçût les applaudiſſemens que méritoient ſa valeur & ſa conduite. Ce petit avantage redonna un peu de cœur aux François, que la défaite de Verneuil leur avoit entiérement ôté. Les Garniſons ſe haſarderent à faire des courſes. Celle du Mont Saint Michel, lequel tenoit toûjours pour le Roi, rencontra les Soldats du Mont d'Helene, & les battit. Ambroiſe de Leré avec ſept à huit cens hommes ſeulement de Troupes réglées, chargea trois mille Anglois vagabonds qui déſoloient le Maine, & les défit près de Sainte Suzanne. Enfin les François à leur tour au-

1426. roient bien pû profiter de la division que la guerre de Hainaut avoit semée entre leurs ennemis, s'ils eussent pû eux-mêmes s'en exempter ; mais la Tremoüille se trouvoit si bien du rang de favori, qu'il sacrifioit tout au desir de le conserver. Sa naissance & son mérite le mettoient à couvert, à ce qu'il croyoit, du destin de Louvet & de Giac. En effet, on n'étoit pas surpris de voir le Roi donner sa confiance à un homme de qualité ; mais le Connétable ne pouvoit souffrir de favori. Il étoit persuadé que c'étoient des gouffres où se perdoit le peu de finances qui restoient au Roi. D'ailleurs, il avoit attendu de la reconnoissance de la Tremoüille ; mais ce Seigneur ne s'en piquoit pas. Il trouva le Roi assez mal disposé pour le Connétable, & il acheva de le mettre mal dans son esprit. Les froideurs du Roi désolerent ce Prince, & ne les pouvant soûtenir, il quitta la Cour & se retira en Bretagne, furieusement irrité contre la Tremoüille.

Mais il ne ſera pas, ce me ſemble, hors de propos, de rapporter en peu de paroles, le ſuccès de la guerre de Hainaut, puiſque nous avons remarqué, que ce fut le ſalut de la France. 1426.

Le Duc de Gloceſtre, en épouſant la Ducheſſe de Brabant, avoit pris le nom de Comte de Hainaut, de Hollande, de Zelande & de Frize. Les peuples étoient partagés entre le Duc de Brabant & la Ducheſſe. Ils ne doutoient pas que le Duc n'eût la juſtice de ſon côté; mais elle étoit leur Souveraine. Au Printems de l'année 1425. le Duc de Gloceſtre & la Ducheſſe ſa nouvelle épouſe, deſcendirent en Hollande avec cinq mille Anglois. Ils furent joints par tous ceux qui tenoient pour la Ducheſſe. Ils ſoûmirent la plus grande partie de cette Province, & paſſerent avec rapidité dans le Hainaut. Ils y taillerent en piéces quelques Troupes du Duc de Brabant. Comme ils étoient ſuivis d'une Armée puiſſante, la plûpart des vil-

1426. les leur ouvrirent les portes. Ils assiégerent & prirent Mons, où le Duc de Glocestre se fit couronner Comte de Hainaut. Ces commencemens flatterent les Anglois, que toutes sortes de prospérités environnoient. Ils possédoient les deux tiers de la France, & l'oncle de leur Roi venoit de s'établir dans quatre des plus belles Provinces des Païs-Bas.

Le Duc de Glocestre dès l'année 1422. avoit pris en Angleterre la qualité de Protecteur. Le Cardinal de Vincestre ne l'avoit vû qu'avec indignation. Il étoit frere du Roi Henri IV. Le feu Roi Henri V. lui avoit laissé le soin de l'éducation de son fils, il n'étoit pas moins ambitieux que le Duc de Glocestre. Il ne le vit pas plûtôt absent, qu'il songea à s'emparer du Gouvernement. Glocestre l'apprit à Mons, & en fut extrémement irrité. Il n'étoit pas encore assez aveuglé de sa nouvelle dignité, pour la préférer à la puissance dont il joüissoit en Angle-

terre. Ainsi il repassa avec une diligence incroyable. Il trouva presque tous les esprits changés, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il chassa de Londres le Cardinal, & qu'il lui ôta le gouvernement du jeune Roi. 1426.

A peine fut-il sorti de Mons, que les Habitans traités avec hauteur par la Duchesse, se souleverent, & prirent le tems qu'il n'y avoit point de gens de guerre dans leur ville. Ils investirent le Palais de la Duchesse, l'arrêterent prisonniere, & donnerent avis au Duc de Bourgogne de tout ce qu'ils avoient fait. Ce Prince s'étoit mis à la tête d'une Armée pour secourir le Duc de Brabant. Il accourut à Mons, & s'empara de la Duchesse. Comme dès ce tems-là il avoit ses desseins; il la traita avec beaucoup d'honnêteté, & il chargea le Prince d'Orange de la conduire à Gand, où on lui fit une magnifique entrée.

Mais tous les honneurs qu'on lui rendoit, ne valoient pas à son

1426. ſens la liberté. Elle ſe déguiſa en homme, & ſe ſauva fort heureuſement. Elle traverſa les Etats de ſon premier mari, fit quelque ſejour à Breda, & enfin arriva en Hollande en 1426. Milord Silvatier en étoit Gouverneur pour le Duc de Glocestre. Il la reçut comme ſa Souveraine. Le Duc de Bourgogne ayant pacifié le Hainaut & joint le Duc de Brabant, entra en Hollande, où la guerre fut tranſportée. Silvatier s'y défendit vaillamment. Deux ſanglantes Batailles que le Duc de Bourgogne gagna, & où il fit des merveilles, ne purent atterrer les Anglois. Le Duc de Betfort voyant ſon frere prêt de ſuccomber, obtint une Treve de quelques mois du Duc de Bourgogne, & les Ducs de Glocestre & de Brabant promirent de ſe rapporter au Pape de leur différend.

1427. Cependant on ne faiſoit la guerre en France que par courſes & par ſurpriſes. Il n'y avoit de part ni d'autre aucune Armée ſur pied,

outre les forces diſtribuées en gar- 1427.
niſon. Au commencement de cette
année, il arriva au Roi un ſe-
cours de Gaſcons que le Comte
de Foix lui envoya. Guillaume
d'Albret, Comte d'Orval, ſe mit
à leur tête. Il fut joint par la Hire
& par du Beuil, & tanta avec eux
quelque entrepriſe. On avoit des
intelligences dans le Mans, où le
Comte de Suffolc étoit renfermé
avec aſſez peu de gens de guerre.
On aſſûra d'Orval de lui livrer
une porte, & on lui tint parole.
Il entra dans le Mans plus fort
que Suffolc : il y battit ſa Garni-
ſon, & ſe rendit le maître de la
ville. Suffolc ſe retira auſſi-tôt au
Château ; mais il y fut inveſti. Il
ſe défendit vaillamment. D'Orval
ſçavoit qu'il n'avoit pas de vivres
pour trois jours ; il ne jugea pas
à propos de répandre bien du ſang
pour le forcer, pendant qu'il le
pouvoit obliger de ſe rendre en ſi
peu de tems. Il ſe contenta donc
de tenir le Château du Mans in-
veſti, & tout fier de ſa conquête

1427. il s'abandonna à tous les plaisirs qu'il pouvoit goûter dans cette ville. Suffolc dépêcha un homme à Talbot, qui étoit à Alençon, & lui manda l'extremité où il étoit réduit. Jean Talbot étoit parmi les Anglois, ce que le Bâtard d'Orleans étoit parmi les François, brave, intrépide, heureux & vigilant Capitaine; mais il avoit plus d'âge & d'expérience que le Bâtard, & étoit déja ce qu'on voyoit bien que seroit un jour celui-ci. Il n'envisagea point l'impossibilité qu'il paroissoit y avoir de dégager Suffolc assiégé dans le Château du Mans sans vivres & sans espérance d'en recevoir. Il ne regarda que la gloire qu'il auroit de recouvrer une Place qui commandoit à tout le païs, & qui avoit été le fruit d'une victoire signalée. Il parcourut les villes voisines d'Alençon. Il en tira tous les gens de guerre. Il ne prit aucun repos durant deux jours & deux nuits, & après tant de fatigues, il se rendit la nuit du troisiéme jour au pied du Château du

Mans. Suffolc lui en ouvrit les portes, & dès la pointe du jour ils descendirent dans la Ville avec une précipitation qui jetta les François & les Habitans dans une égale consternation. Ils furent longtems à concevoir ce qu'ils voyoient, & ne le comprirent que lorsque d'Orval & les siens furent entierement chassés de la ville. Ainsi le Mans fut perdu plus promptement qu'il n'avoit été reconquis, & d'Orval reconnut par une triste expérience, qu'il ne faut jamais être plus sur ses gardes, que dans la prospérité. 1427.

Suffolc & Talbot sortirent du Mans avec leur Armée, & investirent Laval. La plupart des François qui s'étoient sauvés du Mans, y avoient communiqué leur frayeur. Ainsi Laval ne résista pas. Les deux Généraux joignirent Warvic qui marchoit à Pontorson. Il avoit eu avis que Rostrenan & Baufort qui en étoient Gouverneurs, étoient allés en parti, & l'avis étoit vrai; mais il ne sçavoit pas que Bertran

1427. de Dinan, vaillant Breton, s'y étoit jetté. Il défendit bravement la Place, & les fit souvent repentir de s'y être engagés; mais s'y étant opiniâtrés ils la prirent, & la France reperdit la premiere conquête du Connétable.

Ce Prince, dont toute la France avoit conçu de si grandes espérances, languissoit à Vannes dans le repos. La Tremoüille avoit persuadé au Roi qu'il étoit son mortel ennemi; & même qu'il ne cherchoit qu'à usurper son autorité. Ainsi bien loin de rappeller le Connétable à la Cour, le Roi l'eût souhaité plus loin encore qu'en Bretagne. Tous les Princes & tous les grands Seigneurs en soupiroient de douleur. Cette division retardoit toutes les affaires. Elle venoit de causer la perte du Mans, de Laval, de Pontorson, & le bruit couroit que le Duc de Betfort, qui avoit obtenu du Duc de Bourgogne une Tréve pour le Duc de Glocestre son frere, alloit fondre sur les Provinces qui tenoient pour

le Roi avec toutes les Armées des Pays-Bas. Ce desordre rendoit la Tremoüille infiniment odieux, & tous les Seigneurs se liguerent pour le perdre, aussi-bien que la Borde & de Prie ses créatures. Les Comtes de Clermont & de la Marche, deux Princes du Sang Royal de la Maison de Bourbon, se déclarerent les Chefs de l'entreprise, & ayant sçu que le Roi étoit à Loches, ils coururent à Bourges où ils espéroient surprendre les favoris. Le peuple se joignit à eux, & ils se trouvèrent les maîtres de la ville; mais la Tremoüille avoit suivi le Roi. De Prie & la Borde se sauverent en grande hâte dans la grosse tour; & ils furent aussi-tôt assiégés. Ils ne perdirent pas le jugement dans un si grand danger. Ils exhorterent les gens qui étoient avec eux à se défendre vaillamment, & encore que de Prie eût été tué d'un coup de trait, la Borde n'en fut point déconcerté. La suite fit voir que son espérance avoit été bien fondée. La Tre- 1427.

1427. moüille avoit du cœur & des amis. Il remontra au Roi de quelle importance il lui étoit de punir l'attentat des conjurés ; qu'il ne seroit plus Roi que de nom, s'il laissoit périr ses Ministres dans la Capitale de son Royaume, & qu'on n'auroit pas osé entreprendre un si grand crime, si le Connétable avoit été châtié de sa témérité. Ces raisons & l'autorité que la Tremoüille avoit prise sur l'esprit du Roi, eurent tant d'effet, qu'elles firent monter à cheval le Prince, qui jusques-là étoit demeuré à Bourges spectateur de la perte de ses Provinces. Il fut suivi de ses Gardes & des amis de la Tremoüille, & il marcha tête baissée contre les Comtes de Clermont & de la Marche. Ils ne l'avoient pas cru capable d'une pareille action de vigueur, & lorsqu'il virent qu'ils ne pouvoient forcer la Tour de Bourges, sans combattre leur Roi main à main, ils en leverent le Siége. Le Roi dégagea la Borde, & la guerre civile traîna en

en longueur jusqu'à ce que le Duc d'Alençon se mêla de l'appaiser. 1427.
Ce Prince avoit été fait prisonnier à la Bataille de Verneuil, & les Anglois avoient fixé sa rançon à trois cens mille écus. Cette somme étoit exorbitante pour ces temslà, & le Duc d'Alençon qui n'espéroit jamais de la trouver, comptoit de mourir en prison. Sa résolution lui valut cent mille écus, & les Anglois ne lui en demanderent plus que deux cens mille. Il fit un effort pour les payer. La Duchesse sa femme, niéce du Roi, engagea tous ses meubles & toutes ses pierreries, & vendit par l'ordre du Duc la ville de Fougere où étoit son magnifique Palais, au Duc de Bretagne, qui profitant de l'occasion, l'achepta à fort bas prix. Tout cela ne fit encore que cent mille écus, & le Duc donna des ôtages pour le reste. Il revint aussitôt à la Cour, où le Roi le reçut parfaitement bien. Il lui fit même don de vingt-quatre mille écus, encore qu'il fût dans une

1427. extrême néceſſité d'argent, & ce fut par reconnoiſſance que le Duc ſe rendit comme Médiateur entre lui & les Princes. Le Roi oublia tout ce qu'ils avoient fait. Ils ſortirent de Bourges, & la Tremoüille reſta dans le miniſtere.

Pendant que le peu de Troupes qu'avoit le Roi, étoient oppoſées les unes aux autres, on détachoit la Bretagne de ſon alliance, & l'on détruiſoit un ouvrage qui lui avoit tant coûté. Après la priſe de Pontorſon, le Duc de Betfort ſe rendit au Camp, & y conduiſit de nouvelles forces, en ſorte que l'Armée Angloiſe montoit à vingt mille hommes. Il avoit ſous lui les Comtes de Warvic, de Suffolc & Talbot, & il entra en Bretagne à la mi-Octobre. Le Duc avoit abandonné le parti des Anglois, & c'étoit pour l'y ramener, que Betfort avoit fait une ſi groſſe Armée. Toute la Bretagne frémit à ſa veuë. Elle jouiſſoit depuis ſoixante ans d'un calme profond. Elle étoit remplie de richeſſes; & il fallut peu de

tems aux Anglois pour s'en emparer. Auſſi le Duc de Bretagne, qui d'ailleurs étoit peu ſatisfait de la maniere dont le Roi traitoit le Connétable ſon frere, alla ſagement au devant du peril. Il députa au Duc de Betfort, & lui demanda la paix. Le Duc avoit beſoin de ſon Armée contre la France, outre que le Duc de Bourgogne n'auroit pas ſouffert qu'on eût dépouillé le Duc de Bretagne. Betfort impoſa donc au Duc les conditions qui pouvoient aſſurer l'Angleterre de ſa fidélité, & le Duc de Bretagne les accepta, parce qu'il n'y a rien qu'on ne doive ſacrifier au ſalut de l'Etat, & que d'ailleurs elles n'étoient pas extrêmement dures. Le Traité fut ſigné le 8. Septembre. Le Duc de Bretagne renonça à l'alliance de Charles, promit de rendre hommage au Roi Henry, quand il le ſouhaiteroit, le reconnut pour ſon Souverain Seigneur, & jura la paix de Troye de l'année 1420. qui avoit aſſuré la ſucceſſion de la France à la Mai- 1427.

son Royale d'Angleterre. Outre
1427. cela, le Duc de Betfort emprunta du Duc deux cens mille écus, & lui donna pour se rembourser de cette somme l'usufruit du Poitou, dont la moitié étoit encore sous l'obéissance du Roi. Toute la Bretagne fit aussi le serment de fidélité à Henry VI. Le Duc d'Etampes, frere du Duc, & l'Evêque de Dol les premiers, & successivement tous les Prélats, Seigneurs & Communautés de la Duché. Le Duc de Betfort retourna ensuite à Paris, & mit ses Troupes en quartier d'hiver.

Rien n'étoit si fréquent alors que les escalades, & l'on seroit infini si l'on vouloit les marquer toutes. Sur la fin de cette année, & au commencement de la suivante, les François prirent de cette maniere la Ferté Benard, Nogent-le-Rotrou, le Lude, Jenville, & une infinité d'autres petits Châteaux, à la prise desquels on observoit de faire pendre tous les Gouverneurs qui se trouvoient être François. Pendant

que leur lâcheté n'étoit que trop imitée ; les villes de Tournay & du Mont Saint Michel, donnoient l'exemple d'une fidélité héroique. La premiere étoit ſituée au milieu de la Flandre ; la ſeconde, en un coin de la Normandie. Toutes les deux étoient environnées des ennemis de Charles, & ſe faiſoient un honneur de tenir ſon parti : encore doit-on cet éloge plus particulier aux Habitans de Tournay, qu'ils n'avoient point d'autre Garniſon qu'eux-mêmes, au lieu que quatre à cinq cens Soldats défendoient le Mont Saint Michel, enrichis par leurs courſes, qui n'étoient que trop fréquentes pour les Marchands, ſur mer & ſur terre. 1427.

Le Duc de Betfort n'avoit rien oublié pour détourner le Duc de Bourgogne ou ſon frere, de la guerre que la Ducheſſe de Brabant avoit excitée entr'eux, & ayant reconnu que le premier étoit inflexible, il s'attacha à gagner le ſecond. Ce ne fut pas ſans chagrin qu'il vit perdre à ſon Frere l'eſpé-

1427. rance de s'établir dans quatre Provinces des Pays-Bas, mais les peuples étoient portés pour le Duc de Bourgogne. Le parti de la Duchesse ne subsistoit plus que dans un coin de la Hollande, & le Roi Charles, étoit le seul qui profitoit de ces divisions. Betfort obligea donc son Frere à se remettre au Pape, de la validité des deux mariages de la Comtesse de Hainaut, avec les Ducs de Brabant & de Glocestre. Cette affaire fut examinée en plein Consistoire ; & comme le premier mariage de la Comtesse se trouva fait dans toutes les formes, & accompagné d'une dispense du Concile de Constance, à cause de la proximité des deux Epoux, son second avec le Duc de Glocestre fut déclaré nul, & on la condamna à retourner avec le Duc de Brabant. La Comtesse n'eût pas sans doute obéi, si le Duc de Glocestre l'eût encore voulu maintenir; mais le Duc de Betfort lui fit voir la nécessité où il étoit de l'abandonner, & soit que ses raisons

prévaluſſent dans ſon eſprit, ſoit que l'amour ſe mît de la partie, 1427. il épouſa à Londres une fille de qualité, qu'il entretenoit depuis longtems, nommée Eleonor de Combaters.

Preſqu'en même tems, le Duc de Brabant mourut, & la guerre eût ſans doute recommencé en Hainaut avec plus de violence, ſi le Duc de Gloceſtre, moins impatient, eût été juſqu'à ce tems-là ſans ſe marier.

La Ducheſſe crut enfin trouver après la mort de ſon époux, le re- 1428. pos dont elle n'avoit pas voulu jouir durant ſa vie; mais elle reconnut que le crime a toujours des ſuites funeſtes. Ses ſujets ſe trouverent dans un éloignement d'elle, qu'elle ne put ſurmonter. Ils ſe ſouleverent, & appellerent pour les commander le Duc de Bourgogne. La Ducheſſe ſe vit réduite à dépendre d'un Prince qu'elle haïſſoit mortellement. Le Duc ſe rendit Médiateur entre la Ducheſſe & ſes peuples; mais il ne s'oublia

1428. pas. Il l'obligea de lui laisser le Gouvernement du Hainaut, de l'instituer son héritier, & de s'engager à ne se marier jamais. A ces conditions la Duchesse demeura Souveraine de ses Etats; mais elle les viola bien-tôt. Elle devint amoureuse d'un Gentilhomme Zelandois, nommé François de Borzell. Il avoit beaucoup de mérite, & peu de naissance. Comme elle n'étoit âgée que de vingt-six ans, le célibat qu'on lui avoit imposé, lui parut une chose affreuse. Elle créa Borzell Comte d'Ostrevant, & croyant l'avoir approché d'elle par cette nouvelle dignité, elle l'épousa publiquement. Ce fut encore l'origine d'une nouvelle guerre. Le Duc de Bourgogne prit les armes, & entra dans le Hainaut. Ces peuples le seconderent. Borzell s'opposa autant qu'il le put à ce puissant ennemi. Il fut défait, & pris prisonnier. La Duchesse fut investie dans Mons avec peu de forces, au milieu d'un peuple ennemi. Alors elle oublia tout ce qu'elle

qu'elle devoit à sa grandeur pour 1428.
se procurer un repos solide. Elle traita avec le Duc de Bourgogne. Il lui rendit son mari, & pour sa liberté, elle renouvella le don qu'elle lui avoit fait de toutes ses Terres. Elle consentit que les enfans qui pourroient naître d'elle & de Borzell, n'eussent rien à y prétendre, & elle mit le Duc dès ce moment en possession des principales villes de ses Etats. Elle vêcut ensuite dix ans avec son mari, & mourut dans une tranquillité profonde. Elle ne laissa point d'enfans de Borzell; en quoi le Duc de Bourgogne fut extrêmement heureux, puisque l'équité & la raison étoient directement contraires à l'exécution du Traité, qu'il l'avoit forcée de signer.

C'est ainsi que le Duc de Bourgogne commença à jetter les fondemens de la grandeur de sa Maison, & un coup de plume lui acquit quatre Provinces des Païs-Bas, le Hainaut, la Zélande, la Hollande, & la Frise. Avec le

1428. même bonheur, il avoit en 1420. prêté une ſomme d'argent conſidérable à Jean III. Comte de Namur & de Zutphen, & avoit ſtipulé en la lui prêtant, une vente de ces deux Comtés, dont néanmoins il lui laiſſoit l'uſufruit. Le Comte mourut en 1428. ſans enfans, & le Duc ſe mit en poſſeſſion de ces deux Provinces. Marie, ſœur du Comte, veuve de Gui de Chatillon, Comte de Blois, s'étoit remariée à un ſimple Gentilhomme, qui n'étoit pas en état de diſputer Namur au Duc de Bourgogne. Il poſſédoit donc aux Païs-Bas la Flandre, l'Artois; le Hainaut, Namur, Zutphen, la Hollande, la Zélande, & la Friſe; auxquels ſi l'on joint les deux Bourgognes qu'il avoit reçûes de ſes peres, & les villes de Somme qu'il avoit obtenues des Anglois, on avouera que dès ce tems-là il étoit le plus puiſſant des Princes de l'Europe après les Rois.

Le Duc de Betfort délivré des ſoins de la guerre du Hainaut,

s'attacha à pouffer vivement Charles, & affez content de lui avoir l'année précédente, enlevé le fecours de Bretagne, il fe propofa de faire un grand effort cette année. Il envoya Salisbery en Angleterre pour en amener des gens frais, & lui. Il affembla les Notables à Paris pour obtenir de nouvelles levées. Il tâcha de faire recevoir dans cette Affemblée, le deffein qu'il avoit formé de s'emparer de tous les fonds & de toutes les rentes données à l'Eglife depuis quarante ans, pour employer l'argent qui en pouvoit revenir, à la guerre contre Charles; mais il fut contraint d'abandonner fon entreprife, par la réfiftance vigoureufe que lui firent l'Univerfité & le Clergé, & il fallut qu'il fe contentât des revenus ordinaires de l'Etat, qui étant prefque obérés, étoient extrêmement médiocres. Salisbery revint d'Angleterre avec fix mille hommes. Betfort lui en donna quatre mille des vieilles troupes. Cette armée 1428.

1428. s'accrut insensiblement. On la garnit de toutes les munitions propres à attaquer & à se défendre, & Salisbery alla se mettre à sa tête, suivi de Warvic, de Suffolc, de Talbot, d'Arondell, de Glacidas, & d'une infinité de Capitaines des plus braves de ce tems.

Le Roi attendoit un secours d'Ecosse où il avoit envoyé des Ambassadeurs. Ils avoient ordre non-seulement de demander du secours; mais encore de traiter le mariage de la Princesse Marguerite d'Ecosse avec le Dauphin. Le Roi d'Ecosse se trouva honoré de cette recherche, & par un Traité du 19. Juillet, il s'engagea d'envoyer au commencement de l'année suivante la Princesse en France, pour la marier au Dauphin. Elle devoit avoir pour dot six mille hommes entretenus par le Roi son pere. Le Roi de son côté donnoit actuellement au Roi d'Ecosse la Province de Saintonge à foi & hommage, & promettoit la Comté d'Evreux, lorsque les Anglois seroient

chassés du Royaume, tout cela 1428.
stipulé sous un dédit de cent mille Couronnes d'or; mais ce secours étoit incertain, foible & éloigné; le mal, assuré & pressant. Salisbery avec plus de quinze mille hommes entra dans le Perche, y prit Nogent-le-Rotrou, nettoya la Beauce, força le Puiset qui eut l'insolence de se défendre, & dont le Capitaine fut pendu, alla prendre Jenville dans l'Orleanois, le parcourut en vainqueur, entra dans Meun dont on lui ouvrit les portes le 4. Septembre, & parut à la vûe d'Orleans du côté de la porte Renard le 8. du même mois; mais jugeant à propos de ne laisser rien autour de cette Place, il divisa son armée en deux corps. Il en donna l'un au Comte de Suffolc, qu'il chargea d'aller assiéger Jargeau, pendant qu'il alloit investir Beaugenci. La garnison de Meun avoit pillé & pris en une nuit Cléri. Ainsi ces deux Places restoient pour ôter à Orleans la communication de la Loire. Elles se défendirent

1428 jusqu'au 5. Octobre. Le 7. Poll, frere de Suffolc, parut encore devant Orleans avec deux à trois mille hommes, comme pour examiner les postes ; mais la garnison en sortit, & les mena battant jusqu'à Olivet. Salisbery ayant pris Beaugency, alla joindre Suffolc à Jargeau, & marcha à Sully. Rochefort, ami de la Tremoüille, en étoit Gouverneur, & cette ville étoit autant fortifiée que le peut être une Place qui appartenoit à un favori, qui a plus de soin de son bien que de celui de l'Etat ; mais Salisbery avoit intelligence avec Rochefort, & en effet celui-ci lui ouvrit les portes avec les Anglois.

Tant de conquêtes si rapidement faites, ne laisserent pas douter à Salisbery que le moment approchoit où la France devoit succomber. Il crut qu'il lui falloit donner le coup mortel en prenant Orleans. On étoit déja en Octobre, & la saison étoit trop avancée pour un siége, qui vraisemblablement seroit

long; mais les François étoient consternés. L'armée Angloise n'étoit pas fatiguée. Charles n'en avoit point, & il étoit de trop bonne heure pour se retirer. On ne pouvoit pas naturellement avancer ses conquêtes, & laisser Orleans derriere soi. Tant de raisons & la fortune d'Angleterre jusques-là toujours triomphante, déterminerent Salisbery à ce siége. Il donna ordre qu'on transportât devant cette ville les machines de guerre propres à un siége; & ayant réuni son armée en un corps, il campa à la vûe d'Orleans, le Mardi 12. Octobre du côté de la Sologne. 1428.

Nous ne feindrons point de dire que ce siége est le plus fameux que l'on ait soutenu depuis le commencement de la Monarchie, puisque sa durée en dépendoit. C'est pourquoi nous nous y arrêterons un peu plus que sur aucun autre dont nous ayons encore parlé, ou dont nous parlerons dans la suite, sans entrer pourtant dans un détail de minuties, qui pour l'ordi-

1428. naire fatigue plus qu'il ne plaît.

La ville étoit une des plus fortes de l'Europe ; mais elle l'auroit été incomparablement plus, si l'on s'y étoit attendu à un siége. Charles, Duc d'Orleans, étoit prisonnier en Angleterre depuis la bataille d'Azincourt, & quelques efforts qu'il eût fait pour obtenir sa liberté, ils avoient toujours été inutiles, en sorte que ne pensant plus à la recouvrer, il ne l'attendoit que d'une paix générale entre les deux Nations. Cependant il payoit tous les ans aux Anglois une grosse pension, & ils étoient convenus avec lui par écrit, qu'ils ne toucheroient en aucune maniere à ses terres durant sa captivité, & particulierement aux villes d'Orleans & de Blois, si bien que ces deux villes se reposant en quelque maniere sur la foi de ces traités, elles ne s'étoient point préparées à un siége.

Gaucourt, Seigneur de mérite & de valeur, étoit Gouverneur d'Orleans. Les Places que Salisbery

avoit prises sur la Loire autour 1428.
de celle-ci, avoient donné quelque soupçon au Roi. Il y avoit envoyé le peu de soldats qu'il avoit. Le nombre en étoit fort petit ; mais leur bravoure avoit été éprouvée dans toutes les occasions. Le Bâtard d'Orleans, le Comte d'Orval, Toüars, Chabannes, Saintrailles, la Hire, Boussac, la Fayette, Graville, & tout ce que la France avoit de vaillans aventuriers, s'y étoient aussi renfermés. Il est vrai que l'armée Angloise n'étant point assez puissante pour occuper tout le circuit d'Orleans, la plûpart de ces braves se firent souvent passage l'épée à la main, soit pour aller chercher du secours & des vivres, soit pour y en faire entrer.

Les coureurs de la Place donnerent avis à Gaucourt de la marche de Salisbery, & ce Gouverneur jugea qu'il avoit dessein sur Orleans. Dès le matin du 12. Octobre il exhorta les habitans à se défendre vigoureusement, & il

1428. les trouva dans une diſpoſition qui paſſa ſes eſpérances. Ils abattirent l'Egliſe & le Convent des Auguſtins, mirent le feu à pluſieurs maiſons du Portereau, qui pouvoient ſervir de logemens aux ennemis, releverent leurs fortifications, en conſtruiſirent de nouvelles, s'armerent en diligence, & donnerent, pour ainſi dire, de l'émulation à Gaucourt.

Ce Seigneur fit faire un état des grains, & donna des ordres afin qu'ils fuſſent ménagés. Il fit la revûe de ſes troupes qui ſe montoient à douze cens hommes; mais parmi leſquels on comptoit ſept ou huit Généraux. Il diſtribua les poſtes aux habitans, & établit un tel ordre dans la ville, qu'il y regna durant tout le ſiége une parfaite tranquillité, ſans que les meſures qu'il avoit priſes, fuſſent troublées par aucun contretems.

Sur les deux heures après midi, l'armée Angloiſe parut, & fit les approches de la ville. Gaucourt commanda une ſortie, & l'on eſ-

carmoucha durant deux heures ; 1428.
mais enfin les ennemis investirent la Place. Ils se camperent dans les ruines des Eglises & des maisons abattues, dont ils releverent une partie. Le Comte de Salisbery jugea aisément que la longueur du tems & le manque de vivres le rendroient plutôt maître d'Orleans que la force, parce qu'un si grand peuple mêlé avec des gens de guerre, défendu par des hautes murailles, & commandé par de grands Capitaines, étoit plus facile à affamer qu'à vaincre, & il prit des mesures qui ne pouvoient être plus judicieuses. Il forma le dessein d'élever autour d'Orleans soixante Forts qui empêchassent qu'aucun secours n'y pût entrer, & ni la longueur de cette entreprise, ni ses difficultés ne le purent ébranler. Il fit venir des Ouvriers de tous côtés. Il fit tracer ces Forts dans les lieux où il vouloit qu'ils fussent bâtis, & il y fit travailler avec une diligence incroyable. Il y en avoit six qui étoient de véritables Cita-

1428. delles, vis-à-vis les ſix entrées les plus communes d'Orleans. Le premier à la porte Banniere appellé Paris ; le ſecond à la porte Renard appellé Rouen ; le troiſiéme ſur les ruines de l'Egliſe des Auguſtins appellé Londres ; le quatriéme à la porte Saint-Laurent, qu'ils nommerent Windzor ; le cinquiéme & le ſixiéme à la porte Bourgogne bâtis ſur les maſures des Egliſes Saint-Jean-le-Blanc & Saint-Loup, leſquelles les aſſiégés abbatirent quelques jours après le ſiége. Ils nommerent ces deux Forts Saint-Jean le-Blanc & Saint-Loup. De diſtance en diſtance, il y avoit cinquante-quatre autres Forts, enſorte qu'on ne pouvoit ſortir d'Orleans, ni y rentrer, ſans rendre un combat obſtiné, où les Anglois avoient l'avantage du lieu & du nombre. Tous ces Forts ne furent achevés qu'environ un mois après le commencement du ſiége. Juſques-là on fit entrer aſſez facilement des vivres & des hommes dans Orleans ; mais depuis ce

tems-là rien ne put abſolument paſſer du côté de la Sologne. Des autres côtés elle fut auſſi un peu preſſée, & il demeuroit toujours aux Anglois preſque la moitié de tout ce qui y entroit. Il eſt vrai que juſqu'à la fin d'Octobre la Loire fut extrêmement baſſe, ce qui facilita beaucoup les Convois; mais lorſqu'elle fut dans ſa groſſeur ordinaire, pluſieurs incommodités accablerent les aſſiégés, & ils les ſupporterent avec une conſtance admirable. 1428.

Salisbery fit dreſſer ſix batteries ſur les ſix principaux Forts; mais encore que dans ce ſiécle elles paſſaſſent pour être fort conſidérables, par rapport à celles d'aujourd'hui, il ſembloit que ce fût des jeux d'enfans. Les canons ne valoient pas les moindres coulevrines, & leurs plus redoutables machines étoient de certaines bombardes, qui lançoient des pierres contre les murailles & ſur les maiſons. La poudre les enlevoit, & il y en avoit du poids de ſix-vingt livres. Mais

1428. leur pesanteur les empêchoit de tomber avec assez de rapidité : ensorte qu'on avoit le tems de s'en garentir, & qu'elles ne faisoient de préjudice qu'aux murs ; aussi n'étoient-elles inventées que pour cela. Les assiégés avoient aussi quelques batteries, & le Journal du siége d'Orleans nous parle avec admiration d'une certaine bombarde qui jettoit des pierres de cent seize livres, & d'un Ingénieur nommé Maître Jean, fort habile dans l'artillerie de ce tems-là.

Après avoir ainsi expliqué à-peu-près la maniere dont se poussa ce siége, le plus célébre de ce siécle, je pense qu'il seroit assez inutile de marquer le nombre prodigieux d'attaques & de sorties, d'avantages, & de pertes, de secours repoussés ou heureusement introduits, de convois enlevés, de postes pris ou défendus. Il suffira de remarquer les plus considérables.

Le Roi regarda ce siége comme un événement, qui alloit décider de sa fortune. Il fut surpris

que les Anglois eussent violé la foi qu'ils avoient donnée au Duc d'Orleans, & il se flatta qu'ils ne pourroient réussir dans une entreprise si injuste & si téméraire. La force & la grandeur d'Orleans le rassurerent un peu, aussi-bien que la valeur des Chefs, & l'affection des habitans. Il songea à les seconder. Il s'avança jusqu'à Chinon, il leur fit sçavoir la résolution où il étoit de les secourir puissamment, & il assembla les Notables pour tirer un secours extraordinaire. Il reconnut que les François ont toujours pour leurs Rois un cœur d'enfans, lorsque leurs Rois les traitent en peres. Les Notables accorderent au Roi une taille extraordinaire pour le secours d'Orleans, & le Roi en fit lever des troupes avec beaucoup de diligence. 1428.

Le Connétable oublia dans ce moment le mécontentement qu'il croyoit avoir reçû du Roi. Il ne regarda que l'extrémité de l'Etat. Il avoit génereusement refusé les propositions que lui avoit fait faire

1428. le Duc de Betfort, & il n'apprit pas plutôt le siége d'Orleans, qu'il envoya assurer le Roi de ses respects, & offrir à sa Majesté de joindre ses troupes aux siennes pour le faire lever ; mais la Tremoüille étoit auprès du Roi. C'en fut assez pour faire refuser à ce Prince avec mépris les offres du Connétable, qui se piqua une seconde fois, & vit avec indifférence le succès du siége d'Orleans.

Cependant Salisbery ayant achevé les principaux de ses Forts le 16. Octobre, commença à battre la ville avec ses canons, & à l'attaquer de tous côtés ; mais on soutint ses attaques avec vigueur, & l'on faisoit même souvent des sorties. Le 17. Octobre il y avoit déja douze Moulins abbatus. Les assiégés en bâtirent douze autres au cœur de la ville, & les firent tourner avec des chevaux. Le 21. les Anglois attaquerent le boulevart des Tournelles avec fureur. L'Artillerie l'avoit presque renversé. Cependant les assiégés s'obstinerent

tinerent à le défendre. Il n'étoit fortifié que de fagots & de terre, & jamais un si méchant lieu ne fut plus opiniâtrement défendu. Villars, Gouverneur de Montargis, & qui s'étoit jetté dans Orleans, commandoit ce poste, pendant que Gaucourt donnoit ses ordres, & pour le secourir, & pour avoir l'œil sur tous les autres. Le Combat dura quatre heures ; les femmes & les enfans y apportoient des rafraîchissemens aux Assiégés, & des chaudieres de chaux-vive & d'huile boüillante pour jetter sur les Assiégeans. Enfin ils sonnerent la retraite ; mais Gaucourt en courant par la ville à cheval, tomba, & se cassa la jambe, ce qui fut une perte considérable pour les Orleanois. Il fut obligé d'aller aux Etuves. Saintrailles & la Hire prirent soin du Siége, jusqu'au 24. du mois, que le Bâtard d'Orleans arriva, qui conjointement avec eux se chargea du commandement. 1428.

Le 21. on brûla le Boulevart des Tournelles, qui n'étoit plus tena-

1428. ble. Salisbery fit éteindre le feu ; & s'y logea. Ce nouveau poste entre les mains des Anglois, incommoda extrêmement les Assiégés. Les Anglois prirent en même-tems la Tour du Pont. Salisbery y entra, & comme de-là on voyoit toute la disposition du Siége, il se mit à une fenêtre pour l'examiner. Glácidas lui montroit du doigt tous les postes, lorsqu'un Canon pierrier frappa le Comte à la tête en côté. Le coup lui enleva une joue, & lui fit sortir un œil. Le Camp des Anglois en fut accablé. Salisbery lui seul témoigna de la force d'ame. Il se fit transporter à Meun, & toute sa tête ayant été ébranlée de ce coup, on reconnut qu'il étoit mortel. Il fit venir tous les Chefs, il les exhorta à continuer un Siége dont le succès les couvriroit de gloire. Il leur recommanda l'union, & laissa le commandement au Comte de Warvic, jusqu'à ce que le Duc de Betfort y eût pourvû. Il mourut peu après le 27. Octobre le

plus heureux & le plus experimenté Capitaine de ſon tems. 1428.

Sa mort n'apporta point de préjudice aux affaires des Anglois, parce qu'ils avoient beaucoup de Généraux habiles. Talbot amena un nouveau renfort le premier Decembre, & Suffolc y arriva le 30. ſuivi de Poll ſon frere, de deux mille cinq cens hommes, & de toutes ſortes de munitions. Warvic, Suffolc & Talbot avoient un pouvoir egal. Le Bâtard d'Orleans étoit entré dans Orleans avec quelques ſecours, il faiſoit tous les jours des ſorties. Dans une il fut bleſſé, & eut ſon cheval tué ſous lui.

Cependant les Anglois gagnoient inſenſiblement du terrain. Les convois entroient en petit nombre, & avec peine. Le peuple ſouffroit, & l'on commençoit à ſe dire à l'oreille que toute cette réſiſtance ne faiſoit que retarder leur perte; mais qu'elle ne l'empêcheroit pas. Le 30. Décembre, on députa Saint Mars, Gouverneur de Blois, vers le Duc d'Orleans en Angleterre, afin de

1428. lui apprendre l'état où ſe trouvoit ſa ville. Il envoya ce Seigneur au Duc de Betfort, pour lui remontrer une ſeconde fois que le Siege d'Orleans étoit une infraction au Traité qu'ils avoient fait avec lui; mais on ne daigna lui faire aucune réponſe.

Les principaux d'Orleans s'aſſemblerent le 31. pour voir quelles meſures on prendroit pour continuer à ſe défendre. On réſolut qu'il falloit commencer par s'adreſſer à Dieu, & obtenir ſa protection par l'interceſſion des trois Patrons d'Orleans, Saint Agnan, Saint Euverte, & Saint Mamert. On fit une Proceſſion générale, dans laquelle on porta leurs Reliques; enſuite on ſe taxa généreuſement, & ſans exception. Enfin on députa vers les principales Villes de France, & on leur demanda de l'argent à emprunter. Aucune n'en refuſa. Poitiers lui envoya deux mille livres. La Rochelle ne lui en fournit que cinq cens; mais elle lui déclara que c'étoit

en pur don. Chacun renouvella la promesse de se défendre jusqu'à la mort. 1428.

Les levées du Roi avançoient peu. A mesure qu'elles étoient faites, on les jettoit dans Orleans, & ce Siége étoit une suite continuelle d'attaques & de Batailles. Le 2. Janvier l'Amiral de Culant entra heureusement avec un Convoi & deux cens hommes de combat. Il passa la Loire au Pont Saint Loup, & marcha dans une disposition si avantageuse, que les Ennemis n'oserent l'attaquer. Ainsi ce siége devenoit plus important de jour à autre. Les Assiégés qui au commencement n'étoient que douze cens hommes, étoient plus de deux mille cinq cens pour lors, & les Anglois qui avoient commencé le Siége avec quinze mille hommes, en avoient plus de vingt-cinq mille. L'espace qui étoit entre la Ville & le Camp, étoit le Theâtre de la gloire & de l'honneur. On y faisoit des duels à la vue des deux Armées. Chacun se signaloit par des 1429.

1429. actions de valeur & de conduite. Il y avoit déja quatre mois que le Siége duroit, & l'on étoit dans ce tems-là au Carême de l'année 1428. (car les années ne commençoient alors qu'à Pâques.) Le Duc de Betfort fit partir un Convoi pour le Camp, composé de cinq cens chariots de vivres, dont la plûpart étoient chargés de Harangs. Fastol & Rameston Anglois, Capitaines d'expérience, & Meurier, Prevôt de Paris, l'escortoient avec dix-sept cens hommes de vieilles Troupes, qui alloient grossir l'Armée Angloise. Le Roi fut averti de leur marche, & donna ordre au Comte de Clermont de l'enlever. Les levées que le Roi avoit faites montoient enfin à trois mille cinq cens hommes. Clermont se mit à leur tête avec Stuard d'Aubigni, Guillaume Stuard son Frere, & le Comte d'Orval. Le Bâtard d'Orleans, Boussac, l'Amiral, Saintrailles & Graville, sortitent en même tems d'Orleans avec quinze cens hommes, & allerent joindre le Com-

te de Clermont. Il sembloit que la France pût se flater d'un retour par le succès de cette entreprise, puisque le Convoi étant enlevé, les François demeureroient les maîtres de la Campagne, occuperoient les passages par où l'on pourroit mener aux Anglois des vivres de Paris, & en les affamant à leur tour dans leur Camp, les forceroient de lever le Siége. La présomption & la division, ces deux monstres qui ont été tant de fois funestes à la France, entreprirent encore celle-ci de ruiner toutes leurs espérances. Les François marchant comme à une victoire certaine, parurent auprès de Rouvray en Beauce où étoient campés les Anglois, le 12. Février à sept heures du matin, & songeant déja à envelopper leurs Ennemis de toutes parts, les uns veulent que la Cavalerie commence le Combat, d'autres soutiennent que ce doit être l'Infanterie, & ajoutent même que les Cavaliers doivent mettre pied à terre. Fastol que l'on laisse respirer, profite

1429.

merveilleusement de ce délai. Il
1429. se fait un retranchement de ses chariots, s'en couvre à droit & à gauche, place ses Archers dans deux ouvertures qu'il pratique au milieu de ces retranchemens; ensuite il attend les François de pied ferme, & fait passer dans les siens une partie de sa résolution.

Dans le Camp des François chacun défend son avis avec opiniâtreté, & ne voulant point céder les uns aux autres, ils vont tous ensemble au combat, les uns à pied, les autres à cheval, sans ordres, sans Enseignes, le cœur rempli de dépit. Les Anglois les laisserent approcher, & font sur eux fort à propos une décharge de flêches, qui portent presque toutes. Les Poitevins, nouveaux Soldats, & qui n'avoient jamais combattu, s'étonnent, & fuïent. On reproche à Clermont, non-seulement de ne les avoir pas arrêtés; mais encore de les avoir suivis. Le Bâtard d'Orleans & sa Troupe soutint

ſoutint quelque tems l'honneur de laFrance,& combattit vaillamment, quoique bleſſé dangereuſement au pied ; mais la confuſion & le trouble qui étoient dans l'ame de l'armée Françoiſe, rendirent ſa valeur inutile. 1429.

Les Ecoſſois firent des merveilles, & furent preſque tous tués. Ils méritoient bien d'être la victime d'un combat, dont ils cauſoient la perte, puiſque ce furent leurs Chefs, qui s'obſtinerent à les faire combattre à pied. Les deux Stuards y furent maſſacrés. Le Comte d'Orval, jeune Seigneur de mérite, y mourut les armes à la main. Six-vingts Seigneurs François y périrent. Faſtol conſerva durant tout le combat, une préſence d'eſprit admirable. Il y eut peu d'Anglois tués. Cependant la honte fut plus grande pour la France que la perte ; car on ne compta parmi les morts que ſix cens François ; mais plus de la moitié du reſte ſe diſſipa. Clermont & le Bâtard d'Orleans ſe ſauverent avec

1429. tout ce qu'ils purent raſſembler. Le premier ſe retira à Blois, & le ſecond rentra bravement dans Orleans avec huit à neuf cens hommes.

L'abbattement du Roi ſe peut à peine comprendre. Il ne vit plus rien qui pût ſauver Orleans, & ce fut pour lors qu'il fut forcé de prendre le parti de remettre la ville au Duc de Bourgogne. Ce Duc étoit à Paris avec le Duc de Betfort. On députa vers lui Saintraille & Orgin. On remontra au Duc de Betfort que la Maiſon d'Orleans n'avoit rien commis contre le Roi d'Angleterre, qui eût mérité qu'on la dépoüillât ; qu'il ſe ſouvint du Traité qu'il avoit fait avec le Duc d'Orleans, qui l'engageoit de ne point toucher à ſes Terres ; que s'il appréhendoit qu'elles ne fuſſent utiles au Roi, & que ce Prince ne s'en ſervît contre eux, les habitans offroient de remettre leur ville en ſéqueſtre entre les mains du Duc de Bourgogne, juſqu'à ce que le Duc d'Orleans fût hors

de prison, & que la guerre fût finie entre la France & l'Angleterre. 1429.

Betfort admira la finesse de ce faux-fuyant, & ne s'y laissa pas tromper. Il répondit que le Roi Henri ne vouloit point ôter au Duc d'Orleans son domaine; mais qu'étant son Seigneur suzerain, il prétendoit remettre Orleans en son obéissance; qu'à l'égard de la proposition qu'ils lui faisoient, elle étoit tout-à-fait ridicule; qu'ils n'étoient pas d'humeur à battre les buissons dont un autre devroit prendre les oiseaux, ni à faire les frais d'une expédition, qui ne tourneroit pas à leur profit. On ajoûte que le Duc de Bourgogne étoit présent à cette députation; que Saintraille se jetta à ses pieds; que le Duc entendit la réponse de Betfort, & qu'il en fut tout-à-fait choqué. Quoi qu'il en soit, ce refus l'irrita, & il envoya sur le champ un ordre à ses troupes qui étoient au siége d'Orleans, de le venir joindre. Elles obéirent exac-

1429. tement. Six cens chevaux & un grand nombre de fantaſſins, quitterent le camp des Anglois le 17. Avril, & l'affoiblirent d'autant : mais leurs proſpérités leur firent croire qu'ils n'avoient pas beſoin de ce Prince pour forcer Orleans à ſe rendre. Le ſiége continuoit avec vigueur. La rigueur du mois de Février n'avoit pas empêché les attaques & les ſorties. Le 20. de ce mois Suffolc demanda au Bâtard d'Orleans une robbe de panne, & lui envoya pour lui des rafraîchiſſemens dont la ville manquoit. Le 27. un dégel qui arriva ſubitement, accrût tellement la Loire des neiges qui fondirent, que rien ne pût entrer dans Orleans par eau, & les aſſiégés commencerent à manquer de vivres. En Mars ils reçurent quelques convois qui paſſerent heureuſement ; mais en Avril Suffolc fit élever trois nouveaux Forts, dont l'un étoit près Saint Paterne, qui preſſoient vivement la ville. Florent d'Iliers ſe

jetta encore dedans le 28. aſſez heu- 1429.
reuſement avec quatre cens hommes, mais il falloit eſſuyer des périls preſque certains. D'ailleurs, les convois étoient rares, & l'on ne croyoit pas en France qu'Orleans pût encore tenir quinze jours.

Fin du ſecond Livre.

SOMMAIRE

DU

TROISIE'ME LIVRE.

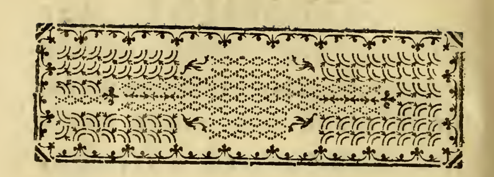
LE Roi eſt ſur le point d'abandonner les Provinces de la Loire, abbattu par tant d'adverſités ; mais la Reine par une conduite admirable, ſoutient & anime ſon courage. La France eſt aux abois, & Dieu ſuſcite, pour la délivrer, la Pucelle d'Orleans. Naiſſance & Portrait de cette Héroïne. Le Roi lui confie le ſecours d'Orleans ; & elle en fait lever le ſiége, par une ſuite d'événemens prodigieux, qu'on rapporte ici avec exactitude. Le

Roi la comble d'honneurs, & elle réconcilie ce Prince avec le Connétable. Conduite héroïque de ce dernier. Il gagne la bataille de Patay, & il se fait une espèce de révolution en France. Le Roi traverse la Bourgogne & la Champagne, va se faire sacrer à Rheims, & soumet toutes les Villes qui se trouvent sur son passage; mais il est repoussé devant Paris. Le Prince d'Orange entreprend la conquête du Dauphiné. Il est défait à la bataille d'Enton, & n'évite de tomber entre les mains des François, qu'en se précipitant dans un péril évident, dont néanmoins il se sauve. Les Anglois & le Duc de Bourgogne s'unissent plus étroitement. Ils assiégent Compiegne,

& encore que le Comte de Vendôme fasse lever ce siége, il est funeste à la France, parce que la Pucelle y est prise dans une sortie. Les Anglois qui lui attribuent tous les malheurs de leur Nation, s'en vengent de la maniere du monde la plus basse. Ils la font brûler vive à Rouen, & sa mort répond à la gloire de sa vie. Le Bâtard d'Orleans surprend Chartres; mais Surienne, Anglois, prend Montargis, & le Comte de Vaudemont défait à la bataille de Bulegneville René Duc de Lorraine, beau-frere du Roi. Barbazan y est tué, & René y perd la liberté. Le Duc de Betfort fait venir le Roi Henri à Paris, & l'on tâche par une superbe entrée à relever le cœur des partisans de ce

Prince. Le Connétable s'attache à faire disgracier la Tremouille, & y réussit. La guerre continue foiblement entre les deux Couronnes.





HISTOIRE DE CHARLES VII.

LIVRE TROISIÉME,

Qui contient ce qui s'est passé de plus considérable dans la Monarchie Françoise durant les huit derniers mois de l'année 1429. *& les années* 1430. 1431. *&* 1432.

1429. E Roi étoit à Chinon, triste, inquiet & incertain du parti qu'il devoit prendre. Il comptoit déja Orleans perdu, & dans l'abbattement

où sa mauvaise fortune le jettoit, 1429.
il assembla son Conseil, non pas pour chercher un reméde à tant de maux (il étoit presque persuadé qu'il n'y en avoit point) mais pour trouver dans cette extrémité un expédient qui pût sauver le reste de ses Etats. Son Conseil se divisa en deux partis, dont l'un tâchoit à lui persuader de se retirer en Dauphiné, & l'autre l'exhortoit à rester dans les villes qu'il tenoit encore en deça de la Loire. Tous les deux étoient appuyés sur de puissantes raisons. Les premiers remontroient qu'Orleans étoit aux abois, & que le Roi devoit mettre en sûreté sa Personne Sacrée; que les Anglois s'attacheroient à l'assiéger dans Bourges ou dans Tours, persuadés que le reste de la France ne feroit plus de résistance, lorsqu'ils auroient ce Prince entre leurs mains. Ils ajoûtoient que du Dauphiné le Roi veilleroit plus tranquillement à la défense de ses Etats; que le tumulte des armées,

les hasards de la guerre ne parta-
1429. geroient point ses soins; que delà il envoyeroit du secours aux lieux les plus pressés, comme le cœur communique sa chaleur à toutes les parties du corps; qu'il seroit voisin de l'Italie & du Languedoc, & qu'il obligeroit les Ducs de Savoye & de Milan, les Comtes de Foix & d'Armagnac, à lui fournir des forces plus considérables que celles qu'ils lui avoient envoyées jusques-là.

Les autres au contraire soûtenoient avec fermeté que le Roi feroit une fausse démarche, s'il perdoit de vûe les villes de la Loire; que sa présence échauffoit leur zéle, & redoubloit leur fidélité; qu'elles se persuaderoient, si elles ne le voyoient plus, qu'il les abandonnoit, & qu'Orleans ne se seroit pas défendu sept mois, s'il n'eût sçû que le Roi étoit à Chinon, d'où il faisoit partir tous les jours des convois, & où les assiégés croyoient qu'il assembloit un puissant secours; que sans quitter

la Loire, il falloit preſſer les Princes d'Italie & de Languedoc; que c'étoit une mauvaiſe raiſon de dire que les Anglois aſſiégeroient le Roi dans Tours ou dans Bourges, puiſque ſa Majeſté étoit la maîtreſſe de ne ſe point enfermer dans une ville; enfin que le ſecours d'Ecoſſe étoit prêt d'arriver, & qu'il falloit, en ſuivant ſes premiers principes, diſputer aux Anglois le terrain pied à pied, juſqu'à ce qu'une heureuſe conjonſture donnât quelque ouverture de ſalut. 1429.

Ces contrariétés augmentoient encore l'embarras du Roi. Il ne ſçavoit lequel des deux avis il devoit ſuivre. Devoré d'ennui & de triſteſſe, il fuyoit ſes Miniſtres; il s'enfermoit dans ſon cabinet, & cédoit, pour ainſi dire, à ſes malheurs. La Cour étoit déſerte, la Maiſon Royale errante & déſolée. La Reine elle ſeule faiſoit voir un viſage conſtant au milieu de ces adverſités, & ſi l'on doit ſe flater que quelque choſe d'humain ait pu engager Dieu à ſauver la

1429. Monarchie, on en doit attribuer la gloire à cette Princeſſe, la plus accomplie de toutes les Reines. Jamais tant de vertus ne s'étoient fait voir dans une Princeſſe de vingt-quatre ans, & il falloit qu'elles fuſſent bien ſolides, puiſque c'étoit parmi les plus cruelles diſgraces qu'elles éclattoient, & dans un tems où le Trône de ſon époux penchoit vers le précipice. Elle étoit d'une beauté achevée. Son teint étoit vif & éclatant, elle avoit les yeux animés, quelque choſe de touchant dans tous ſes traits, l'eſprit ſolide & pénétrant, de la prudence, de la modeſtie, & une véritable piété. Le Roi connoiſſoit ſes vertus & les admiroit. Cependant entraîné par un aſcendant fatal, il ne lui donnoit que ſon eſtime, & encore que la fécondité de la Reine, qui entre pluſieurs enfans avoit déja donné un Dauphin au Roi, dût la lui rendre plus chere, il partageoit ſon lit entre cette Princeſſe & une fille de la Cour, nom-

mée Agnès Sorel, dont nous parlerons plus au long dans un autre endroit de cette Hiſtoire. Cette conduite du Roi ſervoit à rehauſſer le mérite de la Reine : car fort éloignée de la foibleſſe de la plûpart des femmes, elle feignoit de ne pas appercevoir l'infidélité de ſon époux : elle en redoubloit ſa tendreſſe, & elle ne ſongeoit à l'en faire repentir, qu'en lui laiſſant voir qu'elle n'en étoit pas digne. 1429.

Dans l'extrémité où elle le vit réduit, elle ſçut gagner ſon eſprit par les carreſſes les plus tendres & les plus flateuſes. Elle le raſſûroit, lui faiſoit concevoir de l'eſpérance, ſans en avoir elle-même, & à force de tourner cet eſprit agité, elle le fit enfin réſoudre à demeurer dans les Provinces de la Loire, & à défendre ſon Royaume ville à ville. Cependant elle adreſſoit ſes vœux au Ciel, & le fléchiſſoit par les plus ferventes priéres. Tous les jours on la voyoit dès le matin ſortir

à pied de son Palais, & aller dans
1429. les Eglises implorer le secours du Dieu, qui est le maître des Couronnes. Elle s'en retournoit avec la même modestie, & le peuple étoit édifié de cette piété exemplaire. Elle ne hésita point à vendre son argenterie, ses pierreries, ses bagues, ses habits les plus magnifiques, & elle en porta l'argent au Roi. Elle fit plus. Elle engagea l'argenterie de sa Chapelle, & tout cela ne laissa pas de faire une somme considérable, dont le Roi paya ses soldats.

On dit aussi que cette maîtresse du Roi qui posséda si long-tems son cœur, ne contribua pas peu à raffermir son courage ébranlé, & que le voyant un jour incertain s'il se retireroit en Dauphiné, elle usa d'une conduite assez adroite, pour l'en détourner. On lui avoit prédit, à ce qu'elle avoit dit au Roi, qu'elle seroit aimée jusqu'à la mort du plus grand Roi de l'Europe, & depuis que ce Prince s'étoit attaché à elle, elle l'avoit souvent flatté que sa prédiction

diction le regardoit. Cette fois-ci elle se disposa à quitter la Cour, & en demanda permission au Roi. Ce Prince en demeura fort surpris, & en voulut sçavoir la raison. Elle lui répondit que sa destinée l'avoit fait naître pour être la maîtresse du plus grand Roi de l'Europe; que sa Majesté alloit se retirer en Dauphiné; qu'ainsi elle alloit prendre le chemin de la Cour d'Angleterre, puisque sans doute la prédiction qu'on lui avoit faite regardoit le Roi Henry, à qui sa Majesté abandonnoit la France. On ajoute que cette menace engagea le Roi à demeurer. 1429.

Il reconnut presque aussi-tôt combien étoit salutaire le conseil qu'il avoit suivi, & ce fut peu de jours après, qu'on lui amena la célébre Fille à qui l'on doit le salut de la France. Ici nous entrons dans l'endroit le plus délicat de notre Histoire qui est celui de la Pucelle d'Orleans; & nous sommes fort embarrassés comment contenter en même tems ceux qui soutiennent

1429. que cette Heroïne fut une ſuite continuelle de miracles ; une fille divine dans qui la main de Dieu ſe fit toujours remarquer, à laquelle il prodigua ſes viſions & ſes révélations, & ceux qui aſſurent que la Pucelle ne fut qu'une production adroite des Capitainesde Charles qui raſſurerent par cette voye nouvelle le Roi intimidé & ſes peuples abbattus. Tout eſt miracle chez les uns, tout eſt commun chez les autres. Nous prendrons un milieu entre ces deux extrémités. Nous remarquerons dans la Pucelle d'Orleans, la protection de Dieu qui ſe ſervit d'elle pour le rétabliſſement de la Monarchie. Nous avouerons en même tems, qu'il peut n'y avoir rien eu de ſurnaturel dans ſa conduite, & que le Seigneur eſt aſſez puiſſant, pour ſauver un Etat par des voyes purement humaines. Au reſte nous nous contenterons d'en rapporter l'Hiſtoire comme elle ſe trouve dans les meilleurs Hiſtoriens & les plus uniformes.

La Lorraine vit naître cette Heroïne. Elle ſe nommoit Jeanne d'Arc, & étoit fille de Jacques d'Arc & d'Iſabelle Gautier, Habitans de la Paroiſſe de Damremi-ſur-Maiſe auprès de Vaucouleurs. Ils étoient pauvres, mais animés d'une pieté ſimple, qui les faiſoit vivre dans la crainte du Seigneur. Ils avoient élevé leur fille dans ces ſentimens. Elle étoit âgée de dix-huit ans, avoit la taille haute & bien priſe, le teint uni, & les traits du viſage réguliers. Son eſprit étoit bien au-deſſus de ſa naiſſance. Elle l'avoit juſte & ſolide ; elle parloit peu. La modeſtie & la douceur étoient l'ame de ſes diſcours ; mais ſa pureté & ſa dévotion relevoient encore tant de belles qualités. Elle s'approchoit ſouvent des Sacremens, avoit une dévotion particuliere aux ſaints Archanges Michel & Gabriel, & aux Saintes Vierges Catherine & Marguerite. Elle alloit auſſi ſouvent à un petit Hermitage dedié à la ſainte Vierge, bâti dans le bois Cheſnu, & ſouvent elle y 1429.

1429. prioit le Seigneur pour le repos de la France. Au reſte elle étoit occupée à garder les Troupeaux de ſon pere, ou à mener boire ſes chevaux ; ce qui l'accoûtuma à combattre quelquefois les loups & à monter à cheval, & lui ſervit infiniment dans la ſuite. L'obſcurité de ſa naiſſance, ni la baſſeſſe de ſes premiers emplois, ne doivent pas la rendre mépriſable, puiſque ce ſont les humbles qu'il plaît au Seigneur d'élever ; que ſa puiſſance éclate dans les miracles qu'il opere par eux ; & que tels étoient autrefois Saül & David, lorſqu'il choiſit le premier pour l'élever ſur le Trône, & qu'il confia au ſecond la gloire d'Iſraël dans le combat qu'il lui fit entreprendre contre Goliath.

La Lorraine étoit pour lors dans l'alliance du Roi, & tous ſes peuples faiſoient des vœux pour lui contre les Anglois. Jeanne d'Arc redoubloit les ſiens dans cette extrémité de l'Etat. Ce fut vers le milieu du Siége d'Orleans, qu'animée d'un généreux couroux, il

lui sembla que Dieu l'appelloit 1429.
au secours de cette ville, & qu'il prétendoit se servir de son bras pour relever cette Monarchie. Si l'on en croit ses dépositions & les plus fideles Historiens, Saint Michel, le Protecteur de la France, lui apparut, l'assura qu'Orleans seroit delivré, les Anglois chassés, le Roi sacré à Rheims, & que ce seroit par ses mains, que le Seigneur feroit tant de merveilles. Une Voix divine, suivant les mêmes, se fit entendre à elle plusieurs fois, & la pressa de suivre ses ordres, que sa modestie lui avoit fait négliger. Nous ne donnons pas ces choses pour des vérités certaines, dont on ne puisse douter. Nous sçavons combien les révélations doivent être suspectes; mais s'il est des occasions où l'on puisse les recevoir, nous oserons avancer que celle-ci en est une. Nous devons poser pour un principe indubitable, qu'elles ne sont pas au-dessus de la puissance de Dieu, & que nôtre Religion nous enseigne

1429. qu'elles ne ſont pas ſans exemple dans les Hiſtoires du vieux & du nouveau Teſtament. Ces deux principes établis pourquoi ne croira-t-on pas que le Seigneur s'eſt ſervi de révélations, pour déclarer ſa volonté à une fille vaillante, qu'il avoit fait naître pour la gloire & le rétabliſſement de la France, ſur-tout lorſque des actions héroïques ont confirmé tout au moins, qu'elle avoit été divinement inſpirée? Mais ſans ſortir des bornes de l'Hiſtoire, il nous ſuffira d'expoſer les faits rapportés par tous les Hiſtoriens, ſans nous rendre garans de la vérité de ceux qui ont eu quelques choſe de ſurnaturel.

Jeanne d'Arc, ou pouſſée par ces révélations, ou excitée par des mouvemens qui ne pouvoient partir que de Dieu, s'adreſſa à Robert de Baudricourt, Gouverneur de Vaucouleurs, & lui dit la réſolution que le Seigneur lui avoit donnée de prendre les armes contre les Anglois, pour délivrer la ville d'Orleans. Baudricourt ne fit

d'abord aucune attention à ce 1429.
qu'elle lui propoſa. Il la traita de folle & de viſionnaire, & ce ne fut qu'après des ſollicitations réïtérées, d'elle & de ſes parens, qu'il réſolut enfin d'examiner cette fille, & de ne pas négliger la voye extraordinaire, dont le Seigneur vouloit peut-être ſe ſervir. Il la fit demeurer chez lui, & ordonna à ſes gens d'éprouver ſi la pureté de ſon cœur répondoit à celle qui éclatoit ſur ſon viſage.

Jeanne d'Arc n'eut pas beſoin de ſa vertu pour réſiſter à l'épreuve où on la mettoit. Les domeſtiques de Baudricourt ſe ſentirent arrêtés par une puiſſance inconnue, qui les pénétra d'eſtime & d'admiration pour Jeanne d'Arc, & ne leur permit pas même de concevoir des penſées impures, bien loin d'en venir à de paroles. Ils l'avouerent à leur maître, & Baudricourt prévenu lui-même en faveur de Jeanne d'Arc, réſolut de l'envoyer au Roi. Il lui écrivit qu'une fille d'une beauté rare, d'une modeſtie

1429. achevée, & d'une résolution extraordinaire, prétendoit avoir reçu de Dieu l'ordre de faire lever le Siége d'Orleans. Cette nouvelle est reçue à la Cour avec joye. Le Roi publie qu'une fille de piété, nommée Marie d'Avignon, lui avoit déja prédit, que Dieu armeroit en sa faveur une personne de son sexe. Le bruit se répand qu'une fille va délivrer Orleans. Dans l'extrêmité où l'on est réduit, tout le monde convient qu'il faut éprouver un moyen si extraordinaire, qui déja a rehaussé le cœur du peuple. On attend Jeanne d'Arc avec impatience.

Baudricourt lui donne un habit d'homme, & une escorte de six cavaliers. La pudeur de son sexe qui ne s'éloigna jamais de sa pensée, lui fait prendre avec elle une de ses parentes & un de ses oncles. Elle arriva à Chinon le 6. Mars, & on la conduisit dans une grande salle où le Roi étoit confondu avec tous les Seigneurs de sa Cour, sans aucune marque de sa dignité.

Cependant

Cependant soit qu'elle eût vû son portrait, & qu'elle se le fût imprimé dans l'idée, soit qu'il y ait toujours dans les Rois quelque air de grandeur qui les distingue, soit enfin qu'une vertu divine la conduisît, elle s'adressa à lui sans hésiter, le salua avec un visage mêlé de joie & de modestie, & lui parla d'une maniere qui causa de l'admiration. On ne peut dire quel mouvement son arrivée fit à la Cour. Tout le monde se persuade qu'on touche au moment d'une révolution; que cet événement tient du miracle. Les plus impies & les moins crédules sont obligés de garder le silence. 1429.

Le Roi met tout en usage pour autoriser la vocation de Jeanne d'Arc, & voit avec ravissement que le succès surpasse son espérance. Il la fait interroger par des Docteurs. On trouve sa foi pure. Une sagesse incroyable accompagne ses réponses. Elle se taît sur ses révélations, & n'en parle qu'avec confusion. Le Roi l'envoye à

1429. Poitiers au Parlement. La vûe d'un Corps qui fait trembler les plus aſſûrés, ne l'intimide point. Le même eſprit la ſuit ſans ceſſe. Le Parlement députe au Roi, & aſſûre ſa Majeſté qu'il trouve dans Jeanne d'Arc quelque choſe de ſurnaturel. Enfin le Roi la fait viſiter par des ſages-femmes en préſence de la Reine, & de la Reine de Sicile. Sa pudeur ſouffrit, mais triompha. Elle fut trouvée vierge. La Reine la combla de carreſſes. Le Roi publie lui même qu'elle a deviné un grand ſecret, & après toutes ces épreuves, perſonne n'oſa plus douter qu'elle ne fût véritablement envoyée de Dieu pour ſecourir la France. On entendoit partout l'éloge de la Pucelle ; c'eſt ainſi qu'on la nommoit à la Cour, & comme elle a rendu ce nom glorieux, nous ne lui en donnerons point d'autre dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Les Anglois preſſoient toujours Orleans, & les vivres commençoient d'y manquer. Le Roi, qui

avant l'arrivée de la Pucelle, déſeſpéroit de ſecourir cette Place, n'oublie rien pour le faire avec ſuccès. Il en commet le ſoin à cette vaillante fille, & conſent que l'armée ſuive ſes ordres. La nouveauté de cet événement, & la réputation de la Pucelle, qui dans un moment ſe répandit par toute la France, attirerent ſous ſes étendarts une foule incroyable de ſoldats. Elle en fit la revûe le 15. Avril, & il s'y trouva ſept mille hommes. Le Maréchal de Rieux & l'Amiral de Culant étoient ſous elle. Il peut bien être qu'ils contribuerent beaucoup à diſcipliner les ſoldats, & à mettre cette armée en état de ſervir; mais enfin le Roi s'étoit expliqué, qu'il en confioit la conduite à la Pucelle. Elle avoit commencé par faire aux ſoldats de très-rigoureuſes défenſes de jurer le nom de Dieu, ni de voler. Elle les avoit exhortés à ſe confeſſer tous, & pluſieurs lui avoient obéi. Enſuite elle chaſſa de l'armée les femmes de mauvaiſe vie.

1429.

La ſageſſe qui ſuivoit toutes ſes
1429. actions, lui attiroit les cœurs de tous les ſoldats. Elle preſſoit le convoi que l'armée devoit introduire dans Orleans. Le 25. Avril tout fut en état de ravitailler cette grande ville.

Elle envoya querir une épée qui étoit dans le tombeau d'un ancien Chevalier, inhumé dans l'Egliſe de Sainte Catherine de Fierbois. Elle fit faire un Etendard blanc, ſur lequel on peignit le myſtere de l'Annonciation. L'Ange y tenoit dans ſa main un Lis, qu'il préſentoit à la Sainte Vierge, comme ſi l'on eût voulu faire entendre qu'il la ſupplioit de prendre ſous ſa protection la France déſignée par ce Lis. Elle écrivit enſuite au Duc de Betfort. Elle lui reprocha l'injuſtice de ſon ambition, & tout le ſang que cette ambition avoit fait répandre. Elle le ſomma de reſtituer à Charles un Royaume que les Loix divines & humaines lui attribuoient, & de ne pas attendre que la main de Dieu appeſantie

sur les Anglois, les en chassât avec infamie. Un Héraut porta cette lettre au camp des Anglois devant Orleans, & la rendit au Comte de Suffolc. Il la lut avec un air railleur & méprisant. Les plus sages l'imiterent, & dirent que les affaires de Charles étoient bien près de leur ruine, puisqu'il avoit recours à des moyens si ridicules; mais les plus emportés s'abandonnerent aux invectives. Ils s'écrierent que c'étoit une sorciere, prostituée aux Armagnacs, & que les loix de la guerre ne devoient pas être observées à l'égard de cette malheureuse. Ils firent en même-tems charger de fers le Héraut, & lui firent faire son procès comme au complice du crime de sortilége, dont ils accusoient la Pucelle. 1429.

La Pucelle ne voyant point revenir son Héraut, devina ce qui lui étoit arrivé, & se mit en marche avec la moitié du convoi, les Maréchaux de Rieux & de Rais, & l'Amiral de Culant. Elle étoit à la tête de cinq cens hommes d'ar-

1429. mes, & par ſon ſilence & ſon air intrépide, elle animoit ſes ſoldats. Elle arriva à la porte Bourgogne le matin du 29. Avril. En même tems on fit des ſorties de la ville de tous côtés, & le Bâtard d'Orleans favoriſant ſon entrée, ſortit au-devant d'elle. Elle attaqua bravement les Anglois qui s'oppoſerent à ſa marche, & lorſqu'on ſe fut rendu maître du paſſage, elle fit entrer le convoi le premier. Enſuite elle s'avança juſqu'à la porte de la ville, & pour éviter les acclamations des peuples, elle attendit la nuit pour y entrer; mais ſon triomphe en fut plus magnifique. On ne ſçut pas plutôt que la Pucelle entroit, que toutes les rues ſe trouverent éclairées de lumieres & de flambeaux. Tout retentiſſoit de cris de joye. Les femmes & les enfans battoient des mains. Ils ſe jettoient à genoux devant elle comme devant leur Libératrice. *Vive la Pucelle*, s'écrioient-ils, *qui nous vient délivrer.* Elle-même étoit tout l'ornement de

ſon triomphe. Montée ſur un cheval blanc & portant un habit d'une pareille couleur, elle s'attiroit les yeux de tout le monde. Une noble pudeur qui la rendoit encore plus belle, paroiſſoit ſur ſon viſage. Son Etendard flottoit auprès d'elle. Le Bâtard d'Orleans & le Maréchal de Rieux marchoient à ſes côtés. Enfin les ſoldats avec un air fier & un ordre admirable, paroiſſoient ravis d'obéir à cette Héroïne. 1429.

Elle alla loger dans la maiſon de Boucher, Tréſorier du Duc d'Orleans, ayant toujours avec elle deux femmes; & ſon arrivée remplit toute la ville d'eſpérances. Dès le lendemain tout ce peuple s'aſſembla en foule pour la voir. Il inveſtit ſa maiſon. Son impatience ne put ſouffrir de retardement. Il rompit les portes, & ne fut ſatisfait que lorſqu'elle parut en public. Le Bâtard d'Orleans ſortit le 30. Avril pour aller faire entrer le ſecond convoi. Cependant la Pucelle n'agit point en fille légere

1429. & étourdie. Elle visita tous les postes, examina les Forts des ennemis, passa quatre jours à se faire instruire de tout ce qu'elle crut nécessaire pour l'entreprise qu'elle projettoit ; & enfin le Bâtard d'Orleans étant rentré dans la ville avec le reste du convoi & l'élite des gens de guerre qui l'avoient conduit, elle résolut de commencer l'ouvrage auquel Dieu l'avoit destinée.

Jusqu'ici sa sagesse & sa prudence avoient agi ; sa valeur & sa conduite se firent sentir à leur tour. Après avoir pourvû à la sureté de tous les postes, elle sortit d'Orleans avec quinze cens hommes que le Bâtard d'Orleans conduisoit, & elle laissa dans la ville un corps de sept cens hommes, sous le Maréchal de Sainte Sévere, pour la secourir en cas de besoin. C'étoit le 4. de Mai, veille de l'Ascension. Le Bâtard d'Orleans & la Pucelle conduisirent leur troupe au Fort Saint-Loup, l'un des principaux qu'eussent élevés les An-

glois, & il y avoit dedans autant de ſoldats que la Pucelle en avoit pour les attaquer. Les François combattirent avec un courage invincible. Ils ſembloient de nouveaux hommes. Le Bâtard d'Orleans & la Pucelle leur donnoient véritablement des exemples dignes d'admiration. Les Anglois au contraire étoient épouvantés par la valeur de leurs ennemis. Ceux qu'on avoit mis au Fort Saint-Paterne voulurent venir au ſecours; mais Sainte Sévere qui étoit attentif à lerus démarches, leur coupa chemin, & les repouſſa dans leur fort. Après trois heures de combat la Pucelle entra la premiere dans le Fort. Il s'y fit un grand carnage, & plus de neuf cens Anglois furent maſſacrés. On loua la piété de la Pucelle, qui ſauva la vie aux Prêtres que l'on trouva dans le Fort, & que la fureur du ſoldat alloit confondre avec les autres Anglois. Le Fort demeura aux François, & la Pucelle rentra en triomphe aux cris

1429.

1429. du peuple, qui ne se pouvoit lasser de la regarder

Le lendemain qui étoit le jour de l'Ascension, les Capitaines François trouvoient à propos de continuer leur avantage, & de ne pas laisser refroidir l'ardeur des soldats; mais elle leur remontra qu'il falloit sacrifier ce jour-là au Seigneur. Elle en employa une partie en prieres, & l'autre à faire reprendre des forces aux soldats; mais le Vendredi 6. de Mai dès la pointe du jour, elle sort, suivie de la plûpart des Capitaines, & attaque le Fort Saint-Jean. Les Anglois ne le trouvant pas tenable, l'avoient abandonné en partie. Elle les chassa du reste, & mena ses soldats victorieux devant le Fort redoutable qu'ils avoient bâti sur les ruines de l'Eglise des Augustins, & qu'ils avoient nommé Londres. On s'y défendit aussi vaillamment qu'au Fort Saint-Loup; mais la même destinée y accompagna la Pucelle. Après un terrible combat le Fort fut pris, & lorsque les soldats

fatigués croyoient rentrer dans Orleans, elle les conduisit au Fort des Tournelles. Elle l'investit; elle y forma une espece de siége, & bien que la nuit survînt, elle n'en décampa point; mais dispofa les siens à l'attaquer aussi-tôt qu'il feroit jour. Il est vrai qu'elle fit apporter d'Orleans des vivres & des rafraîchissemens, sans lesquels le soldat n'eût pu soûtenir tant de fatigues. 1429.

Glacidas, l'un des plus renommés Capitaines de son siécle, commandoit dans le Fort des Tournelles, où étoit aussi la Tour du Pont, & il y avoit mille à douze cens hommes. Il y soûtint la réputation qu'il avoit acquise: car au lever de l'aurore, la Pucelle mena les François au combat, & l'Histoire ne nous a point conservé d'exemple d'une attaque plus obstinée. Elle dura quatorze heures. On combattit toujours main à main. Les François furent repoussés trois ou quatre fois, & autant de fois leur vaillante Héroïne les ramena

1429. au combat. On commença l'assaut à trois reprises. La Pucelle avoit eu la précaution d'avoir quelques rafraîchissemens pour les soldats, & lorsqu'elle leur en avoit fait donner, elle retournoit au combat avec eux. Il s'y fit des actions d'une valeur inoüie, & la Pucelle y surpassa les plus vaillans Chefs de guerrre. Elle fut blessée d'une fléche entre le cou & l'épaule, & son sang qui couloit sur ses habits, intimida les soldats, qui peut-être la croyoient invulnérable. Ils commencerent à fuir, & le Bâtard d'Orleans donna ordre que l'on sonnât la retraite; mais la Pucelle accourut à lui, & l'en empêcha. En même-tems dissimulant le mal que lui faisoit sa blessure, elle assura les soldats que ce n'étoit rien. Elle fit tourner visage aux fuyards, & s'élança la premiere contre les ennemis. Enfin la bataille se rétablit. Les Anglois furent épouvantés du retour de leurs ennemis. On dit même qu'on vit combattre contre eux un Ca-

valier inconnu dont ils ne pouvoient soûtenir la vûe, & les Orleanois croyent encore que c'étoit saint Michel, le Protecteur de la France. Sur les huit heures du soir le Fort des Tournelles fut pris d'assaut. Six cens Anglois furent taillés en piéces, le reste fuit avec précipitation. Le pont de la Tour ne put soûtenir le poids des fuyards. Il rompit sous eux. Un nombre prodigieux se noya, & parmi eux, Glacidas qui avoit signalé sa bravoure ce jour-là, par mille actions intrépides. 1429.

Ainsi finit le célébre assaut du Fort des Tournelles. On y laissa une garnison suffisante. La Pucelle rentra dans Orleans avec le reste, & alla sur le champ faire chanter le *Te Deum* en actions de graces au Seigneur. Elle se fit ensuite panser de sa blessure, qui n'eut aucune suite fâcheuse, & ne fut qu'un témoignage évident de sa gloire.

Il sembloit que l'esprit de ténébres & de confusion se fût ré-

1429. pandu ſur l'eſprit des Anglois. Le Comte de Suffolc aſſembla le Conſeil de guerre. Il trouva tous les Chefs étonnés. La priſe de quatre de leurs plus importans Forts, leur fit préſumer que les autres ne tiendroient pas plus long-tems. D'ailleurs Orleans n'étoit déja plus aſſiégé. Ainſi le matin du 8. Mai, ils leverent le ſiége, abandonnerent tous leurs Forts, & s'étant rangés en bataille devant la ville réduits à neuf mille ſeulement, ils envoyerent défier l'armée Françoiſe au combat; mais la Pucelle ſatisfaite de ſon avantage, & ne voulant rien haſarder, le fit refuſer. Suffolc décampa auſſi-tôt, & diſperſa ſon armée à demi-ruinée dans les villes voiſines.

Telle fut l'iſſue du ſiége d'Orleans, qui dura ſept mois; & comme ſa perte eût entraîné le reſte de la Monarchie, ſa conſervation la rétablit. Les aſſiégés ſortent tranſportés de joye. Ils entrent dans les tentes des Anglois; ils pillent

ce qu'ils n'avoient pû emporter. On trouva dans les fers le Héraut de la Pucelle, & on lui rendit la liberté accompagnée de récompenses. On sçût de lui que leur rage pour cette Héroïne avoit été jusques-là, qu'ils avoient résolu de le faire brûler vif. On rasa les soixante Forts. L'ouvrage de tant de mois fut renversé en un jour. Cependant le nom de la Pucelle étoit célébre dans toutes les rues d'Orleans. On la regardoit comme un Ange visible, comme le démon tutélaire de la liberté publique. Chacun lui offroit sa vie & ses biens. Il est certain qu'on lui donna le surnom glorieux d'Orleans, qu'on ordonna que le 8. Mai jour de la délivrance de la ville, on célébreroit une Fête solemnelle à l'honneur de la Pucelle, & qu'on battit quelque tems après une Médaille, où d'un côté on représenta Orleans sauvé d'un danger éminent, & de l'autre la Sainte Vierge tenant Jesus-Christ au pied de la Croix, ayant à ses côtés

1429.

1429. le Roi Charles VII. & la Pucelle. Elle-même rapportant toute ſa gloire à Dieu, prit pour deviſe une épée autour de laquelle étoient ces paroles, *Conſilio firmata Dei.* L'ordre de l'Eternel l'affermit dans ma main.

Le Roi étoit à Chinon. La Pucelle & le Bâtard d'Orleans y conduiſirent les troupes qui avoient défendu Orleans. Le Roi reçut l'un & l'autre avec des honneurs qu'aucun ſujet n'avoit peut-être encore reçûs de ſon Prince ; mais qu'aucun n'avoit mieux mérités. Le Roi appella devant tout le monde la Pucelle la Libératrice de l'Etat. Il l'ennoblit à la tête de l'armée ; il changea ſon nom d'Arc en celui de Lis, il communiqua ſa nobleſſe à ſes trois freres & à leur poſtérité. Il voulut lui-même compoſer les armes de cette nouvelle Maiſon, & elle n'en eût pû choiſir de plus honorablès. Le champ en étoit d'azur à deux fleurs de Lis d'or, & au milieu une épée d'argent, dont la poignée étoit d'or, &

Quelques Auteurs aſſurent que ce ne fut qu'à la mémoire de la Pucelle que le Roi rendit tous ces honneurs.

& qui ſoutenoit une Couronne d'or. 1429.

La Pucelle reçût ces marques éclatantes de la reconnoiſſance de ſon Prince avec cette modeſtie inſéparable de toutes ſes actions ; mais elle ſupplia le Roi de profiter de l'avantage que le Dieu des Armées venoit de lui accorder ; que les peuples prévenus d'une vieille erreur ne reconnoiſſoient pour Roi que celui qui auroit été ſacré à Rheims ; qu'il y falloit marcher ſans s'arrêter, & ne point enviſager les difficultés qui accompagnoient cette entrepriſe, parce que c'étoit au Seigneur à les lever ; qu'elle n'avoit pas ſeulement pris les armes & embraſſé une profeſſion ſi oppoſée à celle de ſon ſexe, pour délivrer Orleans ; mais encore pour conduire le Roi à Rheims où elle l'aſſuroit qu'il ſeroit ſacré.

Il y avoit ſi peu d'apparence de traverſer quarante lieues de pays ennemi, & de forcer les Places qui défendoient Rheims, que les plus ſages Capitaines rejettoient

1429. cette propofition, & foutenoient qu'on n'y devoit faire aucune attention ; mais on venoit de voir cette Heroïne accomplir des merveilles auffi difficiles, & la plûpart des Officiers Généraux furent de fon avis. Ils foutinrent qu'il falloit profiter de la confternation des Anglois ; que l'effai de cette entreprife ne pourroit être que glorieux, & qu'il n'y avoit aucun péril à le hazarder.

On commença par nettoyer la Loire des Places dont les Anglois s'étoient emparés. Le Roi fe mit à la tête de fon Armée. Le retour de la fortune lui ramena la plûpart des Princes & des Seigneurs, que fon adverfité avoit écartés. Le Duc d'Alençon, le Comte de Vendôme, & le Seigneur d'Albret s'y trouverent avec lui. L'Armée étoit de fix mille hommes ; mais c'étoient les plus vaillans de la terre, & il n'y avoit rien que la préfence de leur Roi & de la vaillante Pucelle, ne les rendît capables d'exécuter. On affiegea Jer-

geaux le 8. Juin. Le Comte de Suffolc & ses deux freres s'y étoient jettés avec quatre cens hommes, l'élite de l'Armée Angloise. On battit furieusement la Place deux jours durant. Le 11. & le 12. Juin on donna deux assauts. Elle fut emportée au second. Alexandre Poll, frere du Comte, fut tué sur la place. Un Ecuyer, nommé Guillaume Renaut, prit le Comte luimême sur le pont de Jergeaux comme il tâchoit à se sauver. On passa tout au fil de l'épée, & cet exemple intimida Meun qui se rendit à la premiere sommation, à condition que les gens de guerre sortiroient un bâton à la main; mais Beaugency ne s'effraya point à la vûë de l'Armée victorieuse. Les Anglois avoient fortifié cette Place. Ils s'y défendirent vaillamment. Il fallut suivre ce Siége dans les régles, & malgré tout cela il fut beaucoup plus long qu'on n'avoit cru.

1429.

Le Connétable de Richemont apprenoit avec chagrin tant de

1429. progrès où il n'avoit point de part. Il avoit offert au Roi son bras qu'on avoit rejetté avec mépris ; mais les grands courages tâchent à faire leur devoir, même malgré ceux qui les en dispensent. Il assembla tous ses amis, & fit un corps de douze cens chevaux & de deux mille hommes de pied, & il résolut d'aller lui-même offrir ce secours au Roi ; mais il ne s'attendoit pas à la réception qu'on lui fit.

La Tremoüille persuada au Roi que le Connétable avec une Armée plus forte que la sienne, étoit venu là pour l'enlever, & pour le forcer à dépendre de ses caprices, ensorte que le Roi qui haïssoit le Connétable, ordonna brusquement qu'on levât le Siége de Beaugency, & qu'on marchât contre lui pour le charger. Peu s'en fallut que cet ordre funeste ne fut suivi, & que la France ne rentrât en des malheurs, dont elle étoit à peine sortie. Mais la Pucelle, sur qui tous les François jetterent les

yeux pour fléchir le Roi, alla se 1429.
prosterner à ses pieds, & le détourna de cette résolution dangereuse. Elle donna un autre jour aux actions du Connétable, & sur-tout à celle-ci, peut-être la plus belle de sa vie. Le Roi fut ébranlé par cette Heroïne, à laquelle il pouvoit refuser peu de choses, & la Tremoüille voyant le Roi chancelant, fit de bonne grace une chose qui eût peut-être réüssi malgré lui. Il consentit que le Roi reçût le Connétable, à condition néanmoins qu'il n'entreprendroit point de vouloir gouverner le Roi, & que si sa Majesté alloit à Rheims se faire sacrer, le Connétable n'y assisteroit point. On fit promettre ces deux choses au Connétable & toute l'Europe s'étonna qu'il y consentît ; mais il le fit parce qu'il avoit plus de grandeur d'ame que la Tremoüille d'ambition. Ce dernier vouloit paroître avec pompe au sacre du Roi, & il eût fallu qu'il eût cedé le pas au Connétable si ce dernier y eût assisté. Le

1429. Roi reçût donc les respects du Connétable. Les deux Armées furent réünies. Beaugency se rendit assiégé par tant de Troupes, & eut le même parti que Meun.

On étoit à peine entré dans cette ville, que l'on apprit la marche des Anglois qui accouroient au secours. Tout le monde jugea qu'il seroit impossible de mener le Roi à Rheims, tant que l'Armée ennemie seroit entiere, & l'on conclut qu'il falloit hazarder une Bataille. On ne perdit pas un moment de tems. On supplia le Roi de ne pas exposer sa personne sacrée à un combat douteux, & lorsqu'il se fut retiré, le Connétable qui avoit sçû que les Anglois étoient en Beauce, y conduisit l'Armée qui montoit à dix mille hommes, afin que lorsqu'on trouveroit l'ennemi on n'eût rien à faire qu'à le combattre. Il rengea son Armée en Bataille. Il n'en fit que deux corps, l'avant-garde & la Bataille. Il mit au-devant du premier deux cens coureurs pour dé-

couvrir l'ennemi. Il commandoit 1429.
l'avant-garde, & avoit ſous lui Bouſſac, Saintrailles & la Hire, fermes colomnes de l'Etat. Il avoit mis le Duc d'Alençon à la Bataille, & avec lui le Bâtard d'Orleans & Rieux, qui ſuppléoient à ſon peu d'expérience. On marcha en cet ordre & dans un profond ſilence : car on ne ſçavoit pas où étoient les ennemis, & on vouloit les ſurprendre. Talbot, l'honneur de la Nation Angloiſe, les conduiſoit au nombre de ſix mille. Faſtol commandoit ſous lui la Cavalerie. Deſcale Rampton & le Bâtard de Thian, Capitaines de réputation, menoient l'Infanterie. Ils étoient logés au Bourg de Patay en Beauce, & ne ſçavoient point encore le ſuccès du Siége de Beaugency. L'armée Françoiſe arriva le 19. Juin à une demi lieue de ce Bourg, croyant bien n'être pas fort éloignée des Anglois; mais ignorant où ils étoient campés poſitivement. Le 20. Juin un peu avant le jour, on ſe mit en marche. Un

1429. Cerf étonné par la vûë de l'Armée fuit avec précipitation, & tomba directement dans l'Armée Angloise. Elle fit un cri qui la découvrit aux François. La Pucelle supplia le Connétable de commencer l'attaque, & l'assura que le moment étoit venu de vaincre les ennemis.

On fondit sur les Anglois que le jour paroissoit à peine, & ils ne furent en état ni de se reconnoître, ni de se préparer au combat. Talbot qu'on ne pouvoit surprendre, s'opposa avec les plus braves, à la premiere furie des François, & donna le tems de se remettre à ceux qui étoient derriere lui; mais la plûpart étoient enfoncés avant que de s'être reconnus. Fastol, ou entraîné par la foule, ou surpris par une de ces terreurs fatales dont les plus braves ne sont pas quelquefois exempts, se mit à fuir avec tout le corps qu'on lui avoit confié. Ainsi les François eurent un si grand avantage, que leur gloire en fut diminuée.

nuée. Talbot & quelques Chefs leur en donnerent seuls à acquérir, car ils firent des merveilles ; mais enfin ils furent accablés, & la victoire fut complette. Talbot se rendit à Saintrailles. Rampton & Descales furent aussi au nombre des prisonniers. Douze cens Anglois eurent le même sort. Le canon, le bagage, cent dix Enseignes honorerent la victoire. Cette défaite acquit beaucoup de réputation à Talbot, qui avec si peu de monde la retarda si long-tems. Il y fit tomber six cens François qui furent vangés par le massacre de deux mille deux cens Anglois. Dans l'épuisement de finances où étoit le Duc de Betfort, il lui fallut beaucoup de tems, pour se remettre d'une perte si considérable. 1429.

Les vainqueurs coucherent sur le champ de bataille, & le lendemain les Chefs allerent retrouver le Roi. Saintrailles lui présenta Talbot, & ce Prince lui prodigua les éloges les plus glorieux. Il le traita avec distinction, &

1429. quelque redoutable que lui fut sa valeur, il ne s'opposa point à la générosité de Saintrailles, qui le mit en liberté sans rançon. Il est vrai que cette belle action ne demeura pas sans récompense : car la même année Saintrailles tomba entre les mains de Talbot, qui usa à son égard de la même générosité. Ainsi ces grands hommes ne trouvoient pas que la guerre & l'honnêteté fussent incompatibles.

Jusques-là le Duc de Betfort avoit regardé les avantages du Roi comme un de ces caprices de la guerre, que la fortune mêle aux plus heureux événemens ; mais la victoire de Patay commença à l'effrayer. Il lui semble que ces succès sont trop rapides, & ce qui l'étonne davantage, c'est qu'il se trouve sans armée. Le Duc de Glocestre son frere, Régent d'Angleterre, ne lui accordoit du secours qu'à regret. Les Anglois ne vouloient point souffrir qu'on levât sur eux des impôts extraordinai-

res. Ils joüiſſoient d'une paix profonde, & en préféroient les douceurs aux conquêtes de leur Roi. 1429.
D'ailleurs la France étoit agitée de tous côtés. On ne recüeilloit rien ſur les frontieres des deux Rois, & elles s'étendoient d'un bout à l'autre du Royaume. Le Duc de Betfort étoit obligé d'entretenir à Paris une cour ſplendide. Il avoit perdu à la guerre de Hainaut le moment d'aſſujétir la France. Il aſſemble donc ſon Conſeil à la hâte. Il ne ſçait à qui imputer les malheurs qui ſont arrivés depuis deux mois. On le vit là pleurer de douleur. Enſuite accuſant Faſtol de lâcheté pour avoir fui à Patay, il le dégrada de nobleſſe, & le nota d'infamie. Il demande conſeil à ſes amis, & change tout-à-coup de conduite, De fier & de hautain il devient doux & honnête, & il tâche par ſes manieres à retenir les François dans ſon parti. Il prie ceux auſquels il commandoit un moment auparavant. Enfin le Duc de Betfort après la bataille de Patay,

1429. devint un autre homme, & l'on auroit eu peine à le reconnoître, si l'on eût jugé de lui par ses actions.

Sa hauteur s'étoit étendue jusqu'au Duc de Bourgogne. Il députe vers lui, & le supplie de vouloir bien venir à Paris l'aider de ses conseils. Le Duc oublie pour lors les sujets de plainte qu'il avoit contre lui, & il s'y rendit au plutôt. On le reçut avec des honneurs extraordinaires. On lui donna le Gouvernement de Paris, & on le fit Lieutenant-Général de l'Etat, jusqu'à ce que le Roi Henri vînt en France. Il sembloit qu'ils craignissent qu'il ne leur échapât, & ils le vouloient retenir à force de bienfaits. Cependant Betfort avoit mandé du secours en Angleterre, & l'on faisoit des levées pour lui en France & en Bourgogne.

Tout se disposoit au voyage du Roi à Rheims, & l'Europe en attendoit le succès avec impatience. Toute la noblesse de France

accouroit à l'armée, & la grossissoit. Le Connétable, le Comte du Maine, le Duc d'Alençon, le Comte de Clermont, le Comte de Vendôme, Princes du sang, le Bâtard d'Orleans, le Seigneur d'Albret, le Comte de Perdriac, la Tremoüille, Laval, Beaumanoir, Saintrailles, la Hire, Boussac, Loheac, Rieux, la Fayette, Mailli, & un nombre prodigieux de Seigneurs, la rendoient invincible. Elle fut honorée par l'arrivée d'un jeune Prince, dont la réputation glorieuse étoit moindre que celle de ses hauts faits. C'étoit Louis III. Roi de Sicile, frere de la Reine. Il revenoit d'Italie chargé de gloire, & il traînoit après lui un escadron de vaillans hommes, qu'il venoit offrir au Roi; mais la gloire du nom François, & la proximité du sang qui étoit entre le Roi & lui, ne nous permet pas de passer si légérement sur ce Prince, & l'Histoire de Charles VII. seroit défectueuse, si nous taisions ce que les François firent de remarquable

1429.

1429. ſous ſon regne en Italie. Nous le rapporterons cependant en peu de mots, pour ne pas interrompre le fil de notre Hiſtoire.

Jeanne, premiere Reine de Naples, aſſiégée dans le Château de Lœuf par Charles, Duc de Duras, qu'elle avoit adopté, déteſtant ſon ingratitude, appella à ſon ſecours Louis de France, Duc d'Anjou, ſecond fils de Charles V. & l'inſtitua pour ſon héritier; mais elle mourut avant que d'être ſecourue, & par la cruauté de Charles, Louis pourſuivit les droits que l'adoption de la Reine lui avoit donnés; mais lui & Louis II. ſon fils, après divers ſuccès, ne réuſſirent pas dans leur entrepriſe. Le dernier étoit beau-pere du Roi, & mourut comme nous l'avons remarqué en 1417. Jolland d'Arragon, ſa veuve éleva Louis, René & Charles, les trois fils qu'il lui avoit laiſſés, avec des ſoins qui les rendirent dignes de leur naiſſance. Louis l'aîné prit le titre de Roi de Sicile & de Jeruſalem, avec la poſſeſſion actuelle

du Comté de Provence, & de la Duché d'Anjou ; & il n'eut pas plutôt atteint l'âge de porter les armes, qu'il s'embarqua dans le même dessein, où son pere & son ayeul avoient échoüé. Le Pape Martin, Seigneur Suzerain du Royaume de Naples, lui confirma son droit sur ce Royaume. Il descendit en Italie le 30. Août avec treize galeres & six vaisseaux qu'il avoit mis en mer. Jeanne II. regnoit pour lors à Naples, fille de l'usurpateur Charles de Duras. L'occurrence ne pouvoit être plus favorable. Carracioli, grand Sénéchal de Naples, & favori de la Reine, s'étoit broüillé avec Sforce, Général de ses armées. La Reine avoit pris le parti du premier, pour lequel elle avoit, dit-on, plus de considération qu'une Reine vertueuse n'en doit marquer à un de ses sujets. Sforce en avoit eu tant de dépit, qu'il étoit sorti de la Cour. Louis avoit intelligence avec lui, & il fut à peine débarqué à Sebet, que Sforce 1429.

1429. le joignit. La Reine avoit envoyé Carracioli, Ambaſſadeur à Rome, afin de détacher le Pape des intérêts de Louis, & en même-tems elle avoit donné l'épée de Connétable à Braccio. Braccio étoit un aventurier à-peu-près du génie de Sforce, qui s'étoit élevé par ſon mérite à la Souveraineté de Pérouſe. Il s'oppoſa d'abord avec ſuccès à Sforce; mais le Roi de Sicile l'ayant joint, Braccio fut vaincu, & Louis aſſiégea la Reine dans Naples.

Elle ne trouva point d'autre expédient pour éviter de tomber entre les mains de ſon ennemi, que d'appeller à ſon ſecours Alphonſe, Roi d'Arragon. Carracioli traita avec les Ambaſſadeurs de ce Prince à Rome, & l'on convint qu'il lui donneroit ſecours avec toutes les forces de ſes Etats, pourvû que la Reine l'adoptât. L'adoption ſe fit dans toutes les formes. Alphonſe ſe mit en mer avec vingt-cinq galeres, & entra dans le port de Naples le 6. Septembre malgré

la flote du Roi de Sicile, qui étoit 1429.
beaucoup plus forte que la ſienne. Il fut reçû comme le Sauveur de l'Etat. La Reine confirma ſon adoption, & le créa Duc de Calabre, ce qui eſt le nom du préſomptif héritier de l'Etat. Il ſe fit pour lors une An. 1421.
entiere révolution dans le Royaume de Naples. Tout abandonna Louis. Il fut obligé de lever le ſiége de Naples. Le Pape inveſtit la Reine, & Sforce lui-même ſe réconcilia avec elle.

Louis ſoûtint ſa mauvaiſe fortune en grand homme, il ne s'en An. 1422.
laiſſa point abbattre. Il ſe défendit avec intrépidité dans les Places qu'il occupoit encore, & il mérita par ſa conſtance, que les affaires changeaſſent une ſeconde fois de face. Alphonſe étoit un Prince ambitieux & perfide. Il lui ſembla que la Reine vivoit trop, & qu'il recevoit trop tard la récompenſe du ſecours qu'il lui avoit donné. Il pria la Reine de l'aſſo- An. 1423.
cier à la Couronne. L'ingratitude de ce Prince l'affligea. Elle lui re-

1429. fusa une demande si injuste, & Alphonse n'entreprit pas moins que de détrôner sa mere adoptive. Une guerre civile s'éleva entre eux. Tout le Royaume se partagea ; Sforce se déclara pour la Reine, & Braccio pour Alphonse. Ce dernier introduisit son armée dans Naples, afin d'enlever la Reine en Catalogne. Cette Princesse infortunée n'eut le tems que de se sauver au Château de la porte de Capoüe, où elle fut aussi-tôt assiégée. Le peuple voit sa Reine investie, & se révolte. Sforce qui étoit à Bénevent accourt avec son armée, taille en pieces six mille Espagnols, délivre la Reine, & contraint Alphonse de se sauver au Château neuf.

An. 1424. Ce Roi laisse la conduite des affaires à Braccio, & repasse en Espagne. Il en améne un puissant secours sous Jean de Cardone, Général fameux dans ce siécle. Il entra dans Naples par le Château neuf, & fut sur le point de prendre la Reine. Sforce n'eut le

tems que de la ſauver à Averſe ; 1429.
mais le danger qu'elle venoit d'éviter, & la douleur d'avoir perdu la Capitale de ſon Royaume, la rendirent irréconciliable avec Alphonſe. Elle révoque à Averſe ſon adoption, elle appelle à ſon ſecours le Roi Louis ; elle le nomme Duc de Calabre, l'adopte pour ſon fils, & l'inſtitue pour ſon héritier le premier Octobre. Le Pape confirme cet acte. Louis va trouver la Reine, & leurs deux partis s'uniſſent.

La guerre s'alluma plus que jamais. An. 1425.
Braccio ferme dans le parti d'Alphonſe, aſſiége Aquila, la ſeule ville qui reſtoit à Louis de ſes premieres conquêtes. Sforce court au ſecours, & ſe noye au paſſage du Peſquitan ; mais un fils bâtard qu'il laiſſa, élevé dans ſon armée, & aimé de tous les ſoldats, continua ſon deſſein, alla attaquer Braccio devant Aquila, l'y défit en bataille rangée, & le tua ſur la place. La plus grande partie du Royaume fut le fruit de cette vic-

1429. toire. Naples ſeule & quelques fortes places reſterent à Alphonſe. Il s'embarqua pour l'Eſpagne, afin d'y aller chercher de nouveaux ſoldats.

Mais il entreprit en fuyant une expédition, qu'il n'eut peut-être oſé tenter, s'il eût été vainqueur. Le vent le jetta ſur les côtes de Provence, laquelle appartenoit au Roi Louis. Cette occurrence lui fit former le deſſein de ſurprendre Marſeille. Il y débarqua avec tout ce qu'il avoit de monde. Il rompit la chaîne du port, il battit quelques troupes qui en défendoient l'entrée, & ayant fait mettre le feu aux premieres maiſons, il intimida tellement les habitans, qu'ils laiſſerent prendre leur ville. Il la pilla trois jours durant, & ayant chargé ſur ſes vaiſſeaux tout ce qu'il y avoit de précieux, juſqu'aux Reliques de ſaint Louis Evêque de Toulouſe, il acheva ſon voyage.

An. 1425. Louis après le départ d'Alphonſe aſſiégea Naples par mer & par

terre. D. Pedro, frere d'Alphonſe, 1429.
la défendoit. Le ſiége en fut long,
mais il fut heureux pour Louis.
D. Pedro fut contraint de ſe rendre. An. 1427.
En une campagne Louis aſſujettit le reſte du Royaume, & ſatisfait de la gloire qu'il y avoit acquiſe, il le remit tout entier à la Reine Jeanne, qui connut par-là An. 1428.
quelle différence il y avoit entre Louis & Alphonſe. On peut dire que le premier étoit adoré à Naples, où ſa vertu avoit ſi glorieuſement éclaté. Ses affaires l'appellerent pour quelque tems en France, où il alla ſaluer le Roi, & s'offrit pour l'accompagner à Rheims, avec les Seigneurs dont il étoit ſuivi.

Le Roi rendit au Roi de Sicile les honneurs qui étoient dûs à ſon rang & à ſon mérite. Il lui étoit glorieux d'avoir un beau-frere, héritier d'un grand Royaume, & qui étoit au-deſſus de ſa fortune. Il accepta le petit ſecours qu'il lui offrit, & il ne lui fut pas inutile. Le Roi de Sicile ſe trouva le premier à

1429. tous les dangers, & il fit bien voir que la renommée lui rendoit justice, lorsqu'elle le faisoit passer pour un très-grand Prince. Dans un duel qu'il eut avec un Capitaine Anglois, nommé Lanclot, redoutable en ces sortes de combats, il le vainquit l'épée à la main, & il lui coupa la tête.

Le Roi donna rendez-vous à toute son armée à Gien. Elle étoit de quinze-mille hommes, & il lui paya toutes les montres qu'il lui devoit. Il donna une partie de ces forces au Connétable, & l'envoya en Normandie, afin qu'il tînt à la Tremoüille la parole qu'il lui avoit donnée, que le Connétable ne seroit point présent au Sacre. Il envoya aussi le Comte de Perdriac mettre ordre aux affaires de Guienne, & avec le reste qui montoit à dix-mille hommes, sans y comprendre la noblesse, il prit le chemin de Rheims, & se présenta d'abord devant Auxerre.

On la somma d'ouvrir ses portes, & elle le refusa, promettant

de ſuivre l'exemple de Troye & de Rheims. Cette réponſe irrita tous les Chefs, & l'on réſolut de l'aſſiéger dans les formes ; mais on fut bien ſurpris, lorſqu'on voulut commencer le Siége, d'apprendre qu'il y avoit un Traité que la Tremoüille avoit fait avec les Habitans de la Place, par lequel il leur avoit accordé une ſurſéance d'armes. Tout le monde ſe récria contre le favori ; mais le Roi voulut tenir ce qu'il avoit fait, encore qu'il reconnût aiſément qu'il avoit été gagné à force d'argent. On ſe contenta donc des offres d'Auxerre & des vivres qu'elle fournit à l'Armée en abondance, & l'on entra en Champagne. Saint Florentin ouvrit ſes portes, & l'on marcha à Troye avec une grande diligence. Les Habitans heſitérent quelque tems ; mais lorſqu'ils eurent vû les platte-formes dreſſées pour les batteries, ils ouvrirent leurs portes. On prit le chemin de Rheims. Saveuſe & Chatillon, partiſans du Duc de Bourgogne, y comman-

1429.

1429. doient quelques Troupes. Ils firent prêter aux Habitans un nouveau ſerment de fidélité au Roi Henry, & promirent de leur amener au plûtôt du ſecours. Ils étoient à peine ſortis, qu'on chaſſa la garniſon, & qu'on députa au Roi, pour le ſupplier de venir prendre dans leur ville l'Onction Sacrée.

Ce fut donc un triomphe que l'entrée du Roi dans Rheims, & plûtôt la marche d'un Roi paiſible, que d'un Conquerant. L'Armée obſerva la plus exacte diſcipline. Les Princes & les Seigneurs marchoient à côté du Roi, lui-même ayant à ſes côtés le Roi de Sicile, avec toute la bonne grace que donne la proſpérité à un Prince bien-fait & à la fleur de ſon âge. La Pucelle alloit derriere le Roi portant ſon Etendard, & donnant de l'admiration à tous ceux qui la regardoient. Le Sacre ſe fit le 17. Juillet, & avec une pompe auſſi grande qu'on l'eût pu obſerver dans la plus grande tranquillité. Le Duc de Lorraine, le Duc

Duc de Bar, le Prince de Commerci, vinrent trouver le Roi à Rheims, & assistérent à la cérémonie. Les Maréchaux de Rieux & de Boussac allérent querir à S. Remi la Sainte Ampoule. On appella à haute voix les Pairs du Royaume. Le Roi fit l'honneur au Duc d'Alençon de vouloir être fait Chevalier par lui, & le nomma pour representer le Duc de Bourgogne. Le Comte de Clermont représenta le Duc de Normandie, & la Tremoüille le Duc de Guienne, honneur qu'il avoit désiré passionnément. Beaumanoir, Laval, & Mailly tinrent la place des Comtes de Champagne, de Flandres & de Toulouse. Renaud de Chartres, Archevêque de Rheims, fit la cérémonie. Le Roi demeura onze jours à Rheims, & y tint Cour pléniere. Le Duc de Bar renonça à l'alliance des Anglois. Le Roi érigea la Terre de Laval en Pairie en faveur de Guy XIV. Il rendit les Sceaux à l'Archevêque de Rheims, & fit Prejent de Coitivi 1429.

1419. Amiral, en la place de Culant.

Ce fut alors que la Pucelle prétendit avoir accompli la commission que le Seigneur lui avoit donnée de délivrer Orléans & de mener le Roi à Rheims. Aussi elle le supplia de lui permettre de se retirer, ne demandant pour toute grace, que d'être renvoyée dans sa solitude de Damremi, & il est vrai que si elle eût exécuté le dessein de cette retraite, elle eût surpassé toute la gloire des conquerans ; mais elle y trouva de grands obstacles. Le Roi la pria de continuer à l'aider de sa valeur, & tous ceux de l'Armée s'écrierent qu'ils ne souffriroient jamais d'être abandonnés par la seule personne qui les faisoit vaincre, & quils étoient sûrs de la victoire tant qu'ils l'auroient avec eux. La Pucelle ne put résister à leurs pressantes sollicitations, & elle continua à rendre au Roi de très-grands services.

Ce Prince donna enfin ses ordres pour son retour : car si le Duc

de Betfort eût eu des forces suffisantes, il eût bien pu l'enfermer dans ce coin de la France, & l'y faire perir. D'ailleurs, il falloit étendre ses conquêtes, s'il vouloit les conserver. Il éprouva dans ce moment combien tous les cœurs des François étoient à lui. Il alla en pelerinage à Saint Marcou dans la petite ville de Corbeil en Laonnois, & il y reçût les Députés de Laon qui le supplioient de les honorer de sa présence. Il s'y rendit avec une partie de son Armée. Soissons lui ouvrit ses portes. Un détachement s'assura de Provins & de Château-Thierry. Le Roi fut reçû dans Crepi en Valois, & ce fut-là qu'il apprit que le Duc de Betfort marchoit à lui à grandes journées pour le combattre.

1429.

Ce Duc avoit fait sans doute de grands efforts pour mettre sur pied une Armée qu'il pût opposer à celle de Charles. Le Cardinal de Vincestre étoit Légat en Angleterre, & y avoit fait prêcher la Croisade contre les Hussites de

1429. Bohême. Cinq mille hommes s'étoient enrôlés pour cette guerre ſainte. Le Duc de Betfort, lorſqu'ils furent débarqués en Normandie, les unit à ſon Armée, & les ayant joints à huit mille qu'il avoit aſſemblés, il s'avança contre Charles, & arriva à Senlis. Il en décampa peu de jours après, & alla loger au Temple de la victoire, que Philippe Auguſte avoit fait bâtir pour la Bataille de Bovines. Le Roi crut qu'il vouloit combattre, & ſortit dans le même deſſein. Il campa dans la plaine de Montepiloi à deux cens pas des Anglois. Tout le monde étoit perſuadé qu'il y alloit avoir Bataille. Le Duc de Betfort envoya même un défi au Roi. Comme il étoit injurieux, & qu'il n'y appelloit ce Prince que Charles de Valois, on ne lui fit aucune réponſe; mais on l'attendit en raſe campagne & en bonne diſpoſition. Le Roi avoit rangé ſon Armée d'une maniere qui l'aſſuroit de la victoire. Il avoit fait deux corps de bataille. Le Duc d'Alen-

çon & le Comte de Vendôme commandoit le premier ; le Duc de Bar le fecond. Graville, grand Maître des Arbaleftriers, étoit à leur tête, & n'étoit point mêlé avec le refte de l'Armée. Les Maréchaux de Bouffac & de Rais étoient à la pointe de l'Armée, & faifoient l'aile droite. La Pucelle & le Bâtard d'Orleans étoient à la gauche. Enfin le Roi, le Comte de Clermont & la Tremouille étoient au corps de referve, prêts de fecourir celui des autres corps qui en auroit befoin. 1429.

Mais pendant qu'on étoit campé de maniere à offrir aux Anglois le combat dans un terrein égal, le Duc de Betfort faifoit fi bien retrancher fon Camp, que vingt mille hommes n'euffent pû l'y forcer. Il eût bien voulu que la témerité & la promptitude des François qui leur avoient fait perdre les Batailles de Verneuil & de Rouvray, euffent fait agir l'Armée Françoife ; mais ce n'étoit plus le tems. Le Roi ne faifoit rien

1429. qu'avec conſeil, & avoit avec lui les meilleurs têtes de l'Europe. Ainſi après qu'on eût tâché en vain par quelques eſcarmouches, où près de deux cens hommes furent tués, de tirer les Anglois de leurs retranchemens, le Roi décampa, & marchant avec une hardieſſe & une ſécurité merveilleuſe, il oſa continuer ſes conquêtes à la veûë d'une Armée égale. Le Duc de Betfort le ſuivoit le plus près qu'il pouvoit; mais comme il avoit beaucoup moins de Cavalerie que le Roi, que d'ailleurs les Soldats de Charles étoient excités par la victoire, il n'oſa riſquer un combat.

Il eut donc la douleur de voir le Roi reçû dans toutes les villes devant leſquelles il ſe préſenta. Senlis, Beauvais, Compiegne, Creil, Pont Saint Maixence, Lagny, Gournay ſe déclarerent pour lui. Melun & Sens, deux importantes villes, arborerent ſes Etendarts. Le Roi fit quelque ſéjour à Compiégne, & y mit pour Gouverneur Guil-

laume Flavi, Soldat intrépide. Il y reçût aussi des Députés du Duc de Bourgogne avec lequel on étoit en quelque Traité. Le Comte de Ligni en étoit le Chef, & l'on convint d'une Tréve; mais les reproches du Duc de Betfort ramenerent presque aussi-tôt le Duc de Bourgogne au parti des Anglois. Il rompit la Tréve, & elle ne servit qu'à faire connoître que son cœur n'étoit plus si ulceré. 1429.

Cependant le Connétable que le Roi avoit envoyé en Normandie, y avoit mis sur pied sept à huit mille hommes, & s'y distinguoit d'une maniere glorieuse. Il avoit pris Evreux, couru & saccagé une partie de la Province. Betfort qui en tiroit son revenu le plus solide, laissa deux mille hommes dans Paris, sous Rochel, Capitaine Anglois, & courut s'opposer au Connétable. Sa présence arrêta ses progrès; mais le Roi demeura le Maître de la campagne dans l'Isle de France.

La Tremoüille commençoit à s'appercevoir, que le Roi au mi-

1429. lieu des Armées n'étoit pas ſi facile à gouverner, que dans ſon Palais de Bourges. Auſſi avoit-il beaucoup d'empreſſement de l'y remener; mais tous les Chefs excitoient le Roi à pourſuivre ſes avantages, & ce Prince goûtoit extrémement cet avis. Paris étoit l'objet de tous ſes voeux. Ainſi ayant réuni toutes ſes forces en un corps, il alla prendre Saint Denis & ſe campa à Monmartre. Là, il fit publier une amniſtie pour les Pariſiens, & il les fit ſonder pour connoître leurs ſentimens ; mais le Chancelier de Henry, Jean de Luxembourg, leur avoit perſuadé que Charles avoit promis à ſon Armée le pillage de Paris, & qu'il ne leur pardonneroit jamais de l'avoir laiſſé ſept années entieres , dépoüillé de ſa ville Capitale. Le Roy reſta donc à Montmartre à ſe morfondre. L'impatience le prit, & il fit attaquer le Fauxbourg Saint Honoré ; mais les François y furent battus d'importance. La Pucelle en combattant ſur la muraille , fut renverſée

versée demi-morte dans le fossé, 1429.
& le Roi se hâta de faire sonner la retraite.

Lorsqu'on s'apperçut à l'armée que la Pucelle manquoit, on fit des cris dignes de pitié. Le Duc d'Alençon & le Chevalier Tiembrone qui l'avoient vûe tomber, retournerent la nuit dans le fossé, & exposerent leur vie, pour ramener cette Héroïne. Ils la trouverent heureusement, & la tirerent d'entre les morts, toute couverte de playes. Le Roi donna tous ses soins à sa guérison, & elle fut guérie en peu de tems.

Le Roi établit pour Gouverneur de l'Isle de France & de Senlis, le Comte de Vendôme. Il laissa Chabanne à Creil, & Longueval à Pont Saint Maixence. Il retourna ensuite à Bourges, où il arriva couvert de mille lauriers, après avoir pris Corbeil, en chemin faisant.

Ainsi finit cette année si heureuse pour la France. Betfort ayant repris quelques Châteaux en Normandie, revint à Paris, & peu

1429. après les Anglois surprirent Saint Denis & Lagni, qui incommodoient extrêmement les Parisiens.

Pendant que la France se rapprochoit d'un côté de ses anciennes limites, elle fut sur le point de perdre une Province entiere. Le Roi joüissoit paisiblement du Dauphiné, & en tiroit de grands secours pour l'entretien de son armée. Comme le malheur d'autrui nous rend attentifs aux occasions d'en profiter. Le Duc de Savoye se persuada qu'il n'en pouvoit rencontrer une plus favorable pour s'aggrandir. Il trouva le Duc de Bourgogne dans de pareilles dispositions, & il fut secondé par Louis de Châlon, Prince d'Orange, dont nous avons déja parlé. Sa Souveraineté d'Orange, qui lui étoit même disputée par la France, lui sembloit bien au-dessous de son courage, & il se promettoit tout de sa valeur. Il fut donc, pour ainsi dire, l'instigateur d'une ligue entre les Ducs de Bourgogne & de Savoye pour la conquête du Dau-

phiné, où il osa entrer pour tiers. 1430.
On régla ce que chacun des Ligués devoit fournir, & le Prince s'obligea de mettre sur pied à ses dépens dix-huit cens hommes. On partagea le Dauphiné en trois parties égales. La premiere où étoit Grenoble, & qui confinoit à la Savoye, devoit appartenir au Duc de cette Province. La seconde où étoit Vienne, & qui touchoit aux Etats du Duc de Bourgogne, lui étoit destinée. Enfin la troisiéme où étoit Valence, & dans laquelle Orange étoit enclavé, étoit réservé au Prince d'Orange. On le nomma Chef de cette expédition. Il entra en Dauphiné sur la fin d'Avril avec les troupes qu'il devoit fournir, & il fut joint par un très-grand nombre de Gentilshommes ses vassaux, ou que l'ambition & l'espérance engagerent dans ce parti.

On eût cru que le Dauphiné eût été la proye d'une campagne, si les Ducs de Savoye & de Bourgogne eussent été aussi exacts que

1430. le Prince; mais Gaucourt à qui le Roi avoit donné le Gouvernement du Dauphiné, profita de leur lenteur. Il ne s'amusa point à considérer le péril qui menaçoit sa Province, ni à demander du secours au Roi. Il jugea avec un discernement juste, qu'un moment de retardement alloit y causer une révolution; qu'il étoit perdu, s'il donnoit le loisir au Prince d'Orange de grossir son armée, & que la demande qu'il feroit au Roi seroit inutile pour deux raisons. La premiere, parce qu'ayant à résister aux plus grands efforts des Anglois & des Bourguignons, il ne pouvoit diviser ses forces, sans perdre toutes les conquêtes de l'année derniere; la seconde, parce que le secours même qu'il lui envoyeroit ne pourroit arriver à tems, & que le Dauphiné seroit perdu avant qu'il fut à moitié chemin. Il se mit donc en campagne avec le peu de forces qu'il avoit. Il tira des villes les moins exposées les garnisons qui y étoient. Il pressa

la nobleſſe du Dauphiné & de Languedoc de ſe joindre à lui. Villandras, Capitaine Caſtillan, lui amena quelques troupes qu'il commandoit en Languedoc, & Gaucourt eut la ſatisfaction de voir la nobleſſe de ces deux Provinces accourir à ſon armée. Il la rangea avec tout l'art qu'une longue expérience lui avoit donné, & il ſe hâta d'aller joindre le Prince d'Orange, dont l'armée devenoit de jour en jour plus conſidérable. 1430.

Il avoit reçû mille Lances Bourguignonnes, & le Duc de Savoye lui avoit envoyé trois mille hommes ſous Varembon, l'un de ſes Officiers Généraux. Le Prince d'Orange aſſiége & prend Enton ſur le Rhône, force Coulombiers à une lieuë de là, & y ayant jetté trois cens hommes, il court à de nouvelles conquêtes; mais Gaucourt arrive ſur ces entrefaites, & inveſtit Coulombiers, Orange marche au ſecours; mais il ne put y être aſſez tôt. Gaucourt emporta cette mauvaiſe place

1430. d'emblée, & s'avança audevant du Prince d'Orange. Il le rencontra le 20. Mai, jour de la Trinité, à une demi-lieue d'Enton, & l'on en vint aux mains avec une égale ardeur. Le Prince d'Orange étoit plus fort de moitié, & Gaucourt ſçavoit qu'il défiloit de jour en jour de nouveaux ſecours pour ſes ennemis. Ainſi chacun avoit ſa raiſon pour combattre.

Gaucourt n'avoit pas plus de deux mille cinq cens hommes; mais il étoit ſûr de leur valeur. Il attaqua le premier les ennemis, & donna aux ſiens un grand exemple de hardieſſe & de courage. On combattit une heure également ; mais les nouvelles levées d'Orange lâcherent le pied, & les François n'eurent pas plutôt priſe ſur ces troupes qu'ils les enfoncerent. Orange tâcha en vain de rétablir l'ordre du combat : il avoit affaire à un ennemi trop habile, qui ne leur en donna pas le tems. Le maſſacre fut grand, & la honte plus conſidérable : car de cinq mille

hommes, il ne s'en ſauva pas cent en bon ordre. Gaucourt voyant la victoire aſſurée, commanda qu'on ſuivît le Prince d'Orange, & qu'on l'arrêtât. Cent hommes intrépides s'attacherent à lui, & le ſuivirent de ſi près, qu'ils furent ſur le point de le joindre. Ce Prince étoit monté ſur un cheval vigoureux; mais il n'étoit pas ſi vif que ceux des François, & en paſſant le pont d'Enton, il ſe ſentit ſuivi de ſi près qu'il jugea qu'il ne pouvoit échaper. Alors la fâcheuſe idée de tomber vivant entre les mains de ſes ennemis, l'accabla d'une douleur mortelle, & ce fut par un coup de déſeſpoir, qui n'a jamais été imité, qu'il tourna tout-à-coup la bride de ſon cheval, & que le piquant à outrance, il le fit ſauter dans le Rhône, qui étoit là d'une profondeur exceſſive. Cette action rendit immobiles les Cavaliers qui ſuivoient ce Prince, & encore aujourd'hui elle doit cauſer de l'étonnement à toute l'Europe. Le cheval & le Prince alle-

1430.

1430. rent à fonds; mais soit qu'il conservât dans ce pressant danger tout le jugement dont il étoit capable, soit que le hasard fît pour lui un accident aussi nouveau qu'heureux, le cheval revint sur l'eau, nagea avec beaucoup de force, & fit bientôt perdre le Prince de vûe à ses ennemis.

Je sçai bien que tous les Historiens ne rapportent pas ainsi la fuite du Prince d'Orange; que la plûpart se contentent de dire que ce Prince fuyant avec précipitation les vainqueurs qui étoient prêts de le joindre, arriva à un endroit du Rhône extraordinairement profond, & où il y avoit ordinairement un bac; mais que ne l'ayant point trouvé, il avoit poussé son cheval dans le Rhône, & que ce cheval l'avoit sauvé en nageant. Cette maniere de s'échaper de ses ennemis est peut-être plus vraisemblable; mais il n'y auroit pas eu là de quoi tant relever la hardiesse du Prince d'Orange, comme ont fait tous les Historiens,

qui d'ailleurs disent précisément 1430.
que le Prince se précipita du pont du Rône en l'eau tout armé & à cheval, & il est certain que s'étant tiré d'une mort inévitable, il en rendit à Dieu des actions de graces éclatantes, & qu'il fit nourrir à Orange le reste de sa vie, sans travailler, le cheval qui avoit fait voir tant de vigueur.

Quoi qu'il en soit, la victoire de Gaucourt fut complette. Il y eut cinq cens hommes tués, & deux cens prisonniers qui étoient presque tous Gentilshommes. Gaucourt eut pour lui l'équipage du Prince d'Orange, & cent mille écus, qu'il trouva dans sa tente, & dont il se servit pour dissiper le reste de la Ligue. Il en paya son armée, reprit Enton, obligea la ville d'Orange de se rendre; s'empara de toutes les autres Places & Châteaux qui appartenoient au Prince, & pacifia la Province de maniere qu'on eût eu peine à reconnoître qu'elle sortoit d'un grand danger.

La guerre se faisoit au cœur de

1430. la France avec plus d'égalité. Foucaut, avanturier François, ſurprit Lagni, & le Duc deBetfort à qui la Place ſembloit importante, l'y aſſiégea preſque auſſi-tôt; mais ce fut pour accroître ſa honte. Le Connétable aſſembla, pour ſauver Lagni, toutes les f rces des Provinces voiſines. Le Bâtard d'Orléans, Rieux & la Pucelle le joignirent. On marcha à Betfort pour le combattre, & ce Prince ayant repaſſé la Marne en diligence, ſe retira à Paris. Les François euſſent ſuivi leurs avantages, ſi la guerre n'eût été qu'entre les deux Nations; mais le Duc de Bourgogne s'en mêla, & fit pancher la balance du côté des Anglois.

Il n'étoit point de Souverain plus puiſſant, ni plus heureux. Il en étoit peu de plus braves, de plus juſtes, & de plus aimés. Pendant que tous ſe voiſins ſouffroient des ſuites de la guerre, il goûtoit à Bruges tous les délices de la paix. Un ſeul chagrin balançoit tous ces avantages.

Il ne pouvoit avoir d'enfans de ſes femmes légitimes, pendant que ſes maîtreſſes étoient extraordinairement fécondes. Il en avoit une infinité, & il a rendu ſes inconſtances auſſi célébres que ſes amours. Au milieu du repos dont il joüiſſoit, il faiſoit de l'amour ſes plus importantes occupations. Tout devenoit ſérieux dans ſes intrigues. Il n'en faut pour preuve que l'inſtitution de l'Ordre de la Toiſon d'or qu'il célébra avec tant de magnificence, & lequel eſt encore aujourd'hui ſi renommé. Il aimoit paſſionément une Dame de Bruge, & en l'allant voir un matin avec quelques-uns de ſes favoris, il trouva ſur ſa toilette un petit poil blond doré. Il étoit difficile de deviner l'endroit d'où il avoit été tiré. Le Duc l'examina, & les Seigneurs de ſa ſuite donnant une interprétation malicieuſe à cet examen, ſe mirent à ſourire en regardant le Prince. Il devina leur penſée, & croyant qu'elle étoit peu reſpectueuſe pour

1430.

1430. ſa maîtreſſe, il leur répartit fiérement, que tel qui railloit aujourd'hui de la Toiſon (c'étoit le mot François d'alors pour exprimer un poil) ſe trouveroit un jour bienheureux d'en être honoré.

Quelque tems après, il inſtitua un Ordre de Chevalerie, compoſé de vingt-quatre Gentilshommes nobles de quatre lignées, & qui portoient un ruban autour de leur col, d'où pendoit en Médaille un Mouton d'or. Cet Ordre avoit été autrefois établi par Roger II. Roi de Sicile, & l'on prétend que le Duc de Bourgogne ne fit que le renouveller. Son étymologie avoit relation à cette ancienne entrepriſe de la fable, où Jaſon alla conquérir la Toiſon d'or, & quelque motif qu'il ait eu, il fut confirmé par le Pape, & devint dans la ſuite une marque eſſentielle de diſtinction & d'honneur. Le Duc s'en fit le Chef, & donna le Collier à vingt quatre Seigneurs les plus conſidérables de ſa Cour.

Il avoit épouſé en premieres no-

ces une fille de Charles VI. Elle mourut en 1423. & il devint amoureux de la Comteſſe de Nevers ſa tante. Bonne d'Artois, fille de Philippe, Comte d'Eu, & Connétable de France, avoit l'honneur d'être iſſue du Sang Royal. Elle étoit d'une ſageſſe & d'un mérite ſingulier. Elle avoit été mariée à Philippe de Bourgogne, Comte de Nevers, oncle du Duc, & elle étoit reſtée veuve avec deux fils. Elle prétendoit donner tous ſes ſoins à leur éducation, & demeurer dans le veuvage. L'amour du Duc l'importuna d'autant plus, qu'il étoit inoüi qu'un neveu eût épouſé la veuve de ſon oncle; mais il n'eſt rien d'impoſſible aux grands Princes. Le Duc de Bourgogne obtint à Rome une diſpenſe, & en même tems s'empara de la plûpart des biens des enfans de la Comteſſe, ſoûtenant qu'il devoit être leur Tuteur, & lui laiſſant entrevoir qu'il ſe vengeroit ſur eux de ſes refus. Ainſi la Comteſſe de Nevers ſe ſacrifia à la grandeur de

1430.

1430. ses fils, & épousa le Duc de Bourgogne. Son amour passa bien-tôt, & son inconstance causa de grands chagrins à la Duchesse. Elle y survécut peu, & mourut sans enfans en 1428. Il songea aussi-tôt à de nouvelles noces, fort affligé de n'avoir point de successeurs. Il envoya demander à Jean, Roi de Portugal, l'Infante Isabelle sa fille, & l'alliance du Duc de Bourgogne étoit si recherchée, que ce Roi la tint à honneur. Il accorda sa fille à ce Prince, qui envoya sa Flotte la querir. Isabelle avoit de la beauté, de l'esprit, & une conduite fine & artificieuse. Elle arriva en Flandre le 8. Janvier. Le 10. le mariage se fit avec une dépense & une magnificence surprenante. La Duchesse de Betfort, sa sœur, s'y trouva, & l'on ne vit pendant un mois que des tournois & des fêtes qui se succéderent les unes aux autres. Les Anglois se réjoüirent de cette alliance, parce que la nouvelle Duchesse étoit fille d'une Princesse Angloise, & ils espére-

rent qu'elle affermiroit ce Prince dans leurs intérêts. Ce fut à peu près dans cette vûe que le Duc de Betfort envoya à Bruge la Ducheſſe ſa femme, & ce voyage ne fut pas inutile. Elle engagea le Duc à ſecourir les Anglois de toutes ſes forces, & elle lui offrit de leur part les Comtés de Champagne & de Brie, & foi & hommage. Le Duc de Bourgogne accepta ces offres. Il donna ordre au Comte de Ligni de lever une puiſſante armée. Lui-même alla reconduire à Paris la Ducheſſe de Betfort, & il s'y fit accompagner par quatre mille ſoldats. La donation de la Champagne lui fut confirmée par Betfort, & quelque tems après le Duc ſe mit en campagne. 1430.

Le Comte de Ligni vint groſſir l'armée de ce Prince, & Suffolc s'y joignit avec deux mille hommes. Choiſy & Soiſſons furent leurs premieres conquêtes. La premiere de ces Places capitula; le Gouverneur vendit la ſeconde. Le Duc ſe trouva le maître de la campa-

1430. gne. Un petit corps de François la battoit commandée par Saintrailles & la Pucelle. Le Duc de Bourgogne marcha vers Compiegne. Saintrailles & cette Héroïne s'y jetterent avec leurs ſoldats, & ils y furent auſſi-tôt aſſiégés.

Compiegne avoit ouvert ſes portes l'année précédente au Roi, & c'étoit l'une des plus fortes Places de France. Guillaume Flavi en étoit Gouverneur. Il y avoit une brave garniſon, des munitions pour cinq ou ſix mois, & un butin très-riche, dont la fortune de ce Gouverneur dépendoit, & qui l'intéreſſoit à la défendre. C'étoit un Seigneur de Picardie, vaillant & hardi; mais fier, ambitieux, & jaloux des fonctions de ſa charge. Il vit avec douleur Saintrailles & la Pucelle ſe jetter dans ſa Place, parce qu'il ſe flattoit de la pouvoir défendre ſans eux, & qu'il appréhendoit que le mérite du premier & l'affection que les gens de guerre portoient à la Pucelle, n'abaiſſaſſent ſon autorité. En effet

la

la vûe de ces deux personnes donna du cœur aux soldats & aux habitans. Ils se souvinrent que c'étoit cette même Héroïne, qui avoit sauvé Orleans, & ils se crurent invincibles avec elle. La Pucelle répondit à leurs espérances. Elle donna tous ses soins à rassûrer le peuple ; elle témoigna une merveilleuse audace à repousser les ennemis, & sa valeur lui gagna les soldats à un tel point, qu'il suffisoit qu'elle parût à leur tête, pour leur faire affronter les plus grands dangers. Flavi frémit de rage en voyant que tous les yeux étoient tournés vers la Pucelle, & qu'il n'avoit plus de crédit que celui qu'elle vouloit bien lui laisser. Il se promit de s'en venger, & malheureusement pour la France, l'occasion s'en présenta peu de tems après. 1430.

La Pucelle fit une sortie le 25. Mai, & avec sa valeur ordinaire elle pénétra jusqu'au retranchement des assiégeans, y répandit le trouble & le désordre, & se fit ad-

1430. mirer par mille exploits importans ; mais toute l'armée ennemie étant tombée ſur elle, elle fit ſa retraite avec autant d'ordre que de prudence. Elle ſe mit aux derniers rangs, & tournant tête de tems à autre, elle repouſſoit & ſoûtenoit les ennemis, pendant que les premiers rangs des ſiens rentroient dans la ville. Mais lorſqu'elle crut y rentrer à ſon tour, elle en trouva les portes fermées. Flavi avoit obſervé toutes ſes démarches, & avoit donné ſes ordres ſi à propos, que la Pucelle étoit reſtée entre les ennemis & la ville, ſans qu'on pût imputer cet événement à ſa trahiſon, ce qui eſt ſi vrai que la plûpart des Hiſtoriens doutent encore aujourd'hui ſi le haſard n'eût point de part à l'action de Flavi.

La vaillante Amazone, entourée des ennemis, ſe défendit quelque tems avec beaucoup de courage ; mais ne conſervant aucune eſpérance de ſe ſauver, & accablée par le nombre, elle ſe ren-

dit enfin prisonniere de guerre, au Bâtard de Vendôme. 1430.

Le bruit s'en répandit aussitôt par toute la France, & si les François en furent affligés jusqu'au vif, les Anglois en marquerent une joie outrée. Ils publierent que le sort alloit changer, & qu'ils avoient pris celle à qui le bonheur de Charles étoit attaché. Ils n'oublierent rien pour l'avoir entre leurs mains; mais cela ne leur fut pas fort facile, parce que le Comte de Ligni l'avoit d'abord achetée du Bâtard de Vendôme. Le Duc de Bourgogne eut la curiosité de la voir, & son air grand & modeste tout ensemble lui fit connoître que la captivité ne l'avoit pas abbatue. Le Duc de Betfort la demanda au Comte de Ligni, & d'une maniere à lui marquer qu'il ne vouloit pas être refusé, sur-tout en lui offrant de lui payer sa rançon sur le pied qu'il la voudroit estimer. Ligni ne fut pas peu embarrassé. La Comtesse sa femme, qui étoit de la Maison de Be-

1430. tune, & veuve en premieres nôces de Robert de Bar, Comte de Soiſſons, avoit vû la Pucelle. Elle avoit conçû pour elle l'eſtime que tout le monde lui devoit, & elle ſupplioit ſon mari de ne pas mettre cette tache à ſa gloire, de livrer cette Héroïne à ſes mortels ennemis. Elle lui repréſentoit qu'il étoit au-deſſous de lui de trafiquer d'une femme; que les ſiécles à venir lui reprocheroient la mort d'une priſonniere de guerre, qu'on ne pouvoit traiter que ſuivant les Loix de la guerre; qu'ils avoient aſſez de biens & d'honneurs, ſans en rechercher, qui étoient non-ſeulement illégitimes, mais infâmes; & voyant que ces raiſons ne fléchiſſoient point le Comte, elle ſe jetta à ſes pieds, & tâcha par ſes larmes de le détourner d'une ſi lâche action: mais tous les efforts de cette illuſtre femme furent inutiles. Ligni craignoit le Duc de Betfort. Il retiroit de lui tous les ans des appointemens & des penſions immenſes. Il étoit peut-être

tenté par le gain qu'on lui propo- 1430.
ſoit. En un mot Ligni obſcurcit ſes belles actions paſſées par celle-là. Il demanda dix mille francs d'argent & trois cens livres de rente le reſte de ſes jours, & quelque groſſe que fût cette ſomme dans un ſiécle où l'argent étoit extrémement rare, on la lui compta ſur le champ. On lui aſſura ſa penſion, & il livra la Pucelle.

La priſe de cette Héroïne fut un triomphe pour les Anglois. Ils en firent chanter le *Te Deum* à Paris, & on en alluma des feux de joie. Au reſte ils la traiterent avec la derniere indignité. Ils la firent transférer ſucceſſivement à Beaurevoir, à Crotoy & enfin au Château de Roüen, où ils l'enfermerent dans une cage de fer.

Saintrailles ſortit de Compiegne preſque en même tems pour aller preſſer le ſecours, & Flavi demeuré le maître dans la ville, ſe défendit avec une vigueur digne d'un plus honnête homme. Il repouſſa ſouvent les ennemis, & les fati-

1430. gua par tant de ſorties, qu'ils euſſent levé le ſiége, ſi un point d'honneur fatal ne les eût retenus. Ils convertirent donc le ſiége en blocus, & il traîna encore davantage, parce que le Duc de Bourgogne fut obligé de faire un voyage au Pays-Bas.

Philippe, Duc de Brabant, de Lotier, de Limbourg, & Seigneur d'Anvers, avoit fait demander à la Cour de Charles la Princeſſe Joland, ſœur de la Reine, & on devoit la lui envoyer inceſſamment, lorſque la mort le ſurprit dans ſon Palais de Louvain. Il mourut ſans avoir été marié, laiſſant ſeulement deux fils naturels, Antoine & Philippe de Brabant, & ſa ſucceſſion auroit été l'origine d'une grande guerre, ſi ceux qui la pouvoient prétendre euſſent été en état de la ſoûtenir. Pour expliquer ce ſecret de politique qui acquit à la Maiſon de Bourgogne quatre Provinces, il faut ſçavoir que Philippe le Hardi, Duc de Bourgogne, mort en

1404. se trouva possesseur d'un très-grand nombre de Provinces, qu'il partagea entre Jean, Antoine & Philippe ses trois fils. Il laissa au premier les deux Bourgognes, la Flandre & l'Artois; au second le Brabant, le Lottier, Limbourg & Anvers; & au troisiéme les Comtés de Nevers, de Betel & de Douzi, & parce que le partage de ce dernier étoit sans comparaison inférieur aux autres du tout au tout, il le substitua au Prince Antoine, & voulut en cas qu'Antoine & ses enfans vinssent à mourir sans héritiers de leur ligne, que Philippe ou ses successeurs y fussent appellés. Le cas arriva le 30. Août 1430. que mourut Philippe, Duc de Brabant, & cette substitution appelloit à sa succession Charles de Bourgogne, Comte de Nevers, fils aîné de Philippe, Comte de Nevers; mais malheureusement le Duc de Bourgogne étoit Tuteur de ce jeune Prince, & avoit en sa puissance sa personne & ses biens. Il prétendit que la substitution du Duc Philippe

1430.

1430. ſon ayeul étoit injuſte ; qu'il n'avoit pû fruſtrer les aînés de ſa Maiſon de leur droit ſur ces quatre Provinces , & ſur ce fondement il quitta le ſiége de Compiegne, prit quatre mille de ſes plus braves ſoldats, & courut dans le Brabant, dont il s'empara ſans difficulté. Les peuples pris au dépourvû, & d'ailleurs ne deſirant que d'être gouvernés tranquillement, le reconnurent pour leur Souverain, & l'acquiſition de quatre Provinces du Pays-Bas, ne coûta au Duc de Bourgogne, que la peine de s'en mettre en poſſeſſion.

Il revint enſuite à Noyon avec la Ducheſſe ſa femme, afin de preſſer le ſiége de Compiegne. Il y avoit cinq mois qu'il duroit, ſans qu'on vît aucune apparence que la fin approchât, à moins que les vivres ne manquaſſent à Flavi. Le Duc ſouhaitoit paſſionnément de ſe rendre le maître de cette Place, & il en conçût un deſir ſi violent, qu'il fit ſçavoir au Roi que ſa réconciliation étoit à ce prix.

On

On prétend que ſa Majeſté envoya là-deſſus un ordre à Flavi de rendre Compiégne au Duc de Bourgogne ; mais ſoit que ce fût une feinte de ſa Majeſté ; ſoit que Flavi regardât Compiégne comme un azile aſſuré pour lui, il refuſa de le rendre, & ſoutint aux Députez du Duc, que l'ordre du Roi n'étoit point aſſez précis. Ce Siége devenoit donc plus fameux de jour en jour, & le Duc de Betfort y envoya le Comte d'Hutington avec mille Archers. La ville fut enfin ſi preſſée qu'elle ne pouvoit plus tenir que huit jours ; mais pour ſurcroît de douleur aux Anglois, le Comte de Vendôme, accompagné de Bouſſac & de Saintrailles, vint la ſecourir avec quinze mille hommes. Il força un quartier des Aſſiégeans, y fit entrer un grand convoi, & ſe campa à la vûe des ennemis pour les combattre à ſon avantage, ſi-bien que Ligni leva le Siége le lendemain. Le Duc de Bourgogne qui étoit à Noyon, ſe retira à Arras, chargé de confu- 1430.

1430. sion. La meilleure partie de son Armée l'y suivit.

Le Comte de Vendôme demeuré maître de la campagne, traversa toute la Picardie, & suivit le Duc jusqu'en Artois. Saintrailles défit sept cens des siens commandez par Brimeu, Gouverneur de Roye auprès de Germini, & Vendôme ayant sçu que le Duc s'étoit avancé jusqu'à Roye, alla lui présenter Bataille sous les murailles de cette Ville; mais le Duc qui ne se piquoit pas d'un faux honneur, la refusa. Vendôme revint sur ses pas dans l'Isle de France, où la saison le rappelloit, & avant que de finir la campagne, il prit encore Choisi, Gournay, Pont Saint-Maixance. Pendant que les deux principales Armées agissoient ainsi avec un succez glorieux pour la France, il se faisoit de part & d'autre une infinité de courses & d'entreprises. Talbot prit Laval, & trois Seigneurs François s'étant saisis d'un moulin qui est aux portes de la ville, la reprirent quin-

ze jours après, & y massacrérent
quatre cens hommes. Un autre 1430.
parti d'Anglois au nombre de deux
mille, assiégea S. Selerin près d'Alençon. Loré qui étoit dedans en
sortit, & revint peu après avec le
Duc d'Alençon, qui tailla en piéces les Assiégeans, dont cinq cens
demeurerent sur la place.

La fortune ne suivit pas les François dans une entreprise qu'ils firent sur Rouen, parce que la prudence n'y eut aucune part. Un Berger des environs de cette Ville, peut-être poussé par Talbot, va trouver le Maréchal de Boussac, lui dit qu'il avoit eu révélation de Dieu d'introduire les François dans Rouen, & que si l'on veut le suivre, il sçait un chemin qui les y conduira sûrement. Les Capitaines François encore amorcez par l'exemple de la Pucelle, le suivirent comme des étourdis. Saintrailles qui quittoit l'Armée de Vendôme, & le Chancelier lui-même se mirent de la partie. Talbot fut instruit de toutes ces démarches. Il

leur dreſſa une embuſcade à Neuilli
1430. près de Beauvais. Il les attaqua avec la valeur qui lui étoit naturelle ; il les battit, il en tua pluſieurs, il mit le reſte en fuite, & prit Saintrailles priſonnier. Il couronna ſa victoire en rendant la liberté à ce Capitaine, à qui il étoit redevable d'une pareille généroſité.

Cette perte fut réparée par la ſurpriſe de Château-gaillard ſitué à ſept lieuës de Rouen. La Hire l'eſcalada, & y délivra le fameux Barbazan, qui y languiſſoit dans une obſcure priſon depuis ſept ans. En même-tems le Connétable ſe joignit à eux, & ſur la fin de l'année il ſurprit Louviers. Les Anglois furent fort étonnez de voir les François, qui un an auparavant, étoient pouſſez juſques à Gergeau, faire des courſes juſqu'aux portes de Rouen.

Le Roi s'appliquoit aux moyens qui pouvoient ramener à ſon parti le Duc de Bourgogne, & il lui ſuſcita cette année un nouvel ennemi. Federic V. Duc d'Autri-

che, de Stirie, de Carintie, Comte de Hasbourg & de Tirol, envoya demander au Roi en mariage Madame Radegonde sa fille aînée, pour le Prince Sigismond son fils aîné. Le Roi la lui accorda avec joye, & même en cas que Sigismond vint à mourir, on convint, que Federic, neveu du Duc d'Autriche, épouseroit Madame. Les fiançailles furent célébrées à Inspruch, & le 10 Août il y eut un Traité signé, par lequel le Duc s'obligea de déclarer la guerre au Duc de Bourgogne. Le Roi espéroit beaucoup de cette diversion; mais Madame mourut sur la fin de cette année, & le Traité n'eut point d'exécution. 1430.

Les Anglois ne pouvoient se consoler de tant de pertes. Ils en tirerent la plus basse & la plus indigne vengeance que l'on puisse imaginer, & elle les couvrit d'une plus grande honte, que n'étoit celle d'avoir perdu en un an une si grande partie de leurs conquêtes. La Pucelle étoit leur prisonniere. 1431.

Les loix de la guerre la mettoient
1431. à rançon ; mais ils haïissoient mortellement cette Héroïne. Ils frémissoient que le bras d'une fille les eût tant de fois vaincus, & ils lui imputoient toutes leurs pertes. Ils crurent donc que l'honneur de leur Nation demandoit sa mort, & ils mirent tout en usage pour lui en procurer une infame. Elle étoit prisonniere à Rouen, où tous les Juges étoient leurs esclaves. Ils commandérent qu'on lui fit son procez. Epinet Promoteur, se déclara partie contre elle, & l'accusa devant Pierre Cauchon, Evêque de Beauvais, Oeconome de l'Eglise de Rouen, & Jean Graverant, Inquisiteur de la Foi. Ils lui imputerent quatre crimes également odieux. Le premier, de Sortilege, soûtenant qu'elle avoit fait pacte avec le Diable pour se rendre considérable dans le monde, & que les révélations dont elle se vantoit en étoient une preuve; le second, de Séduction, qu'elle avoit trompé les Peuples & les

avoit émûs contre les Anglois ; le troisiéme, d'Héréfie, qu'elle avoit 1431.
souffert qu'on l'honorât comme une Sainte ; le quatriéme, de Libertinage, qu'elle avoit porté l'habit d'homme, pris les armes contre la pudeur de son sexe, & trempé ses mains dans le sang humain.

Deux de ces Chefs étoient manifestement faux, & les deux autres faisoient toute la gloire de la Pucelle. Aussi ne se troubla-t'elle point dans cette occasion périlleuse. Elle demanda un Avocat, & après qu'on lui en eut refusé un, sur ce que ses crimes étoient de leze-Majesté Divine, elle se disposa à se défendre elle-même. On fit une information dans laquelle on ne prouva rien autre chose, sinon qu'elle avoit pris l'habit d'homme, porté les armes, & été considérée de tous les gens de guerre. On avoit mis avec elle dans la prison un fameux Praticien, nommé Loiseleur. Ils l'avoient chargé de s'insinuer dans son esprit & de lui suggérer des réponses captieuses &

1431. criminelles. Il le fit en effet; mais la douceur & le bon ſens de la Pucelle, l'empêcherent de ſuivre ſon avis.

Elle ſubit l'interrogatoire peu de jours après, & l'on ne ſçait ſi l'on doit plus admirer ſes réponſes, que déteſter la malice de ſes Juges. Ils n'oublierent rien pour l'engager à des réponſes qui la chargeaſſent de crime, & elle parut animée de l'eſprit de Dieu dans celles qu'elle leur fit. Ils lui demanderent ſi elle étoit en grace. Elle répondit modeſtement que Dieu ſeul en étoit inſtruit, qu'il y auroit de la préſomption à elle à s'en flatter; qu'au reſte ſi elle y étoit, elle ſupplioit le Seigneur de l'y conſerver, comme elle s'adreſſoit à lui avec humilité pour le conjurer de l'y mettre ſi elle n'avoit pas le bonheur d'y être. Ils lui demanderent ſi Dieu haïſſoit les Anglois, & elle répondit qu'elle l'ignoroit abſolument; qu'elle croyoit ſeulement qu'il n'approuvoit pas l'uſurpation qu'ils vouloient faire de la France;

mais que dans peu ils en ſeroient chaſſez. Ils l'interrogerent ſur ſes révélations. Elle avoüa qu'elle en avoit eu, que Dieu s'étoit ſervi de ces voyes pour l'exciter à prendre les armes; mais qu'elle n'étoit point obligée de les rapporter, parce que c'étoit des faveurs que Dieu lui avoit faites, qu'elle ne devoit pas publier, & dont elle ſe reconnoiſſoit entierement indigne 1431.

Elle ſe défendoit avec encore plus de force ſur le reſte de l'accuſation. Elle rejetta le crime d'héréſie en le déteſtant, & en faiſant une confeſſion de Foi que les Conciles n'euſſent pas rejettée, tant elle étoit orthodoxe, mêlée de piété & d'humilité. Elle nia d'avoir ſéduit les Peuples, aſſura que leurs acclamations lui avoient fait de la peine, & qu'elle avoit voulu les fuir. Enfin elle avoüa qu'elle avoit porté l'habit d'homme, pris les armes, & combattu les Anglois; mais elle leur prouva clairement, que ce n'étoit point un crime, que

1431. l'intention de ſon changement d'habit avoit été droite ; que la ſeule néceſſité & la commodité l'avoient obligée de le prendre : qu'elle n'en avoit pas abuſé, puiſqu'elle avoit toujours été accompagnée de quelques femmes ou de ſes plus proches parens. Elle finit en leur remontrant que ſi elle avoit porté les armes & répandu le ſang humain, ç'avoit été dans une juſte guerre, pour la défence de ſa patrie, & par l'ordre de ſon Roi.

Ces Juges injuſtes demeuroient muets, étonnez par la ſageſſe de ces réponſes ; mais enfin il faloit qu'ils prononçaſſent, & ils le firent honteuſement. Ils la déchargerent à la vérité des crimes de ſortilége, & d'héréſie ; mais ils déclarerent les révélations illuſoires & diaboliques. Ils lui ordonnerent de quitter l'habit d'homme, & pour l'avoir porté, ils la condamnerent à faire abjuration, à tenir priſon perpétuelle & à jeûner au pain & à l'eau le reſte de ſes jours, ce qu'ils appellerent le

pain de douleur. Cette injuſte Sentence fut executée. 1431.

Mais la Pucelle vivoit. Elle étoit un témoignage évident de la honte des Anglois, & ils croyoient ne la pouvoir reparer que dans ſon ſang. Ainſi ſi nous en croyons quelques Auteurs, ils prirent le pretexte d'une maladie où elle tomba, pour lui ôter, pendant qu'elle étoit couchée, l'habit de femme qu'ils lui avoient donné, & pour en remettre un d'homme auprès d'elle, enſorte que lorſqu'elle fut guerie, elle fut obligée de vêtir le ſeul habit qu'on lui avoit laiſſé, & auſſi-tôt ils entrerent dans une eſpece de fureur. Ils crierent que c'étoit une heretique obſtinée & relapſe, & ils la traduiſirent une ſeconde fois devant ſes Juges. Je ſçai bien que d'autres Hiſtoriens ont écrit que c'étoit de ſon propre mouvement qu'elle avoit repris l'habit d'homme, s'accuſant même de foibleſſe de l'avoit quitté; mais le nombre en eſt plus petit que celui de ceux qui

1431. assurent que ce fut une malice des Anglois, & puisqu'ils lui avoient laissé dans sa prison un habit d'homme, il paroît bien que ce fût un piége qu'on lui dressa.

Quoi qu'il en soit, ce fut sur ce frivole & ridicule prétexte, que par une Sentence où présida Henri, Cardinal de Sainte Eusebe, Anglois, les Evêques de Warvic, de Teroüane, & de Noyon, ils la déclarerent hérétique relapse, & la livrerent au bras séculier, qui la condamna au feu.

Le Duc & la Duchesse de Betfort étoient alors à Rouen, & il y a bien de l'apparence qu'ils exciterent les Juges à ordonner ce supplice. Le Roi d'Angleterre en avoit écrit pressamment à ces derniers, & on avoit eu la précaution de la faire déclarer hérétique & sorciere par l'Université de Paris ; restes honteux de cette ancienne & glorieuse Université, & malheureux esclaves d'un Roi illégitime.

On prétend que la Duchesse de Betfort la fit visiter pour sçavoir

si elle étoit véritablement vierge. Les femmes qui la visiterent furent forcées par la vérité, de lui rendre ce témoignage glorieux; mais on reproche au Duc de Betfort de s'être caché dans un lieu, d'où il voyoit faire la visite, & que dans le tems qu'il faisoit condamner au feu cette Héroïne, il brûloit d'une curiosité criminelle, qu'il satisfit par cette vûe. Cette conduite à mis une tache à sa gloire, qu'il avoit jusques-là conservée assez entiere.

1431.

On dressa dans le vieux Marché un bucher & un échafaut. Le bruit de ce supplice attira dans Rouen une infinité de spectateurs. On n'avoit point encore vû tant d'actions glorieuses payées d'une pareille récompense, & ceux de ces peuples qui conservoient encore un reste d'affection pour leur patrie & pour leur Roi naturel, frémissoient de l'idée seule de cette injustice. Le Promoteur Epinet, effrayé des suites d'un procez qu'il n'avoit pas prévûes, fut accablé

1431. de déſeſpoir d'y avoir contribué. Il en répandit un torrent de larmes, & ſe préſenta aux portes de la priſon, demandant à voir la Pucelle dont il vouloit obtenir ſon pardon; mais on le traita d'inſenſé & de fanatique : on le repouſſa avec ignominie, & l'infortuné chaſſé de Rouen mourut dans une chaumiere, accablé de douleur & de repentir.

Le 30 Mai, veille de la Fête de Dieu, fut marqué pour cette exécution. Les ennemis mêmes de la Pucelle en étoient épouvantez. Elle ſeule l'enviſagea avec des yeux indifférens. Elle ſortit de la priſon le viſage ſerein & l'air aſſuré. Plus on eut pour elle de dureté, plus elle témoigna de conſtance. Elle marchoit dans les rues comme ſi elle eût été au triomphe. Le nom de Jeſus ſortoit ſouvent de ſa bouche. Elle n'étoit ſenſible qu'aux ſeuls mouvemens de piété. Elle monta ſur l'échaffaut, & elle n'avoit pas paru plus illuſtre le jour qu'elle chaſſa les Anglois d'Orleans, ou

qu'elle les vainquit à Patay. Elle parla au peuple en peu de mots, 1431. avec un bon ſens, une tranquillité & une modération admirable. Elle ſe plaignit de l'injuſtice des Anglois ; elle fit voir leur lâcheté dans la vengeance qu'ils prenoient d'une femme ; elle aſſura que Dieu tenoit le bras levé ſur cette Nation, & que le moment approchoit, où non-ſeulement elle ſeroit chaſſée de la France ; mais encore où elle expieroit dans ſon propre pays par les plus ſanglantes guerres civiles, tous les maux qu'elle avoit fait par ſon uſurpation. Il ſembla que ſon viſage fût devenu plus éclatant. Elle monta ſur le bucher, & ſe mit dans une poſture modeſte en y attendant la mort. On y mit le feu auſſi-tôt, & Jeanne du Lis en fut la victime. Peut-être qu'il n'y en avoit jamais eu de plus pure. Les peuples enchantez de ſes vertus, publierent qu'il étoit ſorti des flâmes une Colombe, ſymbole de ſa chaſteté & de ſa candeur.

Au reſte, pour finir tout de ſuite

ce qui concerne la vie de cette
1431. Héroïne, qui ne peut être mis dans aucun autre lieu plus à propos, on doit cette justice à sa mémoire, que les Anglois aussi-bien que les François étoient également convaincus de son innocence. Les honnêtes gens d'entr'eux blâmoient extrêmement son supplice. On entendit dire à un Seigneur Anglois qu'il eût souhaité avoir une telle sœur. Un autre dit assez agréablement, que ç'eût été une Héroïne, si elle eût été Angloise. La pluspart de ses Juges moururent subitement, ou malheureux, portant dès cette vie la peine de leur injustice; & encore que le Bourreau eût jetté ses cendres au vent, de peur que le peuple ne les recueillît comme celles d'une Sainte, on ne laissa pas de publier que son cœur s'étoit conservé entier au milieu des flâmes. Même un Jacobin de Rouen, nommé Bauquier, osa dans un Sermon public élever sa vertu, sa pureté, & assurer qu'elle étoit bienheureuse. Il est vrai

vrai qu'il fut arrêté, & qu'on le força de se rétracter publiquement 1431.
par une amende honorable ; mais on ne doit avoir aucun égard à un désaveu, que la crainte de la mort l'obligea de faire. Les lettres calomnieuses que le Roi d'Angleterre écrivit sur la mort de la Pucelle à toutes les Puissances de l'Europe, furent inutiles pour la décrier. Le Roi en fut véritablement touché, & si sa puissance eût égalé ses désirs, il eût fait repentir les Anglois de leur lâcheté, puisqu'en 1454, lorsque la fortune eût changé en sa faveur, il donna ses premiers soins au rétablissement de la gloire de cette vaillante Guerriere. Il obligea ses parens à demander au Pape Calixte III. des Juges pour revoir son procez. Ce Pape nomma pour Commissaires, Jean, Archevêque de Rouen, les Evêques de Paris & de Coutances, & Jean Brehal, Inquisiteur de la Foi. On fit une enquête qui ne pouvoit être plus juridique, puisqu'on y entendit cent douze

1431. témoins oculaires, trente-deux de Vaucouleurs ſur la naiſſance & la conduite de la Pucelle, trente-deux d'Orleans ſur ſes actions & ſa piété, & un pareil nombre ſur les formalitez de ſon procez, ſa priſon & ſa mort.

Ce fut ſur cette enquête qu'ils rendirent un jugement ſolemnel, qui caſſa & annulla la Sentence de Rouen, réhabilita la mémoire de Jeanne du Lis; ordonna que dans le lieu de ſa mort, il y auroit une Croix dreſſée, monument de ſa gloire & de ſon innocence. Cette Sentence eſt du 4 Juillet 1455, & elle ordonna encore, que le lendemain 5 Juillet, il y auroit un Sermon dans l'Egliſe Cathédrale de Rouen, qui contiendroit le Panégyrique de la Pucelle. Tout cela fut exécuté ponctuellement, & les peuples coururent en foule entendre l'Eloge de cette Héroïne.

La poſtérité éleve encore tous les jours les actions de la Pucelle. On remarqua dès ce tems-là combien ſon nom étoit précieux. Une

Jeune fille de Lorraine, adroite & guerriere, osa publier qu'elle étoit 1431.
cette même Pucelle ; qu'elle avoit échappé des mains des Anglois, & qu'ils avoient brûlé une autre fille en sa place. Encore que ces discours fussent d'une fausseté grossiere, le peuple, adorateur de ce nom illustre, les écouta avidement, & contribua une somme d'argent pour le mariage de cette fille, qui en effet fut pourvûe avantageusement.

Ainsi mourut Jeanne d'Arc, dite du Lis, dont la mémoire est encore chere à la France. Sa vie dont tout le Royaume fut témoin, est une marque certaine que la plus-part de ces événemens que leur antiquité rend suspects, peuvent ne manquer que de vraisemblance. Sa réputation avoit parcouru toute l'Europe en si peu de tems, que chacun croyoit qu'elle fût née pour réparer toutes les injustices, & l'on voit encore une Requête de Bonne de Milan, fille de Barnabé Viscomti, qui lui demandoit rai-

1431. ſon de la ſucceſſion de ſon pere, que Galeas ſon oncle avoit uſurpée.

La guerre traînoit entre les deux Couronnes, & ne ſe faiſoit plus avec des Armées en corps & régulierement payées; mais par courſes & par ſurpriſes de villes. Les deux Rois étoient dans l'impuiſſance de la faire autrement. Henri ne tiroit preſque rien des Provinces qu'il occupoit en France, & le Parlement d'Angleterre n'accordoit que de legers ſubſides. Charles ne pouvoit rien exiger de ſes peuples avec bienſéance, & il en avoit été ſecouru dans ſes beſoins, de la plus généreuſe maniere du monde.

Le ſuccez de la guerre dépendoit donc de l'adreſſe & du bonheur des Chefs. Ces deux qualitez éclatoient dans le Bâtard d'Orleans. Encore que le Roi lui eût donné la Terre de Vaubonois dès l'année 1420, & depuis la levée du Siége d'Orleans, les Comtez de Gien & de Longueville, il portoit toujours ce nom de Bâtard, & il l'a-

voit rendu infiniment glorieux. Il fit cette année une entreprise sur Chartres qui fut conduite avec un bonheur surprenant. Gaucourt & d'Illiers étoient de moitié avec le Bâtard. Il avoit gagné au Roi trois personnes dans Chartres, & ce petit nombre lui suffit pour conquerir une ville aussi importante. Le premier étoit un Moine, dont l'éloquence charmoit tous les peuples. Le second étoit le Portier d'une des portes de Chartres : & le troisiéme un Chartier qui alloit souvent querir du vin pour la Villes. Ce dernier avoit un frere dans le parti du Roi, qui l'y attira. On choisit le 20 Avril, qui étoit un jour de Fête, que le Moine devoit prêcher à Nôtre-Dame, & qu'il avoit promis à ses Auditeurs de traiter un sujet extrêmement délicat. La nuit qui précéda ce jour, d'Illiers vint se camper dans une cave abandonnée, qui étoit assez proche d'une porte de Chartres. Il n'avoit que cent hommes avec lui ; mais le Bâtard d'Orleans

1431.

& Gaucourt étoient à une lieuë
1431. de-là avec trois mille hommes. Sur les huit heures du matin que toute la Ville avoit couru au Sermon, le Chartier se présenta pour entrer dans Chartres, avec du vin dont sa charrette étoit chargée. On baissa le Pont-Levis, & le Chartier ne fut pas plutôt dessus, qu'une roue de sa charrette se rompit. Presque dans le même moment, d'Illiers accourt avec sa troupe, tuë quelques Anglois, se rend maître de la porte, & y ayant laissé quelques-uns des siens, il perce avec les autres jusqu'au cœur de la ville. Au premier bruit qu'on entendit, l'Evêque Jean de Foligni, passionné Anglois, & le Bailli, sortent extraordinairement animez. Ils excitent le peuple à prendre les armes. Dans ce moment, le Bâtard d'Orleans entre dans la Ville, & y répand ses gens de guerre. Le peuple les voit sans beaucoup d'émotion. Quelques Soldats résistent & sont tuez. La garnison fuit en diligence. L'Evêque est tué les ar-

mes à la main ſur les dégrez de l'Egliſe. Le Bailli eut le même ſort, & en une heure cette grande Ville fut réduite à l'obéiſſance du Roi. 1431.

La ſurpriſe de Montargis récompenſa en quelque maniere les Anglois de cette perte. Villars en étoit Gouverneur. Surienne, Eſpagnol au ſervice des Anglois, entretenoit intelligence avec une fille de cette ville dont il étoit amoureux. Elle-même étoit aimée d'un Barbier qui avoit une maiſon ſur les foſſez. Surienne promet à cette fille de l'épouſer, & par ſon moyen il gagne le Barbier, à qui on aſſure ſix mille francs, pourvu qu'il donne entrée aux Anglois par ſa maiſon. L'entrepriſe eut tout le ſuccez dont Surienne s'étoit flatté. Montargis fut pris, & le Barbier & ſon amante chaſſez avec de piquantes railleries.

La guerre de Lorraine ſembloit plus déciſive pour la France que ces petits exploits, parce qu'elle eſpéroit en tirer un ſecours conſi-

dérable. René d'Anjou étoit le se-
1431. cond frere de la Reine. Il n'avoit eu en partage que le Comté de Guise. La fortune prit plaisir à l'élever successivement. Louis, Cardinal, Duc de Bar & Marquis de Pont à-Mousson, se trouva le dernier de sa Maison, & sa succession regardoit les enfans d'Ioland de Bar sa sœur, qui avoit épousé Jean, Roi d'Arragon. Elle en avoit eu plusieurs; mais le Cardinal Duc choisit parmi eux Joland d'Arragon, qui avoit épousé Louis II. Roi de Sicile, & encore parmi tous les enfans de cette Reine, René, Comte de Guise. Il lui fit donation entre-vifs de la Duché de Bar & du Marquisat de Pont-à Mousson. Il fit plus. Il avoit beaucoup de crédit à la Cour de Charles, Duc de Lorraine. Ce Prince de son mariage avec Marguerite de Baviere n'avoit eu que trois filles. Les deux aînées s'étoient mariées; mais Isabelle la troisiéme n'en étoit pas moins héritiere de la Duché de Lorraine; parce qu'elles avoient renoncé

renoncé à la ſucceſſion de leur pere.
Le Cardinal Duc remontra au Duc 1431.
de Lorraine que l'occaſion étoit venue de réunir la Lorraine & le Barrois, & qu'il ne pouvoit mieux faire que de donner ſa fille au jeune René, Prince d'une merveilleuſe eſpérance. Le Duc de Lorraine crut le Cardinal, & le Comte de Guiſe en 1420. épouſa Iſabelle de Lorraine, & devint tout-d'un coup Duc de Bar, Marquis de Pont-à-Mouſſon, & héritier préſomptif de la Lorraine.

Le Cardinal de Bar ſurvécut peu à ſes bienfaits, & le Duc de Lorraine mourut en 1430. Le Duc de Bar prit auſſi-tôt le nom de Duc de Lorraine, & s'empara des principales Places ; mais il trouva un obſtacle à recueillir la ſucceſſion de ſon beaupere, qu'il n'avoit pas prévû. Le feu Duc de Lorraine avoit eu pour frere Federic, Comte de Vaudemont. Ce Comte étoit mort avant le Duc ; mais il avoit laiſſé pour fils Antoine, jeune Prince hardi & vaillant. Il prit les armes

contre le nouveau Duc, & soû-
1431. tint que la Lorraine lui apartenoit, comme étant un Fief masculin. Avant que d'en venir aux armes, les deux prétendans remirent la décision de leurs droits au Concile de Bâle, qui étoit pour lors assemblé. Il prononça en faveur de René; mais Vaudemont ne s'en tint pas à son jugement, & fut excité à continuer la guerre par le Duc de Bourgogne. Ce Prince prévoyoit que le Roi retireroit de grands secours de la Lorraine, si elle demeuroit à son beaufrere, & que de-là il pourroit choisir quelle Province de ses Etats il lui plairoit ravager. Le Roi de son côté secourut le Duc René. Ainsi la guerre de Lorraine devint la cause du Roi & du Duc de Bourgogne.

Le Roi envoya Barbazan à son beaufrere, & le Duc de Bourgogne donna Toulongeon & une Armée à Vaudemont. En 1430. le Duc de Lorraine & Barbazan coururent la Picardie & la Champagne, prirent Chappe dans cette derniere,

désolerent tout ce qui appartenoit au Duc de Bourgogne. Cette année ils assiégerent Vaudemont, Capitale du Comté de ce nom, & le presserent vivement. Le Comte de Vaudemont courut au secours de sa ville avec son Armée. Le Duc de Lorraine leva le Siége brusquement, & alla offrir la Bataille à son ennemi à Bulegneville près Neuchâtel le 2. Juillet. 1431.

Elle fut longue & sanglante. Barbazan d'un côté & Toulongeon de l'autre, y mirent en usage tout ce que l'expérience leur avoit appris dans l'Art de la guerre. Le Duc de Lorraine & Vaudemont y firent des merveilles. Même le premier fut blessé au visage. Tant que Barbazan fut en état de combattre, la Bataille se soûtint ; mais ayant été blessé mortellement, l'avantage passa du côté de Vaudemont, & il fut si complet, qu'il ne lui laissa rien à desirer. Le Duc fut fait prisonnier avec Barbazan & l'Evêque de Mets. Douze cens François furent tuez. Une partie de la

Lorraine fut le prix de cette vic-
1431. toire. On conduisit le Duc à Dijon, où le Duc de Bourgogne le reçût avec beaucoup d'honneur ; mais où il le fit garder fort soigneusement. Barbazan mourut six mois après de ses blessures, & le Roi fit rendre à sa mémoire tous les honneurs dûs à la plus éminente vertu.

Cette Bataille apporta un grand préjudice aux affaires de Charles dans les Provinces voisines. Le Connétable étoit passé en Picardie, où il avoit pris Ham, & fait encore d'autres progrez ; mais les approches de Toulongeon le firent retirer. Cependant Ham demeura au Roi.

La Guerre de Bretagne suivit celle de Lorraine, & servit à faire connoître au Roi, la puissance du Duc d'Alençon. Ce Prince étoit fils de Marie de Bretagne, sœur du Duc de Bretagne, & il étoit encore dû à cette Princesse une partie de sa dot. Il l'avoit souvent demandée au Duc, & dans des oc-

casions pressantes, puisque ç'avoit été pour payer sa rançon aux Anglois. Le Duc de Bretagne avoit toujours différé de le satisfaire, & Alençon fatigué de ses délais, rompit enfin avec lui, & eut l'audace d'enlever Maleſtroit, Chancelier de Bretagne, & de déclarer la guerre au Duc. Le Duc vengea promptement cet outrage. Il assiégea Alençon dans son Château de Poüençey en Anjou, mais on doute fort que le Duc de Bretagne fût sorti à son honneur de ce Siége : car dans l'ignorance où l'on étoit pour lors des Fortifications, Poüençey pouvoit se défendre un an. Alençon y étoit avec la Duchesse sa mere & la Duchesse sa femme. Ses amis même levoient des Troupes pour le secourir, & le Duc de Bretagne ne pouvoit pas faire rester long-tems son Armée devant cette Place. Le Connétable revenoit de Picardie. Il étoit ami commun des deux Ducs, frere de l'un, & oncle de l'autre. Il se mêla de les accommoder & y réuſ- 1431.

1431. ſit. Il obligea le Duc d'Alençon à rendre le Chancelier, & le Duc de Bretagne à payer au Duc d'Alençon ce qui lui étoit dû.

Mais le Roi regarda d'un autre œil l'action du Duc d'Alençon. Il lui ſembla qu'il n'avoit pas dû attaquer le Duc de Bretagne ſans ſa participation, & la puiſſance du premier lui parut trop grande. En effet, ſa Cour étoit plus ſuperbe que celle du Roi. Il entretenoit un équipage de chaſſe, où il avoit mis des chevaux d'un prix infini. Il les faiſoit venir d'Eſpagne & d'Affrique. Sa Muſique étoit compoſée des plus excellens Muſiciens, & il les attiroit auprès de lui par les penſions qu'il leur donnoit. Une foule de Seigneurs & de Dames groſſiſſoient ſa Cour, dont le plus bel ornement étoit le Duc & la Ducheſſe ſa femme. Il étoit parfaitement bien fait. Pour elle, c'étoit Jeanne d'Orleans, fille du Duc Charles d'Orleans, & d'Iſabelle, veuve de Richard, Roi d'Angleterre. Sa beauté ſurpaſſoit celle

de toutes les Princesses de son tems, & elle étoit connue en France, sous le nom de l'excellente. Le Roi devint donc jaloux du Duc d'Alençon. Il n'eut plus pour lui cette confiance qu'il lui avoit témoignée dans les premieres années de son régne, & il donna au Comte de Vendôme la Lieutenance Générale de ses Armées, qu'il avoit accoûtumé de donner au Duc d'Alençon. De-là se forma la haine secrette qui survint entre le Roi & le Duc d'Alençon, laquelle fut l'origine de la plûpart des troubles de ce régne. 1431.

Les entreprises continuoient de part & d'autre ; Loré courut aux portes de Caën le jour de la foire de cette Ville. Il y enleva deux mille personnes, & un nombre prodigieux de butin. Il se retira à Sillay au Maine, où le Comte d'Arondelle l'assiégea presqu'aussi-tôt ; mais le Duc d'Alençon courut au secours avec toutes le Troupes qui avoient défendu Poüençey, & fit lever le Siége.

Saintrailles & Gaucourt rava-
1431. geoient la Normandie avec huit cens hommes. Le Comte de Warvic les atteignit auprès de Gournay, les attaqua brusquement, les rompit, & fit les Chefs prisonniers. En même tems un autre parti de François enleva aux Anglois Villeneuve-le Roi, auprès de Sens.

Le Pape Eugene avoit envoyé en France le Cardinal de Sainte Croix pour Légat, & ce Prélat avoit engagé les deux Rois, & le Duc de Bourgogne à faire partir des Députez pour Auxerre, afin d'examiner si l'on pourroit trouver quelque voye d'accommodement. Les Députez du Roi furent, le Seigneur d'Harcourt; Cambray, Premier Président, & Inder Doyen de Paris. Ceux du Roi d'Angleterre étoient l'Evêque de Paris, le Prévôt de Paris, l'Abbé de Fécamp & le Seigneur de Roüelle. Enfin le Duc de Bourgogne envoya son Chancelier, & Gui de Bar; mais on n'entra pas même en matiere. Les Députez du Roi voulurent d'abord

être reconnus pour Ambaſſadeurs du Roi de France. Les Anglois s'y oppoſerent directement, & offrirent de décider cette queſtion dans une Bataille, ſi bien qu'on ſe ſépara le cœur aigri, & le Légat eut bien de la peine à obtenir des uns & des autres qu'on ſe raſſembleroit l'année ſuivante le 31. Mars; mais comme on n'avoit point indiqué de Ville, les ſoins du Légat furent inutiles. 1431.

Cependant depuis la levée du Siége d'Orleans, le Duc de Betfort remarquoit que les affaires du Roi ſon Neveu diminuoient inſenſiblement. Il crut qu'en le faiſant venir à Paris, ſa préſence pourroit raffermir le courage de la plûpart des François, que la fortune de Charles avoit ébranlez. Il étoit pour lors âgé de dix ans, & la douceur de ſes mœurs le rendoit aimable à ſes peuples. Il arriva à Calais ſur la fin de l'année 1430. & deſcendit à Rouen vers le milieu de cette année. On crut qu'il faloit que ſon entrée en France fût

pompeuſe & célébre, afin qu'elle
1431. fît du bruit dans le Royaume, &
que les peuples en l'apprenant ſçuſſent qu'il étoit leur Roi. On ordonna donc aux Pariſiens, de ſe préparer à recevoir Henri, & rien ne fut oublié de ce qui pouvoit contribuer à rendre magnifique l'entrée de ce Roi & ſon Sacre, qui devoit ſe faire enſuite. Le jeune Monarque ſe rendit à Saint Denis, où la Reine ſa mere, & la Reine Iſabelle, veuve de Charles VI. ſe trouverent auſſi. Le Duc de Bourgogne, le Comte de Nevers, le Comte de Ligny, le Comte de Saint Paul & le Maréchal de Liladam furent les ſeuls Seigneurs François conſidérables qui s'y rencontrerent. De la part des Anglois, le Cardinal de Vinceſtre, grand Oncle du Roi, le Duc de Betfort, Régent, le Duc d'Yorc, Prince du Sang Royal d'Angleterre, les Comtes de Warvic, de Suffolc, de Saliſberi, de Talbot, d'Arrondell, & pluſieurs autres Mylords y aſſiſterent. On marcha dans un ordre admirable juſ-

qu'au Moulin-à-Vent de la Porte Saint Denis, où le Parlement vint 1431.
au devant du Roi Henri. Après un compliment assez succint que le Premier Président lui fit au nom de ce Corps, il se plaignit de ce qu'il n'étoit point payé de ses gages; mais on ne se piqua pas de lui faire une réponse favorable, ensorte que le Parlement s'étant assemblé le lendemain pour enregistrer l'entrée du Roi Henri, on écrivit sur le Registre. *La Cour n'a point fait enregistrer l'entrée du Roi Henri dans Paris, faute de Parchemin.*

Toutes les rues étoient remplies de spectacles & d'ornemens pour honorer la cérémonie, mais le cœur du peuple ne sentoit rien pour ce Roi. Il alla descendre à Nôtre-Dame, où il se fit sacrer deux jours après, 17. de Novembre. Le Cardinal de Vincestre le sacra avec de l'huile bénite, & fit toute la cérémonie; ce qui mécontenta extrêmement l'Evêque de Paris, qui croyoit être en droit de la faire; puisqu'on avoit choisi sa Cathédra-

1432. le. Le jeune Roi donna à Betfort les Comtez d'Anjou & du Maine, & confirma au Duc de Bourgogne le don des Comtez de Champagne & de Brie. Il se fit ensuite un tournoi devant le Louvre, dont le Comte d'Arrondell emporta le prix.

Mais cette action d'éclat n'eut pas les suites, dont les Anglois s'étoient flattez. La foiblesse de leur Roi, & les divisions des Ducs de Glocestre & de Betfort, laissoient insensiblement périr leurs affaires. Elles eussent tombé encore plutôt, s'ils avoient eu en tête un ennemi vigilant ; mais Charles aimoit le plaisir, dans un excez qu'on lui peut, ce me semble, reprocher avec justice. Il se fioit à la fidélité, au bonheur & à la valeur des Chefs, & pour lui, il ne pouvoit être sans attache. Son cœur étoit tout entier à la belle Sorel, & son esprit étoit gouverné absolument par la Trémoüille. Les promenades, l'entretien de ses jardins délicieux, & tous les plaisirs d'une vie douce &

tranquille, étoient ses plus importantes occupations. Les affaires de 1432.
son Etat ne lui sembloient qu'un accessoire.

L'autorité de la Trémoüille augmentoit le nombre des censeurs de la conduite du Roi, parce que son poste étoit envié de tout le monde, & qu'il ne s'y gouvernoit pas avec assez de prudence. On fit souvent des partis inutiles pour l'en chasser, & l'on tâcha en vain d'en mettre la Reine. Cette Princesse ne se démentoit point. Elle étoit le modéle de la plus parfaite vertu. L'exemple du Roi ne dominoit pas à la Cour. La modestie, la pureté & la piété de la Reine en avoient banni le luxe, l'incontinence & le scandale. Elle ne se plaignoit jamais de la conduite du Roi. On la voyoit au Conseil opiner avec un bon sens au-dessus de son sexe, & le Roi, qui au défaut de son cœur partageoit avec elle sa puissance & son revenu, avoit le plaisir de voir qu'elle n'abusoit jamais de l'une, & qu'elle distri-

1432. buoit une partie de l'autre aux pauvres & aux gens de guerre. On croyoit que tant de ſageſſe rameneroit enfin le Roi à une Princeſſe, d'ailleurs parfaitement belle; mais elle eut la douleur de n'y pouvoir jamais réuſſir. Il eut toute ſa vie pour elle la derniere froideur, ſans qu'elle manquât un moment à la tendreſſe qu'elle lui devoit. Elle parloit même du Roi avec le plus profond reſpect, & elle ſçut très-mauvais gré à ceux qui blâmoient en ſa préſence la conduite de ce Prince. C'eſt mon Roi & mon Seigneur, diſoit-elle, il peut tout ſur moi, & je n'ai aucun droit d'examiner ſes actions. Auſſi n'éclata-t'elle jamais en plaintes & en reproches, & ſa vertu alla juſqu'à aimer les enfans naturels du Roi, & à donner ſes ſoins à leur élévation. Cet excez de bonté plût infiniment au Roi, & il conſerva toujours pour la Reine, les égards qu'un honnête homme doit obſerver avec une femme d'un mérite ſi relevé.

Les Favoris qui porterent leur pouvoir jusque sur le Roi, ne l'étendirent jamais à la Reine, & elle ne se mêla point aussi de toutes ces intrigues de Cour. Il y avoit long-tems que la Trémoüille étoit en faveur, & le Connétable qu'il tenoit toujours éloigné de la Cour, frémissoit de son ingratitude. Le Roi qui n'étoit pas si constant dans ses amitiez que dans ses amours, ne le voyoit plus avec les mêmes yeux, & même il s'ennuyoit quelquefois du joug qu'il s'étoit lui-même imposé. On le reconnut à la Cour, & il se fit une puissante ligue contre lui. Le Connétable en étoit le Chef, & il y fit entrer Charles d'Anjou, le dernier des freres de la Reine. Comme le Connétable sçavoit qu'il faloit un Favori au Roi; il avoit proposé à ce Prince de le devenir. Charles d'Anjou écouta avec joye cette proposition. C'étoit un jeune Prince bienfait, qui avoit de l'esprit & de l'agrément. Il avoit suivi le Roi de Sicile son frere aux guer-

1432.

res d'Italie. Il y avoit même épousé
1432. Cambella Ruffa, Duchesse de Sesse au Royaume de Naples ; mais en étant demeuré veuf, l'amour de la Patrie l'avoit ramené en France. Le Connétable espéra qu'il seroit moins ingrat que la Trémoüille ; & au pis aller, qu'il lui seroit plus supportable, de voir le Roi, gouverné par un Prince, son beau-frere, qui ne lui inspireroit que de nobles sentimens, que de le voir sous la férule d'un Seigneur beaucoup au-dessous du Connétable. Ce Prince s'imaginoit encore que Charles d'Anjou engageroit la Reine dans son parti ; mais elle refusa d'y entrer. Elle assura seulement son frere, qu'elle n'oublieroit rien, pour l'insinuer dans l'esprit du Roi.

Le Connétable confia la conduite de cette entreprise à du Beuil son neveu, jeune Seigneur, fier, hardi & vaillant, qui d'ailleurs ayant épousé la tante de la Trémoüille, étoit brouillé avec lui pour quelque intérêt domestique.

L'occasion

L'occaſion d'éclater contre le Favori ſe montra bien-tôt. Il avoit eu querelle avec le Vicomte de Toüars. Il le fit de hauteur arrêter priſonnier, & conduire à Châtillon ſur Indre. Toüars étoit intime ami de du Beuil. Coitivi ſe joignit avec ce dernier, & ayant ſçu que la Trémoüille étoit à Chinon, ils y coururent avec deux cens hommes déterminez. Feſtard, Lieutenant du Gouverneur, leur ouvrit une porte, encore que le Roi fût lui-même dans Chinon, & ils coururent au logis de la Trémoüille. Il fut ſurpris dans ſon lit, & ayant voulu ſe défendre, il reçût un coup d'épée dans le ventre. Cependant il ne fut pas dangereux. On l'enleva à Montreſor, & on lui fit entendre qu'il n'en ſortiroit point qu'en ſatisfaiſant ceux qui ſe plaignoient de lui, & en promettant de ne retourner jamais auprès du Roi. 1432.

Ce Prince fut plus choqué de ce qu'il y avoit d'inſolent dans cette entrepriſe, que de la priſon de la

Trémoüille. Il s'emporta d'abord,
1432. & jura de le venger, mais il reconnut bien-tôt que tous les grands trempoient dans cette conjuration. Du Beuil eut la hardiesse de lui dire que c'étoit lui qui avoit arrêté la Trémoüille, que ce Favori étoit un Tyran, qui abusoit de la bonté de Sa Majesté, & qu'il seroit avoué par tous les Princes de son Sang. Le Roi qui se ressouvenoit de l'extrêmité où il s'étoit vû, lorsqu'en voulant conserver Louvet tous les Seigneurs s'étoient soulevez, craignit une semblable révolution, & comme il n'aimoit plus la Trémoüille, il ne s'y voulut pas exposer pour lui. D'ailleurs, Charles d'Anjou entreprit de le consoler de l'absence du Favori. Ce Prince plût au Roi. La Reine contribua à le lui faire estimer; en un mot, Charles oublia la Trémoüille. Charles d'Anjou devint lui-même Favori, & dans les Etats qui furent assemblez cette année à Tours, le Roi eut la foiblesse d'avouer, que l'action de du Beuil avoit été faite

par ſon ordre, & pour ſon ſervice. 1432.
Ainſi la Trémoüille n'obtint ſa liberté, qu'en ſubiſſant toutes les Loix qu'on lui voulut impoſer. Il rendit le Vicomte de Toüars, & paya ſix mille écus de rançon. Le Connétable goûta le plaiſir de ſe venger. Il revint auſſi-tôt à la Cour, où Charles d'Anjou lui procura un accueil du Roi extrêmement favorable.

Le Duc de Betfort fit repaſſer le Roi Henri à Rouen. Il alla enſuite ſe mettre à la tête de l'Armée Angloiſe pour aſſiéger Lagny. Cette Place, preſque aux portes de Paris, incommodoit beaucoup les Anglois. Elle avoit été ſurpriſe par Foucaut ſur la fin de 1431. & dès cette année les Anglois l'avoient aſſiégée inutilement. Au commencement de celle-ci, Liladam, Arrondell, le jeune Warvic & le Bâtard de Saint Paul l'avoient attaquée, après avoir pris Gournay, ſuivis de deux ou trois mille hommes. Ils avoient d'abord emporté d'emblée le Pont & le Boulevart; mais Foucaut ne

s'en étoit point étonné. Il avoit soû-
1432. tenu deux assauts consécutifs, & dans une furieuse sortie qu'il avoit fait, il leur avoit pris cinq étendards, entr'autres ceux du Maréchal de Liladam & du Bâtard de Saint Paul, si bien que les Anglois avoient levé honteusement ce Siége. Betfort se flatta d'être plus heureux qu'eux, outre qu'il avoit beaucoup plus de Troupes. Il venoit de courir le Gastinois, où il avoit pris Milli. Il investit Lagni avec six mille hommes, & il pressa vivement la Place; mais comme elle étoit sur le point de se rendre, le Bâtard d'Orleans, fatal aux Anglois, vint avec trois à quatre mille hommes attaquer le quartier du Duc le 10. Août. Il le força, fit entrer un convoi de vivres & de Soldats dans Lagni, & se retira avec cet avantage. Le lendemain il passa la Marne. Betfort craignit qu'il n'eût quelque dessein sur Paris. Il leva brusquement le Siége, & s'y retira. Ainsi Lagni trois fois assiégé, fut trois fois manqué par les Anglois.

Comme les deux Rois n'avoient point d'Armée en corps, on ne faisoit la guerre que parce qu'on n'étoit point en paix. Deux ou trois garnisons se joignoient ensemble pour aller surprendre une ville, & pendant ce tems-là, la leur étoit peut être surprise. Graville & Guitri assiégerent Montargis, & le prirent en trois jours; mais ils ne purent forcer le Château, & leur conquête leur devint inutile. Ils abattirent les murailles, & l'abandonnerent. Ainsi les Anglois y rentrerent, & tâcherent à mettre la Place en défense. Commerci, Seigneur de Lorraine, du parti du Comte de Vaudemont, prit Ligni en Barrois, sur Jean de Luxembourg, qui en étoit Comte. Douze cens Anglois investirent Louviers en Normandie, & s'y étant obstinez trois mois, ils forcerent la Hire de le rendre. Les moindres bicoques étoient fortifiées. Celerin en Anjou, dont le nom même ne s'est pas conservé, fut assiégée deux fois par Arondell, qui le prit après trois mois de Sié-

1432.

—— ge, Saint Aubin qui en etoit Gou-
1432. verneur ayant été tué.

La ville d'Orange conquise en 1430. se souleva, & sa révolte ramena au parti du Roi le Prince d'Orange. Il sçut qu'on se disposoit à la reprendre, & il offrit à Sa Majesté de se déclarer pour elle, si elle vouloit le recevoir en grace. Le Traité fut signé le 22. Juin. On lui rendit toutes les terres qui avoient été confisquées sur lui. Il s'obligea de servir le Roi avec un certain nombre de Soldats, & il vint rendre hommage à ce Prince de la Baronnie de Theis en Dauphiné, & des autres Terres qu'il possédoit, relevantes de la Couronne.

Fin du troisiéme Livre.







